

LE CHÂTEAU DU MILLIARDAIRE



ARTHUR BERNÈDE

ROMAN D'AMOUR VRAI

Table of Contents

[Title Page](#)

[Chapitre : I](#)

[Chapitre II :](#)

[Chapitre : III](#)

[Chapitre : IV](#)

[Chapitre : V](#)

[Chapitre : VI](#)

[Chapitre : VII](#)

[Chapitre : VIII](#)

[Chapitre : IX](#)

[Chapitre : X](#)

[Chapitre : XI](#)

[Chapitre : XII](#)

Le Château du Milliardaire
Arthur Bernède

Chapitre I.

— Play !

— Ready !

Sous les ombrages des châtaigniers centenaires, le court de tennis dessinait son rectangle net, séparé par le filet où venaient rebondir les balles. Un merle sportif se penchait à l'extrémité d'une branche, sans doute pour mieux apprécier les coups.

— A vous, Daniel.

Celui auquel s'adressait l'invitation était un grand jeune homme, au visage rieur et aux expressions comiques, qui ressemblait si extraordinairement à Fernand Gravey que, bien souvent, il avait provoqué d'amusantes méprises. Sa silhouette souple et vigoureuse de jeune sportif sain et bien portant se découpait en blanc sur le fond sombre du parc. Il avait relevé ses manches de chemise et découvrait ses bras bruns, musclés, de garçon habitué à la vie au grand air.

La balle venait de rebondir, envoyée d'un revers énergique. De l'autre côté du filet, une jeune fille, en blanc également, s'élança avec une exclamation.

— Mais non, Maguy s'écria la partenaire de celui qui venait de jouer. La balle est bonne.

Une légère contestation s'éleva. Finalement, le coup fut reconnu valable.

— Quelle chance vous avez, Daniel s'écria Maguy, avec un peu d'humeur. Deux centimètres de plus, et c'était nous qui marquions.

— Ne craignez rien ! riposta son équipier en riant. Nous gagnerons quand même.

Et, comme preuve de cette affirmation, il servit si vigoureusement que Suzanne Huzey, qui lui faisait vis-à-vis, poussa un cri en voyant s'échapper la balle.

Cependant, d'un suprême effort, elle la rejoignit et la renvoya avec maestria.

— Bravo ! s'écria Daniel.

— Trente-quarante annonça-t-elle fièrement.

— Vous allez voir, Suzy, nous allons si bien les remonter que nous remporterons de haute lutte les palmes de la victoire.

— Ce sera grâce à vous, alors, car je fais bien petite figure à côté d'un champion tel que vous, riposta celle qu'on venait d'appeler Suzy, en glissant une œillade à son partenaire.

Quelques coups, adroitement placés, achevèrent la partie. Maguy jeta sa raquette et se laissa tomber par terre, à côté.

— Qu'il fait chaud. Vous ne vous reposez pas un instant, Daniel ?

— Volontiers, mais, si vous vouliez venir jusqu'au château, je vous offrirais des vrais sièges et des boissons fraîches.

Suzy fit la grimace.

— Là-bas, il y a les gens sérieux... Ici, nous sommes entre nous...

— Entre gens pas sérieux acheva leur autre cavalier, Henri Garches, qui se mit à rire.

Daniel s'était penché en arrière, afin d'apercevoir la terrasse du château.

— Oh ! oh ! fit-il en riant aussi. Voilà l'abbé Champagnol qui est en train de battre Mlle Plumet.

Suzy sauta sur ses pieds.

— Qu'est-ce que vous dites là ? s'écria-t-elle en se précipitant, afin de jouir de ce spectacle imprévu.

Si elle avait espéré contempler un pugilat, elle se trouva fort déçue.

— C'est au « Jacquet » que l'abbé bat cette bonne demoiselle ! s'écria Daniel gaiement.

Ils éclatèrent de rire. L'idée d'une lutte entre ces deux personnages leur apparaissait évidemment réjouissante.

— Comme il fait bon ici fit Suzy en arrachant un brin d'herbe et en chatouillant délicatement le nez

de Daniel, qui éternua.

— A vos souhaits !

— Merci. Quelle enfant vous-êtes, Suzy. Quand donc deviendrez-vous raisonnable ?

— Bah ! j'ai bien le temps ! J'achèterai deux sous de raison en même temps qu'une paire de lunettes et une perruque.

— Et un dentier, acheva Henry.

— Pouah ! Vous n'êtes guère réjouissante, ma chère s'écria Maguy, et, à ce prix-là, j'aime mieux rester folle toute ma vie.

Henry dit quelque chose dont on ne comprit que le mot « grand'peine »... Puis comme Maguy le regardait d'un air mi-miel, mi-vinaigre, il se mit à siffler un air à la mode.

— Ah là là ! Qu'est-ce qu'on est bien s'écria Suzy, qui s'était étendue de tout son long à côté de Daniel.

— Il faut cependant s'en aller, décida Daniel en s'asseyant résolument.

« Vous oubliez que je suis le maître de la maison, et que je me dois à mes invités.

— Oh ! Daniel supplia Maguy, encore un petit moment.

« Là-bas, on va retrouver toute la compagnie

— Je constate que c'est de l'accaparement, s'écria le jeune homme en riant.

— Et c'est défendu ajouta Henry.

— Mais il ne faut pas nous en vouloir si nous cherchons à vous accaparer, comme vous dites, fit Suzy en minaudant. Cela prouve que votre société nous est précieuse.

Sous le ton volontairement badin, on distinguait la flatterie, le désir de plaire. Visiblement, c'était lui le centre attractif du petit groupe. C'est qu'en plus de ses qualités physiques Daniel possédait le double prestige qu'exercent un beau nom et une fortune immense. Daniel de Talmont était milliardaire.

C'avait été un fameux événement dans la petite ville de Donain-sur-Loire, lorsqu'on avait su que le vieux château des Louvelles, inhabité depuis la mort de l'ancien marquis, et mis en vente par ses héritiers, avait été acheté par un homme qui possédait mille fois un million.

Était-ce croyable ? Était-ce possible ?

Et les langues de marcher, et les imaginations de trotter. Mais, lorsqu'on apprit que ce fameux merle blanc était à la fois vicomte et célibataire, qu'il n'avait pas plus de vingt-cinq ans et était aussi bien de sa personne qu'on pouvait le souhaiter, une fièvre subite s'empara de toutes les familles où il y avait des filles à marier, et le pouls de la petite ville battit un record.

Les mères conçurent les plus folles espérances et passèrent immédiatement en revue les chances que pouvait avoir leur progéniture respective. Quant aux jeunes filles, elles se virent brusquement vicomtesses et pourvues de rentes à faire pâlir de jalousie les princesses royales.

Le nouveau châtelain débarqua un beau jour d'une somptueuse Rolls, guetté sournoisement par la sous-préfecture entière. Il devint le point de mire général, mais il parut en prendre son parti de la meilleure grâce du monde.

Il fallut très peu de temps pour reconnaître que le jeune milliardaire était d'humeur fort sociable et restait aussi sans façon que bon enfant, ce qui lui conduisit d'emblée l'estime des Donaisiens après leur admiration. Seuls, les gens qui n'avaient réellement rien à espérer de lui tentèrent quelques pointes jalouses, telle Mlle Plumet.

Celle-ci frisait la cinquantaine, qui est, pour le caractère féminin, le cap dangereux. Le teint jaune et la sécheresse de la vieille fille appelaient à l'esprit la comparaison d'un vieux citron moisi dans l'armoire, comparaison que venait encore renforcer l'acidité de sa nature.

Mais ces rares exceptions écartées, il n'y eut qu'une voix pour chanter les *los* de l'oiseau bleu. Le vicomte de Talmont par-ci, le vicomte de Talmont par-là... On n'en mangeait plus, on n'en dormait plus... Il faisait partie des célébrités de la région, au même titre que la célèbre église du XIIIe siècle, ou la grotte

de Sainte-Estelle, renommée pour son écho...

Cependant, au milieu de l'encens brûlé si généreusement sous ses pas, Daniel restait simple comme le premier venu. C'était une de ces natures d'élite, sur lequel les louanges et les honneurs n'ont aucune prise. La gaieté de son caractère aurait pu faire croire de sa part à de la légèreté. Il n'en était rien. Ce sourire, cette gaminerie, cachaient réellement un sens aigu de l'observation et une psychologie à la fois intuitive et raisonnée. Une volonté tenace, têtue, se révélait dans la mâchoire, un peu forte, et le petit pli vertical du front, qui se creusait à l'heure des décisions. Mais les yeux bruns, veloutés de longs cils, étaient ordinairement d'une douceur enfantine. Peu de gens en connaissaient l'éclair qui trahissait l'agitation ou la violence de ses sentiments, car le jeune homme savait que la première preuve de volonté à donner est la maîtrise exercée sur soi-même et le contrôle puissant de ses passions.

Il avait donc subi, avec la meilleure grâce du monde, l'assaut de la curiosité intéressée de la petite ville. Tout de suite, les invitations avaient plu sur lui. Il les avait toutes acceptées, puis rendues. Il acheva de triompher des dernières défiances en collaborant généreusement aux œuvres de dames patronnesses, dont Mlle Plumet était justement présidente, et en secourant d'une façon aussi discrète que large les pauvres de la paroisse, il fit la conquête de l'abbé Champagnol, qui, pétri de la meilleure pâte qui fut, ne demandait qu'à être conquis. Partout ce ne fut qu'un cri « Le vicomte de Talmont ! Ah quel charmeur »

Quant à toutes les jouvencelles entre quinze et vingt-cinq ans, qui fleurissaient de leurs grâces la petite sous-préfecture, elles en rêvèrent chaque nuit. Daniel de Talmont devint pour elles le Prince Charmant qui hante tous les espoirs des jeunes filles. Ce fut, dès lors, une course discrète, mais âpre et d'autant plus féroce qu'elle se dissimulait sous des sourires, à la conquête du jeune dieu.

Cependant il y eut vite des favoris, ou plutôt des favorites dans la cour gracieuse qui entourait ce souverain moderne. Et parmi celles-ci, il parut bientôt que c'était Suzanne Huzey qui avait le plus de chances. Non que Daniel lui manifestât une préférence marquée : c'était justement là l'étonnement de cet étrange garçon, il se comportait avec toutes exactement de la même manière, flirtant avec l'une, badinant avec l'autre, galant et empressé avec chacune, faisant naître et mourir tour à tour les plus folles espérances, sans paraître remarquer les menues flatteries, les agaceries, les coquetteries, même, dont il était entouré.

Suzanne Huzey était la fille du notaire, maire de Donain-sur-Loire. On se glissait dans l'oreille qu'elle aurait cinq cent mille francs de dot. C'était la plus riche héritière de la ville, du moins le croyait-on. A vrai dire, le père Huzey se montrait sur ce chapitre d'une discrétion toute professionnelle.

Elle venait d'avoir dix-neuf ans. C'était une belle fille, grande, blonde, qui aurait pu passer pour parfaitement jolie, sans l'éclat des yeux gris qui se durcissaient trop souvent, et le pli des lèvres trop minces. Un observateur attentif aurait pu en conclure que la jolie Suzy avait le cœur sec.

A vrai dire, il ne se serait pas trompé. Suzy, dès son jeune âge avait été horriblement gâtée, et elle avait déduit naturellement que tout lui était dû, et que le monde avait été créé exprès pour servir ses besoins ou ses caprices. Elle avait pris la douce habitude de considérer chaque chose à son point de vue, à elle, et de la juger en raison de la somme de plaisir ou de commodité qu'elle pouvait lui rapporter. Ces excellentes dispositions n'avaient pas tardé à porter leurs fruits.

Autour d'elle, comme des satellites escortant une étoile, ses amies, Marguerite Barbes, dite Maguy, une petite rousse pétulante ; Louise Janvier, blonde, calme, douce, un peu bête ; Jacqueline Morand, une brunette au regard effronté et aux manières gavroches, couraient aussi leur chance.

Tout ce petit monde, pour l'instant, se trouvait réuni au château des Louvelles, chez le vicomte de Talmont, qui donnait un thé-partie auquel les parents, bien entendu, avaient été conviés aussi.

A son arrivée, Daniel avait amené avec lui une dame en noir, d'un certain âge, qu'il appelait Bertrande. Celle-ci l'avait élevé et, maintenant, remplissait les fonctions de gouvernante. C'était elle qui assumait la lourde charge de l'administration générale au château des Louvelles ; c'était elle également qui avait droit de haute et basse justice sur tous les habitants du domaine. Elle était âgée de cinquante-

cinq ans, grande, forte, autoritaire, le nez chevauché d'un lorgnon. Toujours vêtue d'une robe de soie noire, que venait égayer un petit col blanc d'une miraculeuse blancheur, elle était redoutée de tous. Elle n'avait pas sa pareille pour découvrir l'erreur des comptes de la cuisinière, ou la toile d'araignée échappée au balai. Pour l'instant, elle remplissait avec un zèle discret le rôle de maîtresse de maison, tandis que Daniel s'en allait, avec sa cour habituelle, disputer une partie de tennis.

Le second camarade du petit groupe ne paraissait, à côté du brillant milliardaire, qu'un comparse bien pâle.

Cependant Henry Garches n'était pas non plus le premier venu.

Il était professeur de philosophie au collège de Donain et, à vingt-six ans, avait conquis de haute lutte, avec un courage, une ténacité, une volonté extraordinaires, ses grades de docteur et d'agrégé.

Issu de parents modestes, qui s'étaient, comme on dit, saignés aux quatre veines pour faire de leur fils autre chose qu'un modeste employé, encouragés en ce sens par l'instituteur, charmé par la vivacité d'intelligence de l'enfant, Henry Garches était ce qu'on appelle en Amérique un self made man, un homme qui s'est fait ; tout seul, et il en tirait une légitime fierté. Afin de pouvoir poursuivre ses études, il avait consenti à exercer la profession de danseur professionnel dans un établissement de nuit, et, après avoir pioché ses livres tout le jour, il s'obligeait ; jusqu'au petit matin, à faire tourner les grosses dames sentimentales.

Un peu moins grand que Daniel, très brun, fort joli garçon, il avait été, jusqu'à l'arrivée du jeune vicomte, l'enfant gâté de la petite ville. Mais l'apparition du milliardaire avait détourné de lui l'attention. Cependant, comme il était philosophe par métier et par tempérament, il s'en était fort bien consolé, et c'est sans arrière-pensée qu'il était devenu le camarade habituel du petit groupe.

Une autre raison l'attirait au château des Louvelles. Depuis longtemps, il avait été séduit par la grâce blonde de Suzy, et il lui avait avoué son amour. La jeune fille ne l'avait pas repoussé. Une idylle était née entre eux, dont M. et Mme Huzey s'étaient fort bien aperçus, mais qu'ils considéraient favorablement, puisqu'ils l'acceptaient par accord tacite. Cependant, Henry n'avait encore fait aucune demande officielle. Il attendait sa nomination au collège de la préfecture, qui assoirait et consoliderait sa situation et le rendrait enfin digne de s'allier à la famille du notaire.

Mais, depuis quelques jours, le manège de Suzy l'inquiétait. Il la trouvait bien coquette, à l'égard du jeune Talmont qui voltigeait de l'une à l'autre avec la désinvolture d'un papillon. Si elle allait l'oublier, le sacrifier pour ce nouveau venu, qui semblait cependant n'en faire aucun cas sérieux ?

Sous le badinage habituel, il observait avec inquiétude.

Les jeunes filles guettaient les réactions du milliardaire.

Chacun s'épiait avec âpreté, sous le masque joyeux ou insouciant. Seul, Daniel semblait conserver une parfaite liberté d'esprit.

Enfin, il faudra bien qu'il choisisse un jour ! se disaient mères et filles. Il ne peut pas rester éternellement célibataire !

Mais Daniel ne semblait pas pressé. Il avait l'air de se trouver de la sorte parfaitement heureux. Il aimait son vieux château et prétendait volontiers qu'il y passerait sa vie.

Le château des Louvelles était une ancienne bâtisse de style Renaissance, auquel de nombreuses restaurations n'avaient rien enlevé de son charme. Quant au parc, immense, et couvrant plusieurs hectares, il semblait, depuis le temps qu'il n'était plus entretenu, une véritable forêt vierge. Son nouveau propriétaire y avait ordonné juste les travaux nécessaires pour débayer devant la terrasse ; quant au reste, il avait voulu y conserver le charme un peu farouche de la nature livrée à elle-même.

De profonds berceaux, des charmilles toutes bruissantes se découvraient à l'improviste, et, dans les ombrages respectés, les fauvettes, les pinsons et les mésanges avaient établi leur nid.

Le château des Louvelles, malgré cette ceinture verdoyante qui lui donnait une certaine allure de mystère, avait perdu ce caractère de tristesse qui est le sceau, semble-t-il, des demeures quasi

abandonnées. Il était devenu le rendez-vous de toute la jeunesse des environs. La Juvénilité de son propriétaire rejaillissait sur la vieille maison.

Tandis que les jeunes gens, mollement étendus sur l'herbe, échangeaient des propos joyeux, les sens sérieux, comme disait Suzy, réunis sur la terrasse, tenaient une conversation dont leur hôte, une fois de plus, faisait tous les frais.

Mlle Plumet venait de se faire battre par l'abbé Champagnol, et celui-ci, glorieux comme un étendard, étalait un bon sourire.

— L'abbé est imbattable ! déclara Mlle Plumet de sa voix pointue en s'asseyant. Je ne joue plus avec lui, c'est fini !

— Hé ! hé ! riposta le saint homme, enchanté. Prenez garde, chère mademoiselle vous allez me donner le péché d'orgueil, péché dont, en bonne justice, vous seriez responsable !

— Mlle Plumet a raison, appuya le notaire, un bel homme un peu ventripotent, encore bien conservé. Moi, je ne me fie plus à vos airs modestes, monsieur le curé ; vous êtes un terrible jouteur, aussi bien au trictrac qu'à l'écarté, et vous m'avez si bien étrillé à plusieurs reprises que, maintenant, je me tiens tranquille. Avec vous, bataille engagée est bataille perdue.

— Vous exagérez, monsieur Huzey ! s'exclama l'abbé Champagnol. Vous me rendez confus...

A cet instant, une jeune femme d'une trentaine d'années, fort élégamment mise, s'approcha du groupe.

— Monsieur Huzey ! s'exclama-t'elle, il faut que vous me rendiez un service.

Le notaire cessa un instant de caresser sa belle barbe grise, qu'il portait longue et fort soignée, et se tourna avec empressement vers la nouvelle venue.

— Si je le peux, chère madame, j'en serai ravi !

— Qui est cette jeune femme ? chuchota Mme Tiercelin, l'épouse du juge de paix, à Mlle Plumet.

— Vous ne la connaissez pas ? répondit celle-ci sur le même ton. C'est la belle Mme Bourbes, la nièce de M. Margitte, le percepteur. Elle est veuve depuis bientôt trois ans et à ce qu'on affirme, veuve fort joyeuse...

— Elle n'est pas mal, constata Mme la juge de paix en braquant son face à main.

Mlle Plumet eut un petit rire silencieux.

— D'autres que vous le trouvent, ma chère, et si vous demandiez l'avis de M. Huzey... Tenez !... regardez-les !

La jeune femme était en effet une forte belle personne aux cheveux noirs, aux yeux mordorés. Elle était assise près du notaire, visiblement charmé d'une telle compagnie, et qui se penchait vers elle avec complaisance tandis que Mme Huzey, de l'autre côté de son mari s'efforçait d'entendre ce qu'ils disaient en répondant au bavardage d'une grosse dame asthmatique, qui n'était autre que la mère de Louise, Mme Janvier.

Tandis que ces réflexions, plus ou moins charitables, s'échangeaient à son sujet, Thérèse Bourbes s'était installée à côté du tabellion et lui demandait avec ce sourire enchanteur auquel personne ne savait résister.

— Cher monsieur, figurez vous que je suis dévorée de curiosité. Je suis encore étrangère à votre petite ville, puisque je ne suis ici que depuis une huitaine de jours seulement... Donnez-moi donc quelques détails sur ce Prince Charmant moderne, chez lequel nous nous trouvons en ce moment, et qui fait tourner, paraît-il, toutes les têtes ? C'est la première fois que je viens ici ; il paraît séduisant au possible, ce jeune homme. Vint-cinq ans, milliardaire, dit-on, et vicomte par dessus le marché, Beau à rendre Adonis jaloux : que voilà donc un mortel favorisé des dieux ! En votre qualité de maire, vous devez être puissamment documenté sur la question.

« J'espère que ce n'est pas un secret d'état, que ce jeune héros ne cache pas la personnalité de quelque prince héritier, et que vous allez pouvoir m'expliquer comment ce richissime jouvenceau se

trouve être votre administré.

M. Huzey sourit, passa ses mains soignées dans sa belle barbe et répondit du ton mielleux qu'il employait chaque fois que son interlocutrice était jeune et jolie :

— Chère madame, vous m'attribuez des connaissances que je n'ai guère. Certes, je pourrai vous raconter grosso modo comment M. Daniel de Talmont se trouve à Donain. Mais, si vous voulez avoir des détails, de vrais détails, il faudra demander à ces dames. Vous savez que, sur le chapitre des renseignements, le beau sexe rendrait des points au plus habile des policiers...

Le ton était mi-indulgent, mi-moqueur. La belle Thérèse fit une moue charmante.

— Vous n'êtes pas gentil, monsieur Huzey ! On m'avait dit cependant que vous étiez l'homme le plus aimable de votre commune !

— Et peut-on connaître le nom de qui vous a dit cela ? fit-il en riant.

— Que vous importe ? riposta-t-elle, gaiement. Vous n'avez pas besoin de le savoir ce sera la punition de votre boutade de tout à l'heure !

Et, se levant, elle alla rejoindre le groupe où péroraient Mlle Plumet et Mme Tiercelin, avec d'autres dames du patronage.

On lui fit place avec empressement.

— Voilà cette chère belle ! s'écria la vieille demoiselle. Venez donc vous asseoir près de nous un instant ! On vous accapare, là-bas ! C'est très vilain !

— Pas du tout ! S'écria M. Huzey, galamment, Mais je l'aurais fait si je n'avais craint d'encourir votre courroux !

— Je crois, chère madame, qu'on se dispute votre présence ! reprit l'abbé Champagnol, en s'essuyant le front avec un vaste mouchoir à carreaux.

— J'en suis très flattée ! répondit Thérèse en s'asseyant près de Mme Tiercelin.

Et, se tournant vers Mlle Plumet, elle poursuivit :

— Chère mademoiselle, je voudrais solliciter de votre obligeance quelques petits renseignements...

Elle désigna du geste le notaire qui causait avec Maguy, tout en lui lançant de temps en temps un coup d'œil sournois.

— C'est monsieur le maire lui-même qui m'envoie ! fit-elle gaiement.

Elle se pencha vers ces dames, qui avaient dressé l'oreille et ajouta, après avoir regardé jusqu'au fond de la vaste allée où là-bas leur amphitryon goûtait aux joies du tennis.

— D'où vient ce jeune Mécène, et comment se fait-il qu'à son âge il soit à la tête d'une aussi colossale fortune ?

Tout de suite l'intérêt flamba comme une allumette. Les yeux brillèrent. On allait reprendre le sujet favori. Mme Tiercelin ouvrit la bouche. Mais Mlle Plumet lui coupa la parole.

— C'est un vrai roman ! fit-elle avec conviction, en secouant son chapeau de paille.

Mme Tiercelin, Mme Bourbes, Mme Morand, se rapprochèrent davantage, afin d'entendre une fois de plus la merveilleuse histoire qu'elles connaissaient cependant par cœur, mais qu'elles ne se lassaient pas d'écouter, tant la passion du féérique est profondément ancrée chez les grands comme chez les petits, et comme s'il en rejaillissait sur elles-mêmes une parcelle de gloire.

Féérique ? Certes, le destin du jeune Daniel l'avait été. Son père était colonel lorsque la Grande Guerre éclata. Il avait été élevé dans une charmante villa des environs de Versailles, où le colonel de Talmont tenait la garnison.

Puis le grand bouleversement de 1914 changea tout cela.

Son père trouva une mort glorieuse à la bataille de la Marne. Ce fut le commencement de la débâcle. A cette époque troublée, les fortunes étaient aussi instables que les existences. A l'armistice, Mme de Talmont vivait misérablement avec son jeune fils de sa pension de veuve de guerre, pension qui devait assurer également l'existence de sa vieille mère, aveugle depuis de longues années.

Puis la sinistre visiteuse avait continué à abattre les chères têtes autour du jeune homme : Mme de Talmont était partie la première, laissant l'infirmes à la charge d'un enfant de seize ans.

Daniel venait juste d'obtenir son baccalauréat. Abandonnant résolument toutes ses espérances d'auteur, il entra comme employé dans une banque.

Il passa là une triste jeunesse, enfermé dans le grand bâtiment sombre et tenant compagnie à sa vieille grand'mère aux heures de liberté...

Et, lorsqu'elle était partie à son tour, Daniel continua d'aller au bureau ; la routine l'a entraîné... Et puis, il était trop tard pour qu'il pût reprendre ses études et devenir avocat, comme il l'avait désiré...

Il se borna à appeler auprès de lui sa nourrice, une très brave femme, qui l'avait élevé : Bertrande. Il avait passé chez elle toute sa petite enfance, Et la vie l'avait isolée comme lui. Elle tiendrait son ménage de jeune homme en attendant qu'il trouve une femme comme il en souhaitait une, chose qui ne s'était pas encore produite, car Daniel était difficile, non sur sa situation ou la beauté physique, qu'il faisait sagement passer au second plan, mais sur le sérieux, la simplicité, la sagesse de celle à qui serait dévolu le rôle sacré de gardien du foyer.

En attendant, Bertrande s'occuperait de son intérieur. Leurs deux solitudes leur firent un petit bonheur calme. Et le temps passa.

Daniel venait d'atteindre tout juste ses vingt cinq ans, lorsqu'un beau jour un événement inouï se produisit.

Daniel avait un grand-oncle, frère de sa grand-mère maternelle, qui était parti tout jeune pour l'Australie. C'était un tempérament hardi, épris d'aventures. Tour à tour, il avait été berger, chasseur, colon, trappeur, explorateur, propriétaire, spéculateur. Dans la famille bourgeoise et traditionnelle des de Talmont, éprise d'ordre, où chaque chose était à sa place et où il y avait une place pour chaque chose, cette originale figure incarnait le désordre et la bohème. En parlant devant l'enfant de l'oncle lointain, on disait en hochant la tête avec commisération : « Ce pauvre Anselme... » Sa sœur, mariée avec un magistrat, avait honte de lui. Daniel se rappelait souvent les gros soupirs qu'elle poussait lorsqu'on venait à ramener le sujet brûlant sur le tapis. On avait fini par perdre de vue un parent aussi peu flatteur.

Et voilà qu'un coup de tonnerre éclatait dans le calme de la vie de Daniel... cette vie uniforme, grise et sans imprévu, qui est celle de tous les employés et fonctionnaires du monde. Il reçut un jour une lettre d'un notaire de Singapour : l'oncle Anselme était mort depuis deux mois, sans héritiers proches. Cependant, dans son testament, il mentionnait l'existence d'un petit-neveu, Daniel de Talmont, et lui léguait son immense fortune. Tout éberlué, suffoqué d'étonnement, le jeune homme apprit qu'il était propriétaire des plus importants troupeaux de moutons de l'Australie et qu'il avait des propriétés jusqu'en République Argentine. Une fois la situation liquidée, le résultat faillit le faire tomber à la renverse ; il possédait plus d'un milliard. Ce fut en vain qu'il s'enfonça les poings dans les yeux afin de s'assurer qu'il ne rêvait pas une aussi incroyable aventure : le chiffre était là, inscrit dans la lettre authentique de Me Blonthy, notaire et liquidateur de la succession. Il ne comprit la réalité de la chose que le jour où, allant à la banque, et réclamant timidement cent mille francs, on les lui remit avec le sourire.

Beaucoup d'autres, à la place du jeune homme, eussent été grisés et se seraient lancés à corps perdu dans une vie de plaisir effréné. Mais Daniel possédait un grand bon sens. Il se dit qu'il serait bien sot de gaspiller à la fois cet argent providentiel et sa santé pour amuser surtout des parasites. Aussi, sans tambour ni trompette, il donna sa démission et quitta Paris, fuyant les journalistes, les curieux et les importuns. Ce fut ainsi qu'il vint s'installer dans le vieux château des Louvelles, qui lui parut être le lieu de retraite idéal dont il rêvait. Six mois au château, six mois de voyages, tel était le programme de sa future existence. D'ailleurs, Daniel haïssait l'oisiveté. Il avait en Amérique du Sud de vastes propriétés qu'il n'avait pas voulu vendre ; il avait également conservé des plantations de caoutchouc en Australie. Il se mettait aux affaires. Sa débordante activité n'aurait pas su s'accommoder de la vie plate d'un noceur vulgaire. Il se sentait capable de faire autre chose.

Pour l'instant, il s'était donné six mois de vacances. Il faisait un soleil magnifique. La campagne était merveilleuse. Il se sentait vigoureux et jeune. La vie était belle !

Ce furent les principaux détails de cette invraisemblable histoire que Mlle Plumet, au courant de la vie passée et présente du jeune vicomte comme de celle de tous ses concitoyens, narra à ses auditrices attentives. Et elle conclut :

— On lirait cela dans un roman qu'on ne le croirait pas, mes chères dames !... Et pourtant, c'est vrai !

Mais la belle Mme Bourbes ne l'écoutait plus que d'une oreille distraite... Elle pensait qu'elle était dans tout l'éclat de sa beauté, et qu'elle était veuve...

Et elle se disait :

« Après tout, pourquoi ne m'épouserait-il pas ? »

Chapitre II.

— Enfin, vous voilà, jeunes gens ! minauda Mme Janvier, en se tournant vers le groupe qui arrivait en bavardant. Vous êtes-vous bien amusés ?

— Nous nous sommes surtout bien battus ! riposta gaiement Daniel en se laissant tomber dans un fauteuil d'osier. J'ai affaire à de terribles adversaires !

— C'était toi, Louise ? questionna la grosse dame en se tournant vers sa fille.

— Non, maman ; c'était Maguy et Henry, répondit-elle.

Sa mère lui lança un coup d'œil mécontent et haussa imperceptiblement les épaules. Décidément, Louise n'arriverait jamais à rien : elle s'effaçait toujours devant les autres ! Quelle petite sotte !

— Et quels sont les vainqueurs ? interrogea M. Huzey en caressant de son geste familier sa belle barbe grise.

Suzy, de sa raquette, désigna Daniel.

— Mais lui, papa, toujours lui ! Il est invincible !

Le jeune homme protesta en riant.

— Vous allez me rendre vaniteux, Suzy ! Vous oubliez d'ajouter que, si j'ai triomphé, c'est parce que vous étiez à mes côtés !

La grosse Mme Janvier se pinça les lèvres, vexée. Vraiment, cette Suzy ! Ah ! si cette nigaude de Louise était aussi débrouillarde qu'elle ! Mais non : elle laissait passer toutes les bonnes occasions...

Cependant, on avait servi des rafraîchissements. Un domestique, à pas discrets, circulait, sous l'œil sévère de dame Bertrande, qui, un peu à l'écart, surveillait le service avec vigilance.

Suzy avait trouvé le moyen de s'asseoir dans un fauteuil à côté du jeune homme. Maguy s'était emparée de l'autre côté. Jacqueline, en face, jouait avec Moustique, le bouledogue de Daniel et riait à gorge déployée, parce qu'elle savait qu'elle avait un joli rire et de belles dents.

Un peu plus loin, les parents causaient entre eux, en surveillant du coin de l'œil leur progéniture, et les progrès possibles que chacune pouvait faire dans les pensées du milliardaire. Celui-ci était peut-être le seul, avec l'abbé Champagnol, à profiter sans arrière-pensée de cette splendide journée d'été.

Tout à coup, Suzy se pencha vers Daniel, de façon à ce que seul celui-ci l'entendît.

— Daniel, murmura-t-elle, chaque fois, nous venons chez vous... Quand donc serez-vous assez gentil pour accepter à votre tour de prendre une tasse de thé à la maison, sans façon, en bon camarade ?

Il sourit.

— Mon Dieu, Suzy, je suis déjà allé chez vous une fois, il me semble...

— Oui, tout au début de votre arrivée en ce pays... Mais c'était une visite toute protocolaire, qui ne compte pas...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre... D'abord, vous êtes resté deux minutes à peine...

— Naturellement ! Une visite protocolaire...

— ... Ne dure pas plus longtemps. C'est vrai. Vous voyez que je connais les usages, moi aussi. Justement, c'est pour cela que je réclame une seconde visite, sans aucun protocole, cette fois, et qui pourra être plus longue... Si vous ne vous ennuyez pas trop.

— Vous êtes très gentille.

— Cela veut dire oui, j'espère ?

— Comment vous insistez ?

— C'est vous qui êtes gentil comme tout ! Alors, c'est promis ?

— C'est promis.

— Sans défaite possible ?

— Sauf si je meurs de congestion avant, ou si je me casse une jambe, ou si le château flambe...

— Vous êtes vraiment insupportable ! On ne peut pas parler deux minutes sérieusement avec vous.

— Que les femmes sont donc des êtres instables ! Tout à l'heure j'étais charmant ; maintenant, je suis bon à pendre.

— Je n'ai pas dit cela, mais...

— Mais presque.

— Vous êtes un méchant ! Mais je suis si bonne que je pardonne... et je vous attends.

— Quand ?

— Ah ! enfin une bonne parole ! Mais demain, si vous le voulez...

— Moi, je veux toujours... J'irai demain.

— Merci !

Elle redressa la tête, une lueur de triomphe au fond des yeux. Les autres lui jetèrent un regard sournois : qu'avait elle donc chuchoté si longtemps à Daniel de Talmont ?

Elles partirent, assez inquiètes. Quand ils furent sur le chemin du retour, Suzy déclara à ses parents.

— J'ai invité Daniel à venir prendre une tasse de thé, il doit venir demain.

— Et il a accepté ? interrogea M. Huzey.

— Mais oui papa. Pourquoi veux-tu qu'il refuse ?

La mère haussa ses maigres épaules.

— Tu te crois toujours plus maligne que les autres, toi ! T'imagines-tu par hasard réussir à l'intéresser, ce jeune milliardaire ?

Suzy jeta un regard mi-pitoyable, mi-agacé :

— Eh ! j'ai cette prétention, maman ! jeta-t-elle avec détachement, en laissant échapper un petit rire satisfait.

M. Huzey sourit.

— Laisse-la faire, fit-il. Suzanne est adroite et intelligente, et sait ce qu'elle veut. Ce serait pour notre fille un parti inespéré.

— Evidemment ! Mais j'ai bien peur que vous ne vous leurriez tous les deux... J'avoue que, quant à moi, je n'ai pas remarqué qu'il t'accordât une attention spéciale...

— Oh ! maman, fit Suzy d'un ton supérieur tandis que l'auto stoppait devant la grande maison qu'occupait le notaire, sur la place de la petite ville, oh ! maman peut-être devant toi, en effet, Daniel est-il absolument indifférent, mais ailleurs...

Mme Huzey redressa son cou de héron.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Interrogea-t-elle sèchement.

La jeune fille se mit à rire :

— Tranquillise-toi ! Daniel a toujours été d'une correction parfaite... Non, je veux dire seulement qu'il a pour moi de menues attentions, une préférence, imperceptible pour les autres, sans doute, et qu'il évite de marquer pour éviter de ridicules jalousies, mais pourtant certaine.

— Tant mieux, ma petite fille répondit le notaire. Tu sais que nous souhaitons avant tout ton bonheur...

Il se dirigea vers le commutateur électrique de la grande salle à manger, car la nuit était presque venue, et alluma. Immédiatement une clarté rose emplit la pièce, meublée confortablement, avec ce luxe cossu qu'on ne trouve qu'au fond de certaines habitations provinciales.

Soudain, il se retourna, un sourire malicieux aux lèvres.

— C'est très joli, fit-il, mais Henry ? Qu'en fais-tu dans tout cela ?

Suzy ouvrit tout grand ses yeux.

— Henry ? Mais, mon pauvre papa, tu n'as jamais eu l'intention de le faire entrer en ligne de compte, j'espère ?

— Oh ! personnellement, je n'ai pas d'intentions, fillette ; il me semblait, au contraire, que c'était toi

qui en avais sur lui...

Suzy haussa les épaules, dédaigneuse :

— Henry est très gentil, c'est vrai, et, pour tout dire, il ne me déplaisait pas... Mais Daniel n'est pas mal non plus, et, entre les deux, vous pensez bien que je n'hésiterais pas...

— C'est évident ! conclut Mme Huzey.

Puis ils discutèrent de la façon dont il conviendrait de recevoir le jeune milliardaire, le lendemain. Mme Huzey voulait que « ce soit très bien ». Mais Suzy, plus fine, approuvée par son père, s'y refusa.

— Pas du tout, maman ; il faut au contraire avoir l'air de le recevoir déjà en familier, donc pas de préparatifs extraordinaires. Que ce soit correct, soit ! mais avant tout, restons simples.

— Cette enfant a une âme de Machiavel ! déclara M. Huzey, plein d'admiration. Petite, tu iras loin !

— Je l'espère rétorqua Suzy en riant, sans la moindre fausse modestie.

— A quelle heure doit-il venir ? s'enquit la mère.

— Je ne sais au juste, vers quatre heures sans doute.

— Tu auras peine fini ta leçon de piano ; c'est ennuyeux, car il risque d'arriver avant. Si nous décommandions Mlle Lancelin ?

Le notaire intervint à son tour.

— Il me semble que c'est inutile, ma bonne ; ce jeune homme ne peut être que favorablement impressionné par l'éducation que nous donnons à notre fille.

Après une courte discussion, il fut convenu qu'on laisserait les choses en l'état. Daniel pouvait se présenter quand cela lui plairait, il constaterait que Mlle Huzey apprenait la musique, et c'était tant mieux.

Cette nuit-là, Suzy fit de beaux rêves ; elle se vit déjà milliardaire et vicomtesse, brillant dans cette société parisienne où elle mourait d'envie de se produire... Déjà, elle arrangeait sa vie : un hôtel à Passy, une villa à Monte-Carlo, un yacht pour faire des croisières, un château pour chasser, à l'automne... Et des réceptions somptueuses, qui feraient pâlir d'envie toutes les petites camarades... On verrait son nom dans les journaux mondains « La belle vicomtesse de Talmont, dans une superbe toilette de satin moiré... » « L'élégante Mme de Talmont, dans sa torpédo grand sport... » Concours d'élégance, sports chics, toilettes des grands couturiers, la vie large, facile, heureuse, tous ses désirs exaucés à peine formulés ! Quel conte de fées !

Le jour lui parut long à venir. Enfin, comme tout arrive, comme les heures d'attente heureuse sonnent comme les moments d'angoisse et de souffrance, elle vit diminuer le temps qui la séparait du moment où Daniel apparaîtrait.

A trois heures, un coup de sonnette la fit tressaillir.

Mlle Lancelin arrivait pour la leçon de piano.

C'était une jeune fille pâle et douce, aux traits purs, mais dont la beauté discrète serait passée inaperçue sans la lumière de deux yeux bleus, presque violets, au regard d'une infinie douceur qui faisait dire à celui qui la voyait pour la première fois, non : « comme elle est belle ! » mais « comme elle doit être bonne ! » Viviane Lancelin était en effet la bonté incarnée. Une sorte de rayonnement émanait d'elle. L'excellent abbé Champagnol, dont elle était l'une des plus fidèles paroissiennes, l'appelait parfois en riant « Ma petite Madone ! » De fait, c'était bien l'exquis visage et l'air angélique de la Vierge, du moins tel qu'on se plaisait à se le représenter. L'ovale parfait, sans aucun artifice de toilette, les lèvres rosées, quelquefois un peu trop pâles, la coiffure nette, bien tirée en arrière, composaient une physionomie un peu austère. Mais les yeux bleus souriaient si doucement, si tendrement, qu'on oubliait cette simplicité, presque monacale, pour s'abandonner à leur charme bienfaisant.

Viviane Lancelin prétendait que, dans sa position, lorsqu'on est pauvre fille obligée de gagner sa vie dans un milieu de gens aisés, on doit passer inaperçue et éviter de faire parler de soi. Aussi ses toilettes généralement de couleur sombre, s'accordaient parfaitement avec ce manque absolu de coquetterie.

Malgré sa beauté réelle, elle ne se faisait remarquer par personne. C'était d'ailleurs ce qu'elle souhaitait.

Viviane n'avait cependant pas toujours occupé cette situation subalterne. Des revers de fortune avaient ruiné ses parents ; le chagrin les avait rapidement conduits à la tombe. La jeune fille, à vingt ans, était restée seule.

Heureusement que, dans son malheurs une grande consolation lui était demeurée. Elle aimait la musique et avait poussé ses études suffisamment loin dans cet art pour devenir une virtuose d'une rare valeur. Après l'avoir aidée à traverser les dures épreuves, la musique lui servit de gagne-pain. On se souvint à Donain, du jeune talent de Viviane, et elle trouva ainsi facilement des leçons.

Les débuts furent pénibles. Viviane souffrait, après son intime et profonde communion avec les maîtres d'autrefois, de les faire massacrer par des mains ignorantes. Cependant, le souci du pain quotidien était là, lancinant... Il fallait vivre, coûte que coûte.

D'autres perspectives s'étaient ouvertes devant la jeune fille. En plus de son talent de pianiste, elle possédait une voix admirable, profonde, émouvante, de contralto. On lui dit un jour qu'elle réussirait à Paris, si elle voulait se lancer dans le théâtre. Un instant, elle hésita. Elle consulta l'abbé Champagnol. Celui-ci comprit à quels dangers la jeune fille, inexpérimentée comme le sont les êtres très purs, serait exposée dans un milieu aussi dangereux. Il s'employa de toutes ses forces à la dissuader de s'y jeter. Et Viviane, qui répugnait à partir seule pour la grande ville inconnue, se soumit facilement. Elle préférait une vie simple et besogneuse à une existence plus facile, sans doute, mais dont le vide et le factice l'effrayaient. Et puis, à Donain, elle avait la consolation d'aller souvent sur la tombe de ses chers disparus... Si elle partait pour Paris, qui donc y porterait des fleurs, irait les visiter ? Dans la capitale, elle se sentirait plus effroyablement isolée encore qu'ici... Et quel nouveau milieu allait-elle aborder ?

La jeune fille était de goûts modestes : il lui fallait peu pour vivre. Elle abandonna l'idée séduisante de devenir une cantatrice célèbre, pour rester l'humble petit professeur de piano que ses élèves regardaient trop souvent du haut de leur jeune importance.

— Avez-vous bien travaillé, mademoiselle Huzey ? interrogea-t-elle en enlevant ses gants.

La jeune fille, qui parcourait distraitement un journal de modes, eut un petit geste indifférent.

— Entre les deux...

— Savez-vous enfin cette sonate que je vous avais recommandé spécialement d'étudier ?

— Pas la première note.

— Vous n'avez pas eu le temps ? questionna doucement Viviane, qui savait cependant que son heureuse élève n'avait aucun souci matériel et disposait à sa fantaisie de toutes ses heures.

— Pas le temps, non... Tennis, goûters, excursions...

Mlle Lancelin soupira involontairement. Non d'envie pour cette existence si différente de celle qu'elle menait, mais parce qu'elle se rendait compte de la difficulté qu'elle éprouvait à obtenir de ses paresseuses élèves, trop gâtées, le moindre effort... Ah ! la vie d'un petit professeur de piano n'est pas toujours drôle !

— Voyons cela, fit-elle avec résignation.

Elles s'installèrent devant le clavier. Suzy ne semblait apporter à son travail qu'un ennui morne. Elle fit fautes sur fautes ; on eût dit qu'elle prenait un malin plaisir à massacrer la malheureuse sonate.

— Vraiment, mademoiselle, remarqua enfin Viviane, à bout de patience, il est inutile de continuer dans ces conditions ! Nous perdons notre temps !

Suzy se tourna vers elle et rétorqua sèchement :

— En quoi cela vous regarde-t-il, je vous prie ? Il me semble qu'on vous paie bien assez cher pour que vous ne regrettiez pas le temps dépensé !

La jeune fille pâlit sous l'outrage. Une réponse cinglante lui vint aux lèvres. Mais elle se contint ; il fallait patienter : Suzanne Huzey était sa principale élève, et sa perte grèverait dangereusement le petit budget. Cependant elle répondit avec froideur :

— C'est parce que, justement, vos parents me paient bien que j'ai des scrupules en voyant de quelle façon ils perdent leur argent !

Suzy ricana :

— Voilà des scrupules mal placés ! Quand on a besoin de gagner sa vie comme vous, mademoiselle, ne croyez-vous pas qu'il est plus sage de ne pas en avoir ?

— Brisons là, répliqua Viviane, toute tremblante d'indignation. Continuons la leçon, s'il vous plaît.

Et, se mordant dans les lèvres pour ne pas laisser éclater son indignation et sa souffrance, elle reprit le travail interrompu.

Elle était pourtant habituée à ces dures algarades. Souvent, ses élèves, avec la cruauté inconsciente de leur âge et de leur position, ne se gênaient pas pour lui donner à entendre qu'après tout elle n'était qu'une salariée, bien contente encore de trouver de riches jeunes filles comme elles pour pouvoir vivre ! Mais Suzy était la pire de toutes. Viviane sentait, dans ses réflexions, l'intention bien arrêtée de blesser, de faire du mal. Que de fois elle avait été sur le point de se lever et d'abandonner celle qui se montrait si dure pour elle... Puis l'amer souci du pain quotidien la rappelait à la patience. Elle laissait passer l'outrage, sachant bien qu'elle ne remplacerait pas facilement la fille du notaire. Pourtant elle gardait de ces chocs, non une rancune, car elle était incapable de haïr, mais une blessure secrète, qui saignait longtemps après encore...

Tant bien que mal, l'étude reprit. Plutôt mal que bien. Suzy était visiblement énervée et se sentait de méchante humeur. C'était, bien entendu, Mlle Lancelin, qui devait en supporter les frais.

Elle n'épargna à son patient professeur ni la mauvaise volonté, ni les remarques acerbes. Tant et si bien qu'à la fin Viviane se leva.

— Mademoiselle Huzey, déclara-t-elle, je vois qu'il est inutile de poursuivre aujourd'hui notre leçon. Vous ne faites rien de bien.

Juste à cet instant, Mme Huzey entra.

— Ta leçon est déjà terminée, Suzy ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Il paraît que oui, maman ; comme j'ai fait quelques fausses notes, Mlle Lancelin se refuse à continuer le travail... Il paraît que je suis mal en train, que je n'ai pas étudié, et je ne sais quoi encore...

La notairesse fixa sévèrement Viviane à travers son face-à-main.

— Vous manquez de patience mademoiselle ! remarqua-t-elle sèchement en se tournant vers le professeur de piano. Pourtant, quand on est comme vous, que l'on doit gagner sa vie, il me semble qu'on doit s'efforcer d'y mettre du sien et comprendre qu'il faut parfois de l'indulgence.

— Madame, répliqua Viviane, j'ai fait tout mon possible, mais vraiment Mlle Suzy est dans de trop mauvaises conditions aujourd'hui pour travailler utilement.

Suzy haussa les épaules.

— Voilà une belle absurdité. Je suis comme à l'ordinaire.

— Vous devriez dire tout simplement la vérité ! reprit Mme Huzey de sa voix acide.

— Que voulez-vous que je dise ?

— Que vous êtes pressée de partir... pour une raison ou pour une autre... Enfin que c'est vous qui n'êtes peut-être pas tout à fait comme à l'ordinaire...

— Excusez-moi, madame, je n'ai aucune raison pour abrégé la leçon, protesta Viviane.

— Enfin, cela ne nous regarde pas... Seulement, vous ne trouverez pas mauvais, j'espère, que je vous retienne cette heure-ci à la fin du mois...

— A votre aise, madame !

Viviane reprit son sac et ses gants et se tourna vers la porte du salon. Elle poussa une légère exclamation de surprise.

Debout dans l'encadrement, Daniel se tenait. Il s'avança en souriant vers Mme Huzey et vers sa tille.

— Excusez-moi, fit-il. Je suis en avance ?

— Pas du tout ! Vous êtes au contraire très gentil d'avoir tenu votre promesse ! s'écria Suzy d'une voix enjouée, en retrouvant son sourire.

Viviane en profita pour s'éclipser à l'anglaise, après un bref salut. La mère et la fille se retrouvèrent seules avec le milliardaire.

— Je suis indiscret, peut-être ? questionna celui-ci. Vous aviez une visite ?

— Une visite ? répondit Suzy en riant. Pensez-vous ! Ce n'est que Mlle Lancelin, mon professeur de piano !

— Une poseuse, qui à besoin d'être mise à la raison, reprit dédaigneusement Mme Huzey.

— Qui est-ce ?

— Peuh ! une pauvre fille, qui vit un peu de charité... On lui procure par-ci, par-là, quelques leçons, pour qu'elle ne meure pas de faim ! Et voilà la récompense ! Plus est bon pour les gens, moins on est récompensé...

Mais Suzy détournait la conversation :

— Savez-vous que je n'osais pas trop compter sur vous ? fit-elle gaiement.

— Vous aviez tort, Suzy : pourquoi ce doute outrageant ?

— Les hommes sont si changeants...

— Merci pour eux.

— C'est la vérité !

— Comment avez-vous déjà acquis cette grande expérience ?

— Je l'entends suffisamment dire autour de moi !

— Oh ! la vérité ne court pas les rues, c'est une personne bien élevée. Il faut aller la chercher chez elle !

— Où cela ?

— Au fond d'un puits, dit-on...

— Cela ne me dit rien du tout...

— Donc, vous acceptez n'importe quelle affirmation, aussi fantaisiste soit-elle !...

— Vous me faites dire des choses auxquelles je n'ai jamais pensé ! C'est très vilain ! Tenez ! je vais sonner pour demander le thé cela vaudra mieux !

— Vous vous avouez vaincue !

— J'avoue tout ce que vous voudrez, bien que ce soit très humiliant pour moi, mais être vaincue par vous ne me cause nulle peine, riposta-telle hardiment.

M. Huzey, qui entra, dispensa Daniel d'une réponse embarrassante.

— Cher monsieur ! s'écria-t-il jovialement, la main tendue, quelle bonne surprise de vous voir ici ! Je me réjouis de vous souhaiter la bienvenue dans ma vieille demeure !

Le notaire aimait bien les phrases sonnantes et les beaux mots creux. Il croyait avoir de l'éloquence, et comptait beaucoup sur elle pour se pousser dans la politique. Il était sincèrement républicain, voire un tantinet socialiste, mais depuis qu'une légère préférence du jeune vicomte pour sa fille semblait se dessiner, il sentait pâlir terriblement ses opinions politiques et devenait tout doucement droitier...

La bonne entra, portant le plateau du thé. Ils s'installèrent près de la table, recouverte d'une nappe brodée.

— C'est le travail de Suzy, expliqua fièrement Mme Huzey. Elle a toujours eu beaucoup de goût.

— Vous êtes très adroite, mademoiselle, complimentait poliment Daniel.

— Oh ! c'est vrai, Suzy est très adroite, appuyait son père. Je ne dis pas cela pour lui faire des compliments, mais je voudrais que vous vissiez les aquarelles qu'elle a peintes dans le salon ! Un de mes amis, qui s'y connaît, prétend que « Marie Laurencin ne fait pas mieux. »

— Elle est douée pour tous les arts, continua la mère.

« Et femme d'intérieur, avec cela !

— Un sucre ? Deux sucres ? interrogea Suzy, qui trouvait que ses parents allaient un peu fort et craignait qu'ils finissent par effaroucher le milliardaire par l'étalage de tant de perfections.

— Deux sucres, s'il vous plaît... Pas de lait, non... Je l'aime nature... expliqua-t-il en souriant.

Ils poursuivirent la conversation. Le notaire et les deux femmes furent charmants. Daniel resta simple et gai. L'entrevue fut des plus cordiales.

Lorsqu'il partit, M. Huzey poussa un soupir de satisfaction,

— Somme toute déclara-t-il je crois que tout s'est bien passé, et, en partant il avait l'air enchanté.

— C'est aussi mon impression, fit Mme Huzey. Pourvu qu'il revienne maintenant !

— Il reviendra ! affirma Suzy avec un beau sourire confiant. Je commence à croire que je serai vicomtesse...

— Le ciel t'entende, mon enfant ! s'écria le notaire en attirant la jeune fille dans ses bras.

Chapitre III.

Il y avait deux jours déjà que le jeune milliardaire s'était rendu à l'invitation des Huzey. Le beau temps persistait d'une façon superbe. Un soleil radieux inondait dès le matin la campagne et versait sa gaieté sur la nature à peine éveillée.

Ce matin là, dès son lever Daniel sentit en lui une terrible envie de sortir, d'aller respirer l'air frais du matin juste éclos.

En hâte, il avala son chocolat, préparé par les soins de Dame Bertrande, et sortit.

Les oiseaux chantaient déjà à gorge déployée dans les ramures et se souhaitaient bonne journée d'un nid à l'autre. Au loin, au delà des prés qui séparaient le parc du château de la petite ville, des coqs se répondaient, tout glorieux de leurs fanfares.

Daniel n'avait pas encore eu le temps de bien apprécier les environs de sa propriété. Ceux-ci se révélèrent pleins de charme et de pittoresque.

Des boqueteaux émaillaient la plaine qui montait légèrement vers Donain. Au loin, très loin, à l'horizon on apercevait la Loire, lente large paresseuse qui s'étirait comme un chat au soleil, en laissant émerger, ici et là, le dos plat et doré de ses bancs de sable. Des scintillements d'acier indiquaient les trous d'eau ou les mares qui avaient été épargnées par la chaleur.

De l'autre côté du château était une petite agglomération de maisons, dépendante de la commune de Donain, et qu'on nommait dans le pays les Fargettes. Elles étaient situées sur la lisière d'une forêt de chênes et de frênes qui les couvrait encore d'une ombre violette. Daniel s'y dirigea.

Il y avait à peu près autant de distance entre Donain et le château des Louvelles qu'entre les Fargettes et celui-ci. Cependant la ville et les Fargettes se trouvaient relativement assez rapprochées. Les trois endroits formaient une sorte de triangle assez étroit dont la pointe aurait pu figurer la demeure du jeune homme, et les deux côtés de la base, les deux parties de la petite sous-préfecture.

Le pays tourangeau, tout à l'entour, étalait ses richesses. On sentait la contrée cossue et bien vivante. Là-bas, dans le ciel d'un bleu doux, le clocher se découpait comme une aiguille aigüe qui aurait voulu percer la voûte de soie azurée, sans nuages, où les hirondelles couraient par bandes.

D'un pas leste, Daniel s'était mis en route. Il respirait à pleins poumons l'air vif et frais. Un renouveau de vie et de jeunesse semblait courir dans ses veines. L'été lui entraît par tous les pores.

Cependant, un incident allait rompre cette belle harmonie et détourner le cours de ses pensées.

En passant devant un tremble aux branches flexibles, il eut l'envie gamine de se cueillir une badine. Il avait justement dans sa poche un couteau pliant, qu'il avait fait aiguiser peu de jours avant. Il l'ouvrit et se mit en devoir de couper une belle branche, lisse et pliant à souhait. Mais il n'avait sans doute plus l'habitude de cet acte de jeunesse. Comment fit-il l'affaire ? Il n'en sut jamais rien : toujours est-il qu'avant même d'avoir pu s'en rendre compte la lame avait glissé et avait tranché profondément dans la chair du doigt.

Il lâcha précipitamment tremble et couteau, et, dans un geste instinctif, porta le doigt blessé à sa bouche. Le sang jaillissait dans un flot pourpré. Il pensa : « C'est idiot », et voulu tirer son mouchoir pour l'envelopper. Alors, comble de disgrâce, il s'aperçut qu'il l'avait oublié.

Heureusement, une maisonnette était tout près. C'était une habitation gentille, propre, avec des géraniums fleuris devant la maison. Il tira la sonnette. Il ne pouvait rester ainsi avec son doigt ensanglanté. Une porte s'ouvrit, et un pas léger fit crisser le sable. Agréablement surpris, il reconnut la jolie inconnue qu'il avait aperçue chez Suzanne Huzey, celle qu'on lui avait désignée comme la petite maîtresse de piano...

En arrivant à la grille, celle-ci dut le reconnaître également, car elle esquissa un geste d'étonnement,

— Mademoiselle, commença Daniel, je m'excuse de vous déranger, mais je viens solliciter de vous un petit service : figurez-vous qu'il m'est arrivé un petit accident stupide, et je n'ai rien sur moi pour y

remédier...

Dès les premiers mots, Viviane ouvrait la grille et apercevait le doigt qui continuait à saigner...

— Mon Dieu ! monsieur, s'écria-t-elle, bouleversée, entrez vite, j'ai là le nécessaire...

Elle le guida vers la maison. Malgré l'heure matinale, le ménage était fait, et la jeune maîtresse de maison, était elle-même revêtue d'une gentille robe d'intérieur.

Dans la petite salle à manger, une vieille femme était assise dans un fauteuil.

— Ma tante, qui vit avec moi, expliqua Viviane en s'affairant pour réunir le nécessaire.

En cinq minutes, sur une serviette bien blanche, elle avait disposé une petite casserole d'eau bouillie et un bandage propre.

— Trempez votre doigt, monsieur, demanda-t-elle.

Il obéit, mais retira sa main.

— Aïe fit-il. C'est chaud !

— Il le faut ! affirma-t-elle avec sérieux. Il est nécessaire d'arrêter ce sang... Cependant, poursuivit-elle, en examinant la petite blessure, ce ne sera pas grave. Il n'y a aucun muscle essentiel d'atteint.

Elle emmaillota ensuite le doigt avec prestesse et habileté.

— Voici conclut-elle. Lavez-le pendant deux jours matin et soir à l'eau oxygénée coupée d'eau bouillie, je pense que ce ne sera rien.

— Comment pourrais-je vous remercier, mademoiselle ? fit Daniel, reconnaissant.

— Cela n'en vaut pas la peine.

Le jeune homme s'était levé. Il comprenait qu'il devait partir. Et pourtant il aurait volontiers prolongé la conversation avec cette enfant sérieuse dont les admirables yeux bleus l'enveloppaient de douceur et d'apaisement.

— J'aimerais savoir à qui je dois toute ma gratitude, fit-il en souriant.

— Vous ne m'en devez nullement, monsieur. Mais je n'ai aucune raison pour vous cacher mon nom. Je m'appelle Viviane Lancelin.

— Merci, mademoiselle. Voici ma carte. A mon tour, n'aurai-je pas le plaisir de vous recevoir quelquefois, ainsi que Mme votre tante, au château de Louvelles ?

Un petit sourire mélancolique effleura le charmant visage.

— A mon tour de vous dire merci, monsieur ; mais je ne suis qu'un petit professeur de piano, et je ne puis me permettre de sortir. Mon travail m'absorbe beaucoup... Quant à ma tante, elle est sourde et un peu infirme et reste toujours à la maison.

— Vous ne sortez donc jamais ? interrogea-t-il avec surprise.

— Je vais faire mes provisions... Ou bien, quelquefois, je me promène aux alentours, lorsque j'ai le temps et que tante n'a pas besoin de moi... Le dimanche, souvent je vais au cimetière...

— Vous n'avez pas une vie très gaie, à ce que je vois ?

Elle eut encore son charmant sourire triste.

— J'y suis habituée. Je ne me plains pas.

Elle était debout à son tour et restait sur la réserve. Daniel soupira légèrement. Il fallait partir. Il s'inclina devant Viviane.

— Encore merci, mademoiselle, et du fond du cœur... Au revoir...

— Adieu, monsieur, prononça-t-elle simplement en l'accompagnant jusqu'à la grille de la maisonnette.

Il se retira, tout préoccupé par cette pâle et délicate figure, si différente des museaux effrontés et barbouillés, rieurs et jolis, qu'il avait l'habitude de rencontrer sur son chemin. Involontairement, il murmura :

— Une sainte de vitrail...

Viviane avait refermé la porte et rangeait les objets qui avaient servi au pansement du doigt blessé.

La vieille dame, qui n'avait pas bougé durant le court entretien que sa nièce avait eu avec le visiteur imprévu, demanda :

— Qui est-ce, ma petite fille ?

— M. Daniel de Talmont, cria Viviane dans le cornet acoustique. C'est le nouveau propriétaire du château des Louvelles...

— M. de Talmont ? s'écria Mme Aubin, tout agitée. N'est-ce pas le milliardaire ?

— On dit qu'il est très riche, en effet...

La conversation en resta là.

La jeune fille songeait, tout en vaquant aux soins de son petit ménage, à l'invitation que Daniel lui avait faite. Quel étonnement, et aussi quel scandale, dans le pays si on l'apercevait aux réceptions du trop riche châtelain ! Elle sentait déjà, comme un soufflet, les regards surpris, narquois, méprisants, dédaigneux, scandalisés, des invités. Quoi ! Une simple maîtresse de piano qui se permettait de pareilles fréquentations ! Personne ne consentirait ensuite à l'accepter comme professeur. Elle connaissait trop bien, hélas, la mentalité de ces petites villes provinciales ; ces dames ne souffriraient jamais de se voir sur le même pied qu'elle, Viviane Lancelin... qui n'était qu'une salariée... une employée !

D'ailleurs, le monde ne l'attirait pas. Elle sentait fort bien qu'au château des Louvelles elle serait déplacée. Elle ne regrettait rien. La société élégante effrayait sa simplicité.

Si elle avait pu se douter que le jeune vicomte avait gardé son image tout au fond de son souvenir, qui doute que cette révélation l'eût fort effarouchée. Elle avait cependant trouvé Daniel fort sympathique. Mais, lorsqu'elle avait su son nom, cette sympathie s'était joyeusement repliée sur elle-même. Ses millions constituaient entre eux un obstacle infranchissable, et rien qu'à l'idée qu'on pût la soupçonner, en les voyant ensemble, d'un dessein intéressé, lui cuisait les joues de honte.

Daniel avait bien senti l'imperceptible changement qui s'était produit en sa jolie infirmière, lorsqu'il avait révélé son nom.

Le lendemain, se donnant comme raison spécieuse que les alentours, de ce côté-là, étaient ravissants, il y dirigea de nouveau sa promenade. Mais il ne vit personne et retourna assez désappointé aux Louvelles.

Deux jours plus tard, il revint rôder vers les Fargettes. Cette fois, il avait attendu le soir. Les premières étoiles s'allumaient au crépuscule, et des lambeaux de mousseline rose traînaient encore dans le ciel. C'est l'heure préférée par les chauves-souris et les amoureux, chercheurs d'obscurité et de mystère...

Une fenêtre était ouverte. Elle était sans doute là...

Tout de suite, la confirmation lui vint. Dans l'air calme du soir, une voix de femme monta, émouvante jusqu'au fond de l'âme, chantant l'invitation au voyage, de Dupare...

Daniel s'immobilisa, retenant son souffle... Cette mélodie remuait en lui des fibres insoupçonnées. Une grande paix l'envahit, en même temps qu'une émotion singulière lui nouait la gorge. Il était heureux et avait envie de pleurer à la fois...

La chanteuse se croyait seule, de toute évidence, et mettait dans son chant une telle puissance, une telle passion que Daniel, bouleversé, s'avouait n'avoir jamais entendu pareille exécution.

Enfin, les dernières notes moururent comme un souffle. Le silence, de nouveau, enveloppa la nature qui commençait à s'engourdir...

— Quelle merveilleuse artiste ! songea-t-il, reprenant enfin conscience de la réalité. Qui se serait douté que cette jeune fille possédait une voix pareille ? Oh ! il faut absolument que je la revoie...

Il restait là, planté sur le bord de la route, ne songeant pas à l'étrangeté de son attitude. Un espoir sournois, encore inavoué, se glissait en lui.

— Si elle me voit, elle me fera peut-être entrer...

Juste, comme une réponse à cette pensée qu'il osait à peine se formuler, un pan de robe blanche

traversa la pénombre de la pièce. Et Viviane en personne parut à la croisée. Daniel, immédiatement, prit son air le plus candide et salua respectueusement la ravissante apparition. Mais il fut cruellement désillusionné : sans paraître le voir, la jeune fille ferma la fenêtre.

Il reprit à pas lents le chemin du château, furieux contre lui-même et contre la chanteuse.

— Pas possible... elle ne m'a pas vu ! grommela-t-il, tant il trouvait humiliant pour son amour-propre ce geste d'indifférence. Pourquoi aurait-elle feint de m'ignorer ?

Il ne trouvait aucune raison, et la vraie était trop simple pour qu'elle lui vienne à l'esprit !

— Viviane l'avait parfaitement vu. Mais, fidèle à la ligne de conduite qu'elle s'était tracée, elle voulait rompre dès le début toute espèce de relations entre elle et son trop riche obligé...

Dans le petit chemin des Louvelles qui aboutissait à la grand route, Daniel aperçut une silhouette qui lui fit oublier pour l'instant sa préoccupation.

— Monsieur l'abbé ! s'exclama-t-il, tout joyeux, en avançant vivement à la rencontre de l'ecclésiastique.

L'abbé Champagnol avait retroussé sa soutane pour marcher plus commodément dans l'allée encombrée de plantes sauvages, Un sourire épanoui illuminait sa physionomie.

— Je viens de chez vous, mon cher enfant, et dame Bertrande m'a annoncé que vous étiez sorti...

— Aviez-vous quelque chose d'urgent à me communiquer ?

— Point, point. C'était une simple petite visite d'amitié faite en passant, voila tout.

— Eh bien ! rien n'est perdu monsieur l'abbé Vous allez revenir avec moi, et je vous offrirai un verre de ce petit vin..

Le prêtre étendit une de ses mains, tandis que ses petits yeux rieurs pétillaient de malice.

— Vade retro, Satanas ! ne m'induisez point en tentation. Je dois rentrer sinon ma digne Gertrude, qui est ma dame Bertrande à moi, me gronderait si fort qu'elle me ferait regretter cette escapade toute la soirée.

— Je serais désolé de vous causer le moindre ennui, mais...

— Non, mon ami ! sérieusement cette fois, je ne le puis. Je viens de visiter la mère Fauchoux, qui est malade depuis plus d'une semaine, la pauvre, et dont le buffet m'a l'air un peu trop vide pour une personne en cet état.

— Je vois cela d'ici : vous avez été le remplir.

— On ne peut pas laisser mourir de faim une créature du bon Dieu... Mais accompagnez-moi donc un bout de chemin, mon cher enfant, de la sorte, j'aurai fait ma petite visite nous aurons bavardé tout notre content, et ma bonne Gertrude ne verra pas sa soupe refroidir. Rien ne vous presse de rentrer chez vous, j'espère ?

— Absolument rien, monsieur l'abbé, et je suis trop heureux au contraire de passer un moment agréable avec vous.

— Tut ! tut ! quel flatteur. Le plaisir est partagé, soyez-en sûr.

Ils se mirent en marche côte à côte. Tout à coup, Daniel, qui semblait visiblement préoccupé, se tourna vers son voisin.

L'abbé Champagnol, sans se soucier du mutisme de son jeune compagnon, parlait d'abondance, sans que celui-ci prêtât à ses paroles grande attention. Il était lancé dans une savante dissertation sur les champignons comestibles et la façon de les distinguer des vénéneux, lorsque Daniel, tout de go, demanda :

— Dites-moi, monsieur l'abbé... connaîtriez-vous par hasard une jeune fille qui s'appelle Mlle Viviane Lancelin ?

La surprise arrondit d'abord la bouche et les yeux du brave homme. Mais tout de suite il reprit son aplomb :

— Mlle Lancelin ? Si je la connais ? Vous plaisantez ! C'est elle qui tient l'orgue, souvent... Une

remarquable artiste, entre nous soit dit...

Daniel fut sur le point d'approuver chaleureusement. Puis il s'arrêta à temps. Il valait mieux, peut-être, ne pas trop montrer son enthousiasme...

— Vous lui avez été présenté ? poursuivit l'abbé Champagnol, en enjambant gaillardement un fossé. Quelle brave enfant, n'est-ce pas ? Et gentille, avec cela...

— Réellement, je me suis présenté tout seul, expliqua Daniel en souriant.

Et, en quelques mots, il relata le petit accident qui lui était arrivé, et de quelle manière ils avaient fait connaissance.

— Mlle Lancelin est une de mes meilleures paroissiennes. Elle est douce, charitable, modeste, et vit péniblement avec les leçons de piano qu'elle donne à Donain...

— Avec la voix qu'elle a, elle se créerait une magnifique situation à Paris ! lança étourdiment Daniel, qui se mordit aussitôt la langue. Mais l'abbé ne releva pas la réflexion,

— On lui en a déjà parlé ! Seulement la vie dans cette grande capitale, soumise à toutes les tentations auxquelles l'exposeraient sa jeunesse et son ignorance, ne lui dit rien... Elle préfère rester ici.

Peu de jeunes filles, aujourd'hui auraient cette sagesse ! remarqua le jeune milliardaire.

Bien peu, en effet, malheureusement ! soupira le saint homme. Ah ! si toutes étaient comme Mlle Lancelin ! Elle a beaucoup de mérite, cette enfant, et se montre très courageuse dans la triste existence qu'elle mène, auprès d'une vieille tante qui lui sert de chaperon, mais dont la compagnie est loin d'être récréative pour une fille de vingt ans.

Je l'ai aperçue, en effet.

Ah oui, vous l'avez vue aussi ? C'est une bien digne dame, malheureusement sourde et un peu impotente... Mlle Lancelin se montre pour elle d'un grand dévouement...

Somme toute, cette personne mène une vie très retirée ?

Très retirée, vous l'avez dit. J'ai beaucoup d'estime pour elle.

Ils firent halte. En bavardant, ils étaient arrivés presque à Donain.

— Monsieur l'abbé, dit le vicomte de Talmont, vous allez m'excuser... Mais je crains, à mon tour, d'être sérieusement grondé... Il doit être tard...

— Je suis un incorrigible bavard, de vous avoir entraîné si loin ! Partez vite, mon cher enfant, et dite bien à dame Bertrande que je suis le seul responsable de votre faute...

La lune s'était levée et éclairait tout de sa douce lueur d'argent. Daniel prit congé. Mais, au moment de tourner les talons, il se ravisa, chercha quelque chose dans son portefeuille et glissa dans la main du brave abbé Champagnol un large billet bleu.

Pour le buffet de la Fauchaux dit-il en souriant. Et ne craignez pas, monsieur l'abbé, de me mettre à contribution, une autre fois !

Et, laissant le prêtre ébloui et enchanté, il s'éloigna à grandes enjambées à travers la nuit claire.

Chapitre IV.

Dans le petit salon des Huzey, Suzy, au piano, laissait courir ses doigts et son imagination. La musique est souvent un commode moyen de réfléchir sans être dérangé : tandis qu'on interprète un morceau quelconque, quelqu'un ne vient pas vous dire : « A quoi penses-tu ? »

Et Suzy, comme elle le faisait souvent, pensait à Daniel.

Elle supputait les chances qu'elle avait d'emporter de haute lutte le cœur du jeune milliardaire et méditait dans son cerveau inventif de nouvelles combinaisons pour se rapprocher de lui.

A cet instant, la bonne ouvrit la porte et annonça :

— M. Garches !

La jeune fille se retourna vivement avec un léger mouvement de contrariété, qui échappa heureusement au visiteur.

C'était en effet le jeune professeur.

— Bonjour, Suzy ! fit-il, tout souriant, en s'avançant vers elle.

— Bonjour !

— Je ne vous dérange pas ?

— Mais non...

Le ton était mou, tout juste poli, il ne voulut pas le remarquer.

— Excusez-moi d'être venu jusqu'ici... poursuivit-il en tirant un siège près de Suzy. Voici si longtemps que nous n'avons pu nous retrouver seuls ! Toujours quelqu'un entre nous...

Il attendit une réponse, une approbation peut-être. Mais elle resta muette.

— Suzy, reprit-il d'une voix plus grave, j'avais à vous parler sérieusement.

Elle eut un petit rire ironique.

— Brrr ! mon cher Henry, de quel ton mélodramatique vous dites cela ! C'est donc si grave ?

— Très grave pour moi, oui... puisqu'il s'agit de mon bonheur !

Allons, décidément, nous nageons en plein dans les discours sérieux, ce soir... Je vous écoute !

— Je vous en prie, ne plaisantez pas... Vous ne savez pas ce que j'ai pu souffrir tous ces jours-ci...

— Bah ! Pourquoi donc ?

— Vous me demandez pourquoi ? Lorsque je vous vois tourner constamment autour de ce jeune milliardaire et vous livrer vis-à-vis de lui à mille coquetteries...

— Ce n'est pas une conversation, cela, remarqua-t-elle, mi-sarcastique, mi-méprisante. C'est une scène de jalousie !

— Vous vous trompez, Suzy. Vous voyez bien que je ne m'emporte pas... je ne vous fais aucun reproche violent, aucune remarque désagréable...

— Merci bien ! Vous êtes d'une admirable bonne foi ! Comment appelez-vous ce que vous venez de me dire alors ?

— Vous changez la question de face...

— De mieux en mieux !

— Je vous supplie de ne pas vous buter... Voyez, je viens vous dire : Suzy, je souffre... Je vous aime, et, depuis quelques jours, vous semblez m'ignorer... Vous n'êtes plus comme vous étiez avant avec moi... Nos chers projets auraient-ils changé ?

Elle sentit le danger. N'étant sûre encore de rien vis-à-vis de Daniel, il importait de ménager la chèvre et le chou. Habilement, elle biaisa :

— Décidément, Henry, dit-elle d'une voix plus caressante, je me demande quelle fâcheuse mouche vous pique depuis quelque temps... Savez-vous que ce n'est pas à vous à me faire des reproches et que le contraire serait beaucoup plus juste ? Je n'ai pas varié, moi ; c'est vous qui, depuis que ce jeune homme est arrivé dans le pays, voyez midi à quatorze heures et vous montez l'imagination. Avec quoi ? Je me le

demande, car, en bonne justice, je n'en fais pas plus, pas moins, que toutes mes amies, c'est-à-dire que nous considérons M. de Talmont comme un charmant camarade, agréable partenaire de tennis et aimable amphitryon, chez lequel on s'amuse bien. Pourquoi nous prêter des intentions que moi, du moins, je n'ai pas ? M. de Talmont vous a-t-il paru me témoigner une préférence visible ? Ai-je l'air d'avoir si fort impressionné son esprit ?

Henry hésita. Non ! Il ne se souvenait pas que Daniel ait manifesté à l'une d'elles la moindre préférence. Mais ce n'était pas la conduite du jeune vicomte qui l'inquiétait, c'était celle de Suzy. Il avait l'impression qu'elle se détachait de lui davantage chaque jour, et même, cette nuit-là, il avait eu nettement la sensation que la jeune fille ne l'aimait pas... ne l'avait jamais aimé ! Aussi, c'était pour s'assurer de son erreur que, ne pouvant plus y tenir, il avait couru chez elle.

Maintenant, devant l'air souriant et moqueur qu'elle avait en le regardant, il restait indécis, se demandant s'il ne s'était pas forgé toute cette fantasmagorie et si Suzy n'avait pas raison en l'accusant de jalousie. Jalousie ?

Il croyait pourtant bien être sûr de ne pas en avoir. Il éprouvait pour Daniel une estime et une sympathie particulières. Aucun sentiment ressemblant à celui que trop souvent inspire l'amour déçu...

— A quoi réfléchissez-vous donc, Henry ?

Il tressaillit et se passa la main sur le front.

— Je me demande ce que je dois croire, fit-il, presque malgré lui.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Ma parole, vous vous plaisez à vous tourmenter ! Cela n'a ni rime ni bon sens.

Il lui saisit une main et la pressa fiévreusement entre les siennes.

— Dites moi que vous m'aimez encore, Suzy ! supplia-t-il.

— Mais oui, je vous aime ; là, êtes-vous satisfait ?

Il lâcha tristement les doigts qu'il pressait entre les siens.

— Ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu vous l'entendre dire, murmura-t-il.

— Vous êtes agaçant, aussi, avec vos réflexions saugrenues ! Tant pis pour vous ; si je suis mécontente, avouez que vous l'avez bien cherché. Tenez ! on sonne.

— C'est lui, sans doute ? fit amèrement le jeune professeur.

Elle haussa plusieurs fois de suite les épaules.

— Dieu ! Que vous pouvez être assommant, quand vous vous y mettez, vous ! Vous trouvez cela encourageant pour plus tard ? Merci encore ! Avoir toujours des scènes ! Ce doit être tout simplement Jacqueline.

Elle n'avait pas achevé sa phrase que la porte s'ouvrait de nouveau, et les frimousses joyeuses et maquillées de Maguy, de Loulou et de Line apparurent.

— Ça, c'est gentil ! s'exclama Suzy en s'élançant vers ses amies.

Henry avait compris qu'il était de trop.

Ils échangèrent des poignées de mains. Puis, après quelques mots, le jeune homme prit congé.

— Déjà ? fit Suzanne, pour la forme.

— Il est tard, et j'ai un cours à quatre heures, expliqua-t-il.

— Voilà un affreux mensonge ! s'écria Maguy en les menaçant du doigt. Dites plutôt que la compagnie de petites filles sans importance ne vous sourit pas...

Il voulut protester. Mais, sans lui laisser le temps de placer un mot, elle poursuivit riieuse.

— Ou alors, que vous avez quelque rendez-vous par là, en ville, avec quelque belle dame qui vous attend...

— Vous êtes terrible ! fit-il, mi-sérieux, mi-riant. Je vous jure que c'est un cours...

— Blagueur ! On est en vacances !

— Mais justement ! C'est un cours de vacances !

— A d'autres !

— Voulez-vous m'accompagner ?

— Vous seriez joliment ennuyé si j'acceptais... Non, tant pis, il fait trop chaud... Suzy, n'as-tu rien de rafraichissant à nous offrir ?

— Si ; je vais faire apporter de la limonade et des sodas.

— Bravo ! Au moins, ton alcool ne nous portera pas à la tête.

Henry profita d'un court silence pour prendre congé et fila à l'anglaise. Il était exact qu'il avait un cours, ou, plutôt, il existait bien un cours, auquel d'ailleurs personne ne venait jamais. Il passait pour la forme au collège et allait ailleurs. Mais il voulait réfléchir à la conversation qu'il avait eue avec Suzy. Et il savait bien qu'au milieu du bavardage des jeunes filles ce serait chose impossible.

Il sortit donc de la ville et s'engagea dans un des chemins ombragés qui s'éloignent vers les forêts proches et vers la campagne, livrant au vent son front fiévreux.

Pendant ce temps, les quatre inséparables s'étaient installées autour des boissons glacées que venait de servir la bonne.

— Ouf ! déclara Loulou en s'étendant, cela fait du bien. Il fallait vraiment avoir envie de venir te voir, ma chère !

— Dis donc, à propos, s'exclama cette sotte de Line en se jetant au travers de la conversation, suivant son habitude, que venait donc faire ici Henry ?

— Tu es d'une indiscretion ! fit Maguy.

— Peut-être, mais je me demande...

— Cesse de te demander, il venait voir papa, et comme je suis seule à la maison, c'est moi qui l'ai reçu.

— Bah ! s'écria Line, désappointée. J'imaginai mieux que cela !

— Quoi donc ?

— Eh bien ! tu vas rire ! Il me semblait que tu ne lui étais pas indifférente, à ce charmant jeune homme.

Suzy éclata d'un rire parfaitement joué :

— Quoi ? Ah ! ma pauvre Line ! Tu devrais porter des lunettes ! Henry est pour moi un bon camarade... un très bon camarade, mais rien de plus... S'il m'avait fait les yeux doux, je m'en serais aperçue...

— Pas sûr ! insinua Maguy, perfide. M'est avis que tu es bien trop occupée ailleurs...

Suzy lui lança un coup d'œil irrité.

— Que veux-tu dire ?

—Peuh ! rien !

Une diversion salutaire se produisit. M Plumet entra.

— Bonjour, mes enfants, bonjour ! fit-elle en s'avancant vers la jeune maîtresse de maison. A la bonne heure Je vois qu'on ne s'ennuie pas, ici... Dieu ! qu'il fait chaud !

— Asseyez-vous, mademoiselle... Vous accepterez bien un verre d'orangeade ? proposa Suzy, après avoir échangé avec ses amies une grimace significative dans le dos de la vieille demoiselle.

— Volontiers. Ouf ! On meurt de chaleur ; cette température est affreuse.

—Vous allez être bien ennuyée, mademoiselle, commença Suzy, dans l'espoir que Mlle Plumet, à cette annonce, allait renoncer à rester. Maman est précisément sortie. Elle va bien regretter de vous avoir manquée...

Mlle Plumet, qui s'était laissée tomber dans un vaste et confortable fauteuil de cuir, ne paraissait plus du tout disposée à laisser la place.

— Vraiment ? vraiment ? fit-elle en savourant à petits coups son verre de sirop. C'est bien regrettable. Mais cela ne fait rien. C'est à vous que je ferai la visite, voilà tout.

Les figures s'allongèrent discrètement. Mlle Plumet était peu aimée de la jeunesse, à laquelle elle avait toujours quelque remarque désagréable à faire

— Oh ! mademoiselle, protesta Suzy, hypocrite, nous savons bien que notre société n'est pas forte intéressante pour vous, et nous ne voudrions pas que vous vous fassiez une obligation...

— Du tout, du tout... D'ailleurs, cela me permettra d'attendre que ce maudit soleil soit un peu moins chaud.

Elle vida son verre, soupira et déclara :

— Ouf ! cela fait du bien !

— Elle va s'incruster ici, chuchota Maguy à l'oreille de Loulou. Cela va être amusant !

— Du reste, poursuivit Mlle Plumet, en se carrant dans son fauteuil, je suis enchantée de vous trouver toutes réunies ici... J'ai une nouvelle à vous annoncer.

A ces mots, chacune dressa l'oreille.

— Une nouvelle ? s'écria Suzy, en lui versant un second verre d'orangeade. Dites vite, mademoiselle !

Elles avaient déjà oublié que la vieille fille était venue en trouble-fête.

Mais Mlle Plumet, en personne qui sait mesurer ses effets, sourit, hocha la tête, et fit de sa main sèche et jaune un petit signe incitant à la patience.

— Doucement... Que la jeunesse est donc pressée ! En deux mots, voici de quoi il s'agit : Je viens de chez l'abbé... En qualité de dame présidente de notre patronage, il m'a soumis un projet qui me semble assez séduisant : organiser au profit de notre œuvre un concert de charité.

A ces mots, les jeunes filles laissèrent éclater leur enthousiasme.

— Mais voilà quelque chose de splendide ! s'écria Suzy. L'abbé Champagnol a eu là une idée superbe !

— A vrai dire, ce n'est pas notre, cher abbé qui l'a eue, rectifia Mlle Plumet, qui buvait à petites gorgées son second verre d'orangeade, c'est notre châtelain.

— M. de Talmont ? questionna Maguy.

— Mais oui, lui-même... Ce jeune homme est plein de bonnes idées et de dévouement pour notre église... Il donne beaucoup, mais il y a tant de misère ! Alors il a pensé que ce serait une œuvre agréable de s'amuser en faisant le bien...

— Sûrement !

— Mais en quoi consistera ce concert ? questionna Loulou.

— Oh ! vous savez bien ce qu'il en est... Les uns jouent des morceaux de musique ; les autres récitent, d'autres chantent... Cependant je puis bien vous confier que, cette fois, on pense faire quelque chose de très bien... Le vicomte de Talmont a suggéré à l'abbé Champagnol l'idée de faire représenter une féerie...

— Une féerie ?

— Oui ! et avec costumes... Cendrillon... il fournît les travestis...

— Ce sera amusant comme tout ! s'écria l'impétueuse Line en battant des mains.

— C'est un peu enfant, un peu démodé, mais ce sera gentil quand même, approuva Suzy. Et c'est lui qui fait le Prince Charmant, sans doute ?

— Lui-même !

— Qui jouera le rôle de Cendrillon ?

Mlle Plumet écarta ses bras maigres en signe d'ignorance.

— Voilà ! Je n'en sais rien, ni lui. Il y a quatre rôles principaux de femmes : celui de Cendrillon, de la belle-mère et de deux sœurs... Il y a également celui de la fée, mais il est si court qu'on avait pensé le confier à la petite Dudouit... Elle a justement les cheveux longs... Elle n'a que quatorze ans, mais elle est intelligente : elle s'en tirera bien.

— Alors, reprit Maguy, les quatre rôles de femmes...

— Sont pour vous, mesdemoiselles. Débrouillez-vous pour les choisir.

— Je pense, intervint Suzy d'un ton tranchant, que celui de Cendrillon me revient tout naturellement.

Les autres la regardèrent de travers.

— Je me demande pourquoi ? s'écria Maguy. Pourquoi ferais-tu Cendrillon, et pas moi, par exemple ?

— Ou moi ? intervint Line.

— Il faudra pourtant bien vous mettre d'accord ! intervint Mlle Plumet, d'une voix aigre. A-t-on idée de se disputer pour un rôle ? Est-ce parce qu'il est flatteur de se faire voir sur une scène aux côtés du vicomte de Talmont ? Si vous saviez comme il lui importe peu, à lui, que ce soit l'une ou l'autre !

— Nous aussi ! riposta Suzy, froissée, vous pouvez en être sûre ! Mais je sais que le personnage de Cendrillon conviendrait mieux à mon type.

Line ricana :

— Avec ça que Cendrillon a un type défini !

— Naturellement !

Puisque vous n'arrivez pas à vous mettre d'accord, intervint Mlle Plumet, tirez donc au sort !

Cette idée fut trouvée bonne, après quelques discussions. On écrivit les noms des quatre personnages à représenter sur un bout de papier, et on les jeta dans un chapeau. Puis chacune des quatre jeunes filles en tira un.

— C'est moi, Cendrillon ! exulta Suzy en dépliant le sien.

— Moi, la sœur aînée, déclara Maguy.

— La sœur cadette, annonça Line, en faisant la grimace.

— Et moi, la belle-mère, conclut Loulou.

— Cette fois, vous êtes d'accord : demanda la présidente du patronage en se levant. Ce n'est pas malheureux, si vous aviez l'esprit charitable du vicomte, mesdemoiselles, vous n'auriez point songé à des détails si mesquins !

— Mais il nous faut quelqu'un pour nous accompagner ! s'écria brusquement Line. Dans une féerie, il y a des chants...

— On y a déjà songé. Je vais aller prévenir Mlle Lancelin à ce sujet. Elle est toute indiquée.

— Et les costumes ? Comment sont nos costumes ?

— Charles IX fantaisie.

— Charles IX ? Délicieux ! Charmant !

— Et où la fête aura-t-elle lieu ?

— Au château de Louvelles, naturellement... M. de Talmont doit faire illuminer le parc... Ce sera très réussi... Mais je dois me sauver... Il fait moins chaud, maintenant... Il me faut encore passer chez Mlle Lancelin pour m'assurer de son concours... Voilà bien du travail en perspective... Mais que ne ferait-on pas pour la charité !

Et Mlle Plumet, affairée comme une mouche prit congé des jeunes filles.

Chapitre V.

La fameuse fête de bienfaisance, dont le projet avait éclo dans la cervelle fertile du jeune milliardaire, promettait d'être réussie en tous points.

Daniel, généreusement, avait mis à la disposition des dames du comité un des grands salons du château de Louvelles. Celui-ci avait été transformé en salle de spectacle. Une scène avait été montée, des décors avaient été apportés, des sièges s'étaient alignés...

Les costumes étaient arrivés. Dans la petite ville, les couturières avaient été sur les dents pendant plus de quinze jours. La grande féerie, en plus des personnages principaux, comportait également des fées, des lutins, des seigneurs et des dames composant le bal du Prince Charmant, qu'il fallait habiller le plus somptueusement possible.

On avait répété avec fièvre. Chacun s'était senti brusquement une âme de tragédien ou de poète. Le concert devait débiter par un morceau, composé pour la circonstance par le perceuteur, qui, à ses heures perdues, et entre deux relevés d'impôts, taquinait la Muse, et qui s'intitulait pompeusement : A la gloire de la charité. Tout le monde était complimenté, depuis Mlle Plumet, grande animatrice de cette soirée, jusqu'à l'humble souffleur, et même celui qui avait pour fonction de lever et baisser le rideau.

Puis divers artistes, qui, pour être amateurs, n'en étaient pas moins animés du feu sacré le plus pur, devaient réciter, chanter ou exécuter quelque morceau de musique, suivant leur talent respectif. Enfin, après l'entr'acte de rigueur, la féerie de Cendrillon occuperait toute la seconde partie.

M. Huzey, en qualité de maire, devait présider aux côtés de Mme Huzey et de l'abbé Champagnol. Toutes les notabilités de la ville avaient promis de s'y rendre. Ce serait un succès assuré.

Ce jour-là devait avoir lieu la dernière répétition, en costume cette fois. Toute la troupe était au grand complet. Déjà, les premiers numéros avaient exécuté leur partition ou récité leur morceau.

Dans le petit salon qui faisait suite à la salle de spectacle, des coulisses avaient été préparées, c'est-à-dire que là avaient été organisées les loges des jeunes artistes. Un grand paravent séparait la toilette à maquillage de l'endroit où les jeunes filles s'habillaient. Quant aux jeunes gens, Daniel, généreusement, avait mis à leur disposition un petit cabinet, non loin de là, avec tout le matériel qui leur était nécessaire.

Suzy, Maguy, Line, Loulou et quelques autres, s'affairaient à s'habiller mutuellement. Suzy avait une pauvre petite robe grise, rapiécée, pour le premier acte. Mais, étalée sur un canapé, la somptueuse toilette qu'elle devait revêtir au bal du Roi faisait chatoyer ses satins.

C'était une merveilleuse robe couleur d'aurore brodée d'argent, que Peau d'Ane n'aurait pas reniée. M. et Mme Huzey avaient pensé que c'était là une occasion unique de mettre leur fille en valeur.

— Ça coûtera ce que ça coûtera, avait déclaré le notaire, mais il est de notre dignité d'habiller Suzy comme une reine.

Daniel, qui avait pris l'engagement de fournir les costumes, avait discrètement laissé entendre qu'il était disposé à assumer les frais de la toilette de Cendrillon.

Mais, dès les premiers mots, Suzy l'avait arrêté en riant.

— Vous êtes très gentil, et je vous remercie... Mais, papa et maman tiennent à m'offrir cette toilette ! Pourtant, j'aurais été heureuse... oui, bien heureuse, de porter quelque chose offert par vous, ajouta-t-elle d'un ton appuyé.

Daniel n'avait rien dit, mais la veille de la principale répétition, il avait respectueusement sollicité de M et Mme Huzey la permission d'offrir une bagatelle à Suzy.

C'était un fort joli bracelet, que celle-ci glissa à son poignet avec une exclamation de plaisir.

« Les autres vont en mourir de dépit ! » pensa-t-elle triomphalement.

Hélas ! une grosse déception l'attendait... Comme les parents de Maguy, de Loulou et de Line avaient tenu à l'honneur de rivaliser d'élégance et avaient élégamment payé le costume de scène de leurs filles,

celles-ci, dès qu'elles virent Suzy, annoncèrent joyeusement :

— Regarde, Suzy. Daniel nous a envoyé ceci !

Et à leur compagne furieuse et navrée, elles exhibèrent trois bracelets exactement semblables à celui que Suzy était si fière de posséder...

Enfin, comme la colère trouble le teint, elle avait fait contre mauvaise fortune bon cœur et avait fini par prendre la chose du bon côté, non sans qu'elle gardât à Daniel une secrète rancune. Elle qui avait fait de si beaux rêves en voyant ce cadeau inattendu ! Tout était à recommencer, et, une fois de plus, elle se voyait mise sur le même plan que ses trois amies.

Elles venaient de s'habiller pour le premier acte et étaient en train de se maquiller, lorsque Maguy s'écria :

— Je me demande où est passé notre Prince Charmant ! Nous ne l'avons pas revu depuis notre arrivée !

— C'est vrai, appuya Line, qui s'étalait consciencieusement une couche de blanc gras sur la figure. Je me demande où il a bien pu passer !

— Il doit être en train de s'habiller, sans doute...

Juste à ce moment on frappa à la porte.

Les quatre têtes se tournèrent avec empressement vers celui qui allait entrer.

Mais elles eurent un même mouvement désappointé : le visiteur n'était autre qu'Henry Garches, qui venait d'achever son morceau de violon.

— Déjà en tenue, mesdemoiselles ? s'exclama-t-il.

— Tiens ! Nous ne tenons pas à être en retard ! fit Suzy avec un peu d'humeur.

Henry s'approcha de la belle robe de Cendrillon et la caressa du bout du doigt.

— Quelle robe, Suzy ! Vous allez resplendir comme une étoile !

Il avisa une toilette de soie rouge, toute pailletée d'or, et demanda :

— A qui celle-ci ?

— A Norah... Elle fait la Reine des fées.

Henry se tourna vers une jeune fille d'une vingtaine d'années, qui se tenait dans un coin et s'appliquait maladroitement à se mettre du rimmel aux cils.

— Bravo... Et cette tunique mauve et argent ?

— A moi ! fit une petite, d'une quinzaine d'années. Je suis là fée Améthyste, la marraine de Cendrillon.

— La robe bleu azur, à ceinture de moire, est la mienne, expliqua Line avec vivacité, et la jaune à résille d'argent est celle de Maguy.

— Moi, je suis en noir, dit posément Loulou. Je suis une dame raisonnable, puisque je fais la mère. Je me suis poudrée les cheveux : voyez ! N'est-ce pas que j'ai l'air d'avoir cinquante ans ?

— Au moins ! affirma Henry en riant. Mais je crois que tout cela va être superbe ! J'irai dans la salle pour juger du coup d'œil.

— Et j'espère bien que vous nous applaudirez à tout rompre ! s'écria Maguy en brandissant sa houppe de cygne.

Des lutins et des chevaliers, déjà costumés, commençaient à se montrer. Plusieurs dames de la cour entrèrent et réclamèrent leur toilette, que dame Bertrande, qui circulait silencieusement parmi les jeunes artistes, prête à leur donner un coup de main opportun, s'empressa de leur donner.

Tandis que la fièvre commençait à régner dans la salle d'habillage, la première partie s'achevait. Quelques parents, Mlle Plumet, Mme Tiercelin, l'abbé Champagnol, étaient venus, afin de donner le dernier coup de critique.

Thérèse Bourbes, qui clôturait la série de morceaux détachés, venait d'achever sa romance. Au piano, Viviane, toujours aussi blanche dans sa robe noire l'accompagnait.

Pendant l'exécution de la première moitié du concert, Daniel avait tourné autour de la scène, dans l'espoir de pouvoir échanger quelques mots avec la jeune artiste, mais celle-ci, clouée sur son tabouret, accueillait les exécutants les uns après les autres et ne pouvait s'éloigner. Elle n'avait d'ailleurs semblé en aucune façon s'apercevoir de la présence du jeune milliardaire.

Elle avait d'abord refusé ce rôle d'accompagnatrice. Puis Mlle Plumet s'était montrée si éloquente, l'abbé Champagnol lui-même avait si bien su la convaincre qu'il s'agissait d'une œuvre pie qu'à contrecœur elle avait dit oui. Il lui était pénible de retrouver le jeune milliardaire au milieu du brouhaha du monde. Elle savait qu'il chercherait sans doute à la rejoindre. Et, d'ores et déjà, elle s'était promis de le fuir discrètement. Il ne fallait pas que le moindre doute malveillant s'éveillât à son égard.

Pourtant, dans l'isolement où elle se sentait, il lui aurait été doux d'entendre une voix amie et d'échanger quelques propos... Mais ces dames lui donnaient clairement à entendre qu'elle n'était là que parce qu'on avait besoin d'elle, et la façon un peu protectrice et dédaigneuse dont on l'avait saluée à son arrivée, la réserve que chacune tenait vis-à-vis d'elle lui auraient dicté sa ligne de conduite, si elle-même ne se l'était déjà fixée depuis longtemps.

— Elle est bien méritante, disait-on d'elle. Mais enfin, elle est fort indépendante et doit gagner sa vie... Dans ces conditions...

Et la pensée des bonnes amies s'achevait ainsi : « Dans ces conditions, elle n'est pas une compagnie possible pour nos filles. » Et puis, la situation de professeur de piano, dans leur idée, était une position subalterne, incompatible avec leur situation à elles.

Viviane, avec sa sensibilité frémissante, avait fort bien deviné tout cela, et depuis longtemps. Elle le sentait encore mieux depuis qu'elle se trouvait en contact avec la société de Donain deux fois par semaine.

Tout en laissant courir ses doigts sur le piano, elle observait et réfléchissait. Cette attitude ne la surprenait pas, mais elle en éprouvait chaque fois une suprême souffrance... Sa douleur était incapable de rancune.

Le dernier morceau venait de s'achever. Avec des exclamations joyeuses, les jeunes artistes s'étaient réunis dans la salle afin de se faire part de leurs impressions mutuelles. On avait baissé le rideau et éteint la rampe.

Dans la demi-obscurité, Viviane rêvait, bercée par le brouhaha confus qui montait de l'autre partie de la salle. Une sorte de torpeur douce l'envahissait. Elle avait la sensation confuse d'être à l'abri du monde, à l'abri des soucis, derrière ce fragile rempart d'étoffe...

Soudain, une voix, tout près d'elle, la fit tressaillir.

— Peut-on savoir à quoi vous pensez ainsi mademoiselle Viviane ?

Elle se retourna brusquement, Daniel était auprès d'elle.

Un flot rose envahit sa délicate figure. Heureusement, la scène était plongée dans la pénombre.

— Je me demandais où vous étiez passée, poursuivit le jeune homme. Je ne m'imaginai pas que vous étiez restée sur la scène, après cette séance ennuyeuse et fatigante.

— Ni ennuyeuse, ni fatigante, répondit Mlle Lancelin en souriant.

Enfin, ne venez pas me dire que votre rôle, à vous, est tellement amusant !

— Je suis ce qu'on appelle en matière théâtrale, je crois, une « utilité ».

— Savez-vous qu'il faut beaucoup de modestie et d'abnégation pour les tenir, ces petits rôles modestes ? répliqua sérieusement Daniel.

— Ne me faites pas meilleure que je suis ! Ce sont de bien grands mots pour une si petite chose !

— Pas du tout, et je parle en connaissance de cause. Si vous vouliez bien participer à ce concert d'une façon, je ne dirai pas plus active ! mais plus... plus brillante, c'est encore à vous qu'irait le triomphe de la journée...

Viviane rosit encore.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous ai entendu chanter, mademoiselle Viviane... un soir... Vous interprétiez « L'invitation au voyage », de Dupare... Je n'ai jamais pu oublier votre voix...

Un petit silence régna. Viviane sentait un trouble étrange s'emparer d'elle. Elle se raidit contre ce sentiment inconnu.

— Vous êtes très indulgent, monsieur de Talmont. Mais chanter ici serait déplacé.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas ma place.

— Quelle, idée ! Est-ce davantage la place de certains, que je ne veux pas nommer, mais qui n'ont pour eux que leur bonne volonté ? Ne vous rendez-vous pas compte du plaisir très pur que vous procurez à ceux qui vous écoutent ? Je sais que, pour moi, j'ai passé à vous entendre un quart d'heure inoubliable.

Elle essaya de rire.

— C'est très vilain d'écouter aux fenêtres.

— Ce n'est pas défendu... Ne me grondez pas : j'étais tellement heureux ! il me semblait pénétrer dans un monde inconnu et tellement supérieur à celui qui nous entoure...

Il se pencha un peu et ajouta à mi-voix

— Un monde fait pour nous seulement...

Viviane jugea que la conversation devenait épineuse. Elle se leva.

— Où allez-vous ? questionna le vicomte en posant légèrement sa main sur le poignet de la jeune fille.

— Mais... faire un tour dans le parc... ou plutôt, dans la salle...

— Vous avez bien le temps ! l'entr'acte n'est pas encore fini... D'ailleurs, je sais qu'il y a des tas de choses à mettre au point avant que Cendrillon commence...

— Mais savez-vous que... ?

Elle hésita, cherchant ses mots.

Il reprit en souriant :

— Que ?...

— Eh bien ! Que penserait-on de vous... de moi... si quelqu'un arrivait là ?

— Je pense que nous ne faisons rien de mal... D'ailleurs, est-ce qu'une scène de théâtre a passé jamais pour un endroit très compromettant ? Je, ne vois guère de lieu de conversation moins caché, à moins que ce ne soit sur une place publique !

Elle ne put s'empêcher de rire, tant il avait prononcé ces derniers mots drôlement.

— Oui, bien sûr... Mais, songez qu'un rideau nous cache de la salle, et qu'ici il règne un clair-obscur qui n'est pas correct...

— Vous appelez ça un clair-obscur ! On a allumé toutes les ampoules du salon !

— Peut-être. Mais vous avez l'air d'ignorer complètement dans quelle situation délicate se trouve, dans une petite ville de province comme celle-ci, une jeune fille qui doit gagner sa vie.

— C'est vrai ! fit-il sérieux. Il n'y a pas très longtemps que je suis à Donain, et je me suis déjà aperçu de bien des mesquineries. Et... je vous plains de tout mon cœur.

La jeune fille eut l'intuition, à cet instant, que Daniel faisait une discrète allusion à la scène à laquelle il avait dû assister, chez les Huzey, la première fois qu'il y était venu prendre le thé.

— Il faut se conformer à ce que l'on ne peut pas réformer, dit-elle.

— Très sage, cette réflexion... Elle est de vous ?

— Je pense que oui, fit-elle en souriant. Pourquoi ?

— Décidément, vous m'apparaissez bien différente des autres, mademoiselle Viviane... Vous avez déjà la raison d'un vieux philosophe...

Elle soupira, involontairement :

— C'est que j'ai déjà beaucoup vécu, sans doute... je suis riche non pas en années, mais d'expériences...

— Je le vois, répondit-il, devenu grave.

Tout en causant, les jeunes gens étaient sortis et avaient gagné le grand vestibule dallé qui donnait sur le parc.

— Comme cela fait du bien de revoir le jour ! murmura Viviane en s'arrêtant pour mieux contempler l'éclat du soleil déclinant à travers les frondaisons.

Il la contempla, souriant et un peu ému.

— Vous haïssez l'artificiel et le factice, n'est-ce pas ?

— C'est vrai ! La nature, c'est encore la plus pure vérité.

— Je vous comprends...

Ils débouchèrent sur la terrasse. A gauche, vers l'extrémité, des petites tables étaient disposées, où les acteurs et les spectateurs allaient se rafraîchir et se restaurer.

— Je suis un incorrigible étourdi s'écria Daniel en se frappant le front Voilà que je m'absorbe dans notre conversation au point de commettre des impolitesse !

Elle le regarda étonnée :

— Que voulez vous dire ?

— Mademoiselle Viviane je m'excuse humblement, je ne vous ai même pas offert un verre d'eau.

— Ne vous excusez pas. Je ne veux rien prendre.

— Un gâteau ? Un sandwich ?

— Merci, d'ailleurs le spectacle ne va plus tarder à recommencer, je suppose. Il faut retourner.

— Une seconde ! Je voudrais que vous me permettiez encore d'insister pour que vous consentiez à chanter quelque chose au concert de dimanche.

Elle le regarda. Il fixait sur elle des yeux où se lisait une vraie prière. Elle hésita.

A cet instant, des exclamations bruyantes éclatèrent et Maguy, Suzy, Loulou et Line entourèrent les jeunes gens.

— Enfin ! vous voilà Daniel ! s'écria Suzy en saisissant le bras de leur hôte. Nous vous cherchions partout !

Tout de suite, Viviane s'était discrètement éloignée, tandis que Maguy lui jetait un regard de travers.

— Vous n'êtes pas encore habillé ? C'est honteux s'exclama Line. Vous savez que nous commençons dans deux minutes ?

— Mais cela n'a pas d'importance répliqua le vicomte, je ne parais qu'au deuxième acte seulement !

— Tout de même il vaut mieux prendre de l'avance, c'est plus sage, opina Loulou, à peine reconnaissable sous ses cheveux gris et son maquillage de vieille femme.

Les quatre jeunes filles étaient déjà prêtes pour la scène.

— Ne me grondez pas ! fit Daniel en riant. Je me sauve bien vite, et je me transformerai si rapidement en Prince Charmant que la métamorphose de Cendrillon ne sera rien à côté !

— Allez vite, donc, au lieu de nous raconter des histoires qui ne tiennent pas debout ! fit Suzy en le poussant.

Elles l'entourèrent et disparurent avec lui. Viviane, qui était restée immobile, accoudée au balcon de la terrasse, plus loin, et qui avait suivi toute cette petite scène, poussa un léger soupir et retourna à son piano.

Chapitre VI.

Selon les pronostics de chacun, la fête de bienfaisance eut lieu au milieu du plus brillant enthousiasme. Naturellement, la famille de chaque acteur, de chaque vedette, était venue là au grand complet pour applaudir « son » numéro et, au besoin, passer les autres au crible de la critique, Mais, somme toute, le résultat fut satisfaisant, et la recette dépassa les espérances les plus optimistes.

— Douze cent soixante-quatre francs ! répétait le brave abbé Champagnol, en se frottant les mains, C'est inespéré ! Monsieur de Talmont, permettez-moi de vous féliciter pour votre heureuse idée. Le Bon Dieu vous le rendra.

— Mais je l'espère bien ! répondit Daniel en souriant. Quand on fait une bonne action, n'est-ce pas toujours avec l'espoir un peu égoïste d'en être récompensé ?

— C'est vrai, c'est vrai... On ne peut pas demander aux hommes d'être meilleurs qu'ils ne le sont... Tout de même, mes pauvres seront bien heureux, cet hiver !

— Ils seront encore plus heureux si vous me permettez d'arrondir la somme et de vous remettre deux mille francs, monsieur l'abbé.

Le digne prêtre eut une hésitation.

— Deux mille francs ? Ce serait une aubaine pour eux... Mais puis-je accepter ? Je vous mets déjà tellement à contribution, mon cher enfant...

— Le plus sûr bonheur que procure la richesse, monsieur l'abbé, est d'aider ceux qui sont moins favorisés que soi.

— Que le ciel vous récompense ! Vous le méritez... Soit ! j'accepte, et je vous remercie de grand cœur pour ce que vous voulez bien faire...

Depuis le concert de charité, Daniel n'avait pas revu Viviane. Par contre, les relations semblaient s'être resserrées entre lui et la famille du maire.

Celui-ci avait invité dans un grand dîner les jeunes acteurs et leurs parents. Puis, Daniel, de temps en temps, avait été convié à des agapes qui, pour être plus familiales, n'en étaient pas moins cordiales.

M. et Mme Huzey voyaient avec une joie secrète le jeune milliardaire se rendre complaisamment à leurs invitations répétées. Un jour, c'était un déjeuner ; le lendemain, on se réunissait au thé. Rares étaient les jours où Suzy et Daniel ne se trouvaient pas ensemble. Et la petite ville commençait à jaser ferme.

Maintenant, les vacances étaient terminées, et l'automne commençait à rouiller les bois. Le notaire, tout comme sa fille, pensait qu'il serait temps que le jeune homme se déclarât. Mais celui-ci ne semblait nullement pressé et avait l'air de trouver charmantes ces réunions amicales.

— Cela ne peut durer comme ça ! déclara un beau matin M. Huzey à sa femme.

Celle-ci, qui était en train d'enlever méthodiquement ses papillotes, se retourna.

— Qu'est-ce qui ne peut pas durer ? Interrogea-t-elle.

— Tu ne vois donc rien, ma pauvre, amie ? Ce jeune de Talmont vient ici régulièrement ; il semble prendre grand plaisir à notre compagnie et surtout à celle de Suzy, mais il n'a encore rien dit... Il compromet notre fille...

— Tout de suite, les grands mots ! Nous sommes toujours avec eux, sapristi !

— Bien sûr ! mais en ville, on bavarde... tu sais ce que c'est... Hier encore, la femme du pharmacien m'a félicité sur les prétendues fiançailles de Suzy...

Mme Huzey haussa les épaules

— Elle est jalouse, parce que sa fille n'a pas eu la chance de la nôtre...

— Tout cela est bel et bon, mais la chose n'est pas encore faite. A la première occasion, je vais parler sérieusement au vicomte.

— Très bien ! raila Mme Huzey d'un ton sarcastique. Tu vas l'effaroucher, et on ne le reverra plus ici.

— Pas du tout ! et si c'est un homme d'honneur, il comprendra ma situation. Suzy s'énerve, je le sens. Il faut en terminer.

— Fais comme tu l'entends. Mais, si tu brises l'avenir de Suzy, ne t'en prends qu'à toi.

Le notaire haussa les épaules et sortit. C'était généralement la façon dont se clôturaient leurs discussions conjugales.

L'occasion qu'il attendait ne tarda pas à se présenter. Suzy, qui avait été reçue la veille au château, avait invité à son tour le jeune homme au thé. A quatre heures, Daniel se présenta.

Il fut accueilli avec la même cordiale bonne humeur. Suzy, quand elle le voulait, était charmante. Un gros bouquet de fleurs, disposé par les soins de la jeune fille, égayait la pièce. Une atmosphère quiète et douce de gens heureux enveloppait le visiteur.

Suzy était étendue sur un sofa qui mettait en valeur la courbe de ses hanches. Elle ne se dérangea pas lorsque le milliardaire entra, mais lui tendit sa main ; fine et blanche.

— Bonjour, vous ! Comment va ?

— Très bien, merci ! Et vous ?

— Parfaitement. Vous êtes bien aimable. Asseyez-vous là.

Elle lui désigna un siège, tout près d'elle. Daniel le prit. La conversation s'engagea à bâtons rompus, tout de suite interrompue par l'arrivée de M. et Mme Huzey.

Presque aussitôt, Mme Tiercelin se fit annoncer. Elle jeta un regard sournois vers les jeunes gens, qui bavardaient dans un coin : tandis que Mme Huzey servait le thé.

L'entretien devint général. Mais Suzy, sitôt la tasse de thé prise, manœuvra habilement pour isoler encore Daniel dans un tête-à-tête, tandis que ses parents causaient avec la visiteuse. Elle était ravie. Grâce à Mme Tiercelin, toute la ville allait savoir le soir même que le jeune vicomte avait goûté chez elle dans l'intimité. Cette fois, un net avantage se dessinait en sa faveur. Elle savait que Daniel n'allait pas de la sorte chez ses autres amies, avec lesquelles elle était restée si longtemps en ardente rivalité...

Comme elle était sûre que celles-ci n'allaient pas tarder à connaître la victoire qu'elle marquait en ce moment, elle redoublait d'amabilités pour le jeune homme, et, pour lui parler, se penchait vers lui à seule fin de bien prouver à Mme Tiercelin qu'elle était déjà avec lui sur un pied qui dépassait la camaraderie. Volontairement elle se faisait coquette, même provocante. Et Daniel, qui trouvait sans doute le jeu amusant, y répondait de bonne grâce.

Cependant, et Suzy, quand elle devait se l'avouer, enrageait. Jamais il n'avait prononcé durant leurs tête-à-tête quelque mot qui pût lui donner à penser que le vicomte voulait s'engager sérieusement. Il badinait, il risquait même parfois un compliment, toujours correct, mais ne dépassait jamais les limites de la simple camaraderie.

« Et pourtant, je lui plais, c'est visible ! se répétait Suzy, lorsqu'elle s'interrogeait. Sinon, il ne viendrait pas aussi régulièrement ici... Ce n'est pas pour les beaux yeux de papa ou de maman, je suppose... Alors, pourquoi ne se déclare-t-il pas ? Je lui en ai mille fois fourni l'occasion ! »

Et elle concluait, une fois de plus :

« Il est incompréhensible ! »

Cependant, au bout d'une heure de conversation et de deux tasses de thé, Mme Tiercelin se leva pour partir.

Au revoir, chère amie... Cher monsieur excusez-moi, il faut que je parte.

— Déjà ? Il n'est pas tard cependant ? s'exclama galamment le notaire.

— Si, j'ai promis de passer chez Mlle Plumet au sujet de notre prochaine réunion au patronage. Si elle ne me voyait pas, elle serait chez moi demain à la première heure, et je ne veux pas lui occasionner ce dérangement.

— Vous êtes le dévouement incarné, minauda Mme Huzey. Vous vous prodiguez pour nos bonnes œuvres !

Un soupir souleva la vaste poitrine de Mme Tiercelin.

— Je fais ce que je peux ! Ne faut-il pas que quelqu'un s'en occupe ?

— Il faut beaucoup de bonne volonté et beaucoup de dévouement...

La grosse dame jeta un regard en dessous vers Daniel, qui s'était approché avec Suzy.

— Je ne vous demande pas si vous partez aussi, cher monsieur... Je pense que vous, rien ne vous presse...

— Rien du tout, en effet, répondit le jeune milliardaire avec bonhomie.

— Alors, nous vous gardons ! s'écria Suzy. On sait bien que les bonnes œuvres, ce n'est pas l'affaire des messieurs.

— Dites-vous cela intentionnellement ? questionna gaiement Daniel.

Elle éclata de rire.

— Vraiment, je ne croyais pas frapper si juste ! Je vous jure que je n'avais aucune arrière-pensée, mais ce qui est dit est dit, et je ne m'en dédis pas !

— Comme c'est beau la jeunesse ! remarqua mielleusement Mme Tiercelin. Et comme ils ont l'air de bien s'entendre tous les deux, ces chers enfants !

On échangea les dernières salutations, puis elle se retira. Chacun revint à sa place, un peu rêveur. Daniel, surtout, semblait plongé dans une pensée absorbante, dont les agaceries de Suzy pouvaient à peine le distraire.

— Ah ! ça ! qu'avez-vous subitement ? Fit-elle. Vous étiez bien plu gai tout à l'heure. Serait-ce le départ de cette brave Mme Tiercelin qui vous plonge dans la mélancolie ?

Elle n'avait pas besoin de réponse pour être fixée. La fine mouche se doutait fort bien de ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon. Les dernières paroles de la femme du juge de paix avaient brusquement éclairé Daniel, et il comprenait maintenant qu'il ne suffit pas de rester parfaitement correct avec une jeune fille pour ne pas la compromettre : des assiduités même sous le contrôle vigilant de la famille, font toujours jaser et maintenant le mal était fait, toute la ville les croyait fiancés.

« Je Suis un sombre idiot ! se répétait-il mentalement. Ils ont réussi ce qu'ils voulaient et moi, comme un benêt, je n'y ai vu que du feu ! »

Il fut tiré de ses réflexions par la voix de M. Huzey, qui s'était levé.

— Cher monsieur, dit-il aimablement, voudriez-vous m'accorder un instant d'entretien. J'aurais à vous entretenir de certaines choses.

— Aïe ! pensa le vicomte. Voilà l'instant douloureux arrivé. Mais comme il ne pouvait reculer il répondit :

— Je vous accompagne, monsieur !

Le notaire ouvrit la porte du salon et le fit passer devant lui. Ils suivirent le couloir. Puis il l'introduisit dans une pièce assez vaste, meublée sévèrement de cartons et de dossiers. Sur la cheminée, un buste de Platon, en marbre vert, s'ennuyait correctement entre deux potiches Premier Empire. C'était le bureau de M. Huzey.

Celui ci désigna à son compagnon un large et profond fauteuil. Lui même s'assit derrière son bureau et atteignit une boîte de cigares.

— Un havane ? Ils sont excellents...

Ils allumèrent leur briquet. Un instant, ils fumèrent en silence. Enfin M. Huzey rompit les chiens :

— Je pense, cher monsieur, que vous devinez pourquoi je vous ai demandé un entretien particulier.

Daniel ouvrit des yeux pleins d'innocence.

— Ma foi... j'aime mieux vous dire que non, tout franchement...

Le tabellion sourit et hocha la tête avec indulgence.

— Ah ! Jeunesse ! Folle jeunesse ! Mon Dieu, que c'est beau d'avoir votre âge !

Daniel fut sur le point de répondre que c'était assez agréable, en effet. Mais il se retint à temps :

l'heure n'était pas aux plaisanteries faciles. Il préféra se taire attendant que l'autre démasque ses batteries. Cela ne tarda pas.

— Il s'agit de Suzy, commença-t-il. Monsieur de Talmont je veux ici vous parler à cœur ouvert en ami et en père soucieux du bonheur de son enfant.

Il y eut une petite pause. Daniel, poliment, faisait des petits signes de tête approbatifs.

— Vous avez déjà sûrement remarqué, poursuivit M. Huzey en tirant sur son cigare, que vous n'êtes pas indifférent à Suzy. La pauvre petite souffre à cause de vous...

Et, sur un léger geste d'étonnement de Daniel il poursuivit avec plus de force, un tremolo dans la voix :

— Oui, elle souffre ! C'est visible ! Elle ne peut tromper l'affection, le cœur de ses parents. Elle vous aime, monsieur Daniel en deux mots comme en quatre. Vous-même votre attitude nous laisse penser à ma femme et à moi, que vous semblez éprouver pour elle un certain penchant... Vos visites répétées ici, d'autre part, font terriblement jaser en ville... Vous devez savoir que dans ces petites villes de province une jeune fille est vite compromise... Or, à l'heure actuelle, Suzy l'est, et terriblement...

— Si je comprends bien, reprit Daniel, un peu froid, vous me demandez une réparation ?

Le notaire étendit en avant, ses mains, qu'il avait blanches et fort soignées, et les agita en signe de dénégation.

— Réparer ? Fi ! quel vilain mot ! Non, monsieur, il n'y a rien à réparer. Je sais que vous êtes un parfait galant homme. Seulement, je tenais à vous mettre au courant de la situation exacte. Tout le monde croit qu'il existe entre vous et Suzy un engagement... Et je viens vous demander tout net quelles sont vos intentions ?

Daniel sourit avec un peu d'embarras.

— Je vous avoue que je n'avais jamais envisagé cette question d'une façon aussi précise...

— Évidemment ! évidemment ! Mais, mon cher enfant, vous me permettez de vous donner ce nom d'amitié, n'est-ce pas ? songez que je ne veux vous obliger en rien... Je cherche seulement à vous faire voir clair... Suzy vous déplaît-elle ?

— En aucune façon ! Je tiens Suzy pour une jeune fille accomplie.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire ! Maintenant, une autre question : l'aimez-vous. ?

— Elle ne m'est pas indifférente, mais...

— Cela suffit. Mon Dieu, va-t-elle être heureuse, cette chère petite ! Je ne vous parle pas de sa dot : elle aura deux cent mille francs : une goutte d'eau, à côté de votre fortune à vous... Ah ! votre fortune ! Le gros obstacle ! Suzy me répétait toujours : « Vois-tu, mon petit papa, je n'ose pas faire voir à Daniel la nature des sentiments que je ressens pour lui : il serait capable de me croire intéressée, et j'en mourrais de chagrin ! » Elle est si délicate, notre Suzy !

— Je n'en doute pas.

— Notez, d'ailleurs, qu'elle a des espérances... Pour un homme ordinaire, elle représenterait un superbe parti. Elle aura plus tard tout notre avoir, puisqu'elle est enfant unique...

— Croyez bien que...

— Je sais, je sais... Vous êtes comme elle... La question des gros sous vous laisse froid ! Ah belle jeunesse ! Mais il faut bien que quelqu'un y pense pour vous... Heureusement que papa Huzey est là, lui. Et bien ! maintenant que nous sommes d'accord, voulez-vous que nous allions leur annoncer la bonne nouvelle ?

— Volontiers ! répondit Daniel d'un ton décidé.

Il semblait en avoir pris son parti. Après tout, Suzy n'était pas désagréable du tout à regarder. Elle ferait même, dans quelques années, lorsqu'elle aurait acquis un peu plus de maturité une fort jolie femme. Il avait vingt-Cinq ans. Bertrande le pressait tous les jours de se marier.

« Je deviens vieille, mon petit, disait-elle. C'est une grosse responsabilité que ce grand château à

diriger. J'aimerais bien qu'une jeune maîtresse de maison en prenne le poids. Moi, je resterai comme factotum, si tu le veux bien, et elle aussi. J'élèverai tes enfants... Ça me rajeunira... Mais n'attends pas trop longtemps, car j'arrive à un âge où il faut s'attendre tous les matins à recevoir la grande visiteuse ! »

Suzy, ne remplissait peut-être pas, au point de vue éducation, l'idéal qu'il s'était fait de sa femme, et elle ne réunissait point toutes les qualités dont il s'était plu à doter sa future compagne. Mais qui donc ne s'est pas forgé des chimères et n'a du se contenter d'un à peu près d'idéal ?

Lorsqu'ils entrèrent dans le grand salon, Mme Huzey tricotait près de la table, et Suzy feuilletait nerveusement une revue. Il sembla à Daniel qu'elle était pâle.

M. Huzey s'approcha et posa sur l'épaule de Daniel, une main théâtrale :

— Sophie, dit-il à sa femme d'un ton solennel, je te présente ton fils ! Et toi, ma fille, viens embrasser ton futur époux : nous te le permettons !

Suzy poussa une exclamation de bonheur, et, sans se faire prier, vint se jeter dans les bras de Daniel, puis dans ceux de ses parents... Mme Huzey voulut aussi embrasser son futur gendre. Pendant quelques instants, ce fut une accolade générale. On pleurait et on riait à la fois.

— Que je suis heureuse ! répétait Suzy. Que je suis heureuse, Daniel !

— Moi aussi, Suzy, répondit le jeune homme en pressant la main qu'on lui abandonnait.

— Ah ! je vous aimais tant ! soupira la jeune fille, langoureusement. Mais je n'osais rien dire ! Vous m'avez fait bien du mal, méchant !

— Moi ?

— Oui, vous ! Quand vous sembliez faire la cour aux autres.

Il protesta :

— Je ne leur ai jamais fait la cour... Je vous considérais toutes comme de bonnes camarades.

— Et maintenant ? questionna coquettement Suzy.

— Maintenant, c'est différent... pour vous, du moins, fit-il en souriant.

Mais ils furent interrompus par Mme Huzey, qui déclara péremptoirement qu'il fallait absolument que le jeune homme partagea leur repas.

Daniel ne protesta que faiblement.

— Dans quelques jours, nous donnerons un vrai dîner de fiançailles, expliqua le notaire en se levant, Mais aujourd'hui, c'est tout à fait entre nous que nous sablerons le champagne.

Il sortit afin de donner les ordres nécessaires. Sa femme courut à la cuisine. Les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Ah ! Daniel ! soupira Suzy. Il me semble que je fais un beau rêve et que je vais m'éveiller, comme les autres fois !

— Comme les autres fois ? s'étonna-t-il.

— Mais oui ! Souvent la nuit je vous voyais en songe. Je marchais à côté de vous, et vous me tutoyiez en me disant des choses tendres. Voilà que mon rêve se réalise. C'est trop beau ! Je n'osais pas l'espérer !

Daniel, instinctivement se sentait touché et flatté par cette admiration et cet amour ingénu. Un instant, l'image pale de la petite maîtresse de piano avait flotté dans son souvenir... Mais elle s'était effacée bientôt devant la réalité, et Viviane, maintenant, semblait bien oubliée... S'il avait pu un instant être séduit par la beauté et le caractère supérieur de l'orpheline, cette impression avait été toute fugitive... Viviane, comme une ombre, comme la fée dont elle portait le nom, s'était évanouie...

La nouvelle se répandit en ville comme une traînée de poudre : Suzanne Huzey était fiancée au milliardaire ! Presque partout, et surtout là où il y avait des jeunes filles à marier, elle fut traitée de basse intrigante. Louise reçut une semonce en règle de sa mère.

— Grande sotte ! Tu es bête comme une oie ! Regarde cette pimbêche de Suzanne, si elle a su se débrouiller ! Elle fait un mariage inouï ! Tu aurais pu être à sa place, si tu avais su y faire ! Mais non,

mademoiselle se contente d'être toujours la dernière et de laisser faire les choses ! Pendant ce temps, les autres agissent ! C'est vraiment la peine d'avoir fait tant de sacrifices pour toi !

Loulou connaissait l'antienne. Elle baissa la tête et laissa passer l'orage. Au fond d'elle même elle n'en voulait pas à Suzy. Elle lui reconnaissait une réelle supériorité en beauté et en savoir faire. Elle avait réussi c'était justice.

Quant à Line et à Maguy, une sombre fureur les secoua. Ainsi, le sort en était jeté. Daniel avait enfin fait son choix.

Le brave abbé Champagnol fut un des biens rares amis qui félicitèrent les jeunes gens en toute sincérité.

— J'avais toujours pensé que cela finirait ainsi fit il en clignant son petit œil malin.

— Il est normal que le Prince Charmant épouse Cendrillon ! répondit Daniel en riant.

— Oui, oui... Eh bien ! mes chers enfants, je vous souhaite beaucoup de bonheur. A quand le mariage ?

— En janvier, je pense, répondit Suzy.

A la nouvelle des fiançailles de Daniel, Viviane avait ressenti un choc douloureux. Mais elle se raidit aussitôt.

« Je suis ridicule, pensa t elle, amère. Je me demande ce que cela peut bien me faire ! Il est normal que ce jeune homme se marie... »

Et si elle en conçut un chagrin quelconque, seul son piano le sut. Le soir, sa journée finie, elle interprétait avec plus d'âme encore ses œuvres préférées, et sa voix vibrante et chaude montait, traduisant dans son chant tout le désespoir qu'elle n'avouerait jamais.

Il y avait trois jours que les fiançailles du jeune milliardaire et de la fille du maire étaient annoncées en ville, lorsque M. Huzey reçut une visite. C'était Henry Garches.

Il se présenta pale et les yeux brillant d'un éclat fiévreux.

— Monsieur, commença-t-il tout de suite, pardon si je viens vous importuner. Mais j'ai appris une nouvelle qui me bouleverse.

Le notaire ne fut pas trop surpris. Il s'attendait à quelque chose de semblable et fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Asseyez vous fit il d un ton doucereux. Je devine un peu ce qui vous amène.

— Vraiment ? s'écria le jeune homme. Tant mieux, cela m'évitera des explications gênantes et ennuyeuses. Je ne vous poserai donc qu'une seule question : Pourquoi ?

— C'est laconique ! répondit le notaire en esquissant un sourire.

— Voyons, monsieur ! s'exclama Henry, vous me dites que vous êtes au courant, et j'en suis persuadé, en secret, vous savez que j'aime Suzy, et j'avais cru jusqu'à maintenant qu'elle m'aimait aussi ! Que j'étais sot ! Bref, nous nous étions promis l'un à l'autre... Si je ne vous avais pas fait de demande officielle encore, c'est que j'attendais ma nomination au collège de la préfecture... Cependant nous étions tous d'accord, vous le savez bien. Je ne voulais offrir à Suzy qu'une position, solide, aisée, qui m'aurait permis de la gâter et de la choyer comme je le désirais... et voilà que, brusquement, sans raison, elle m'abandonne... J'apprends que vous avez accordé sa main à M. de Talmont. Et moi, alors ! Ne rentré-je pas un peu en ligne de compte ? Vous me brisez le cœur, et je n'aurais pas le droit de protester ?

— Voyons, mon enfant, voyons ! fit M. Huzey d'un ton paternel en essayant de calmer ce désespoir, expliquons-nous bien tranquillement. Vous me dites que vous aimez Suzy ; Je le crois aussi. Mais c'est justement cet amour que vous avez pour elle qui vous aidera à accepter cette nouvelle situation...

— Jamais ! monsieur, jamais !

— Chut ! chut ! Attendez donc un peu... Vous n'ignorez pas que M. de Talmont jouit d'une fortune que je ne qualifierai pas d'unique au monde, mais d'excessivement rare...

— Je sais ! fit Henry avec amertume. Il est milliardaire.

— Voilà ! vous l'avez dit ! Vous pensez bien que, pour Suzy, c'était là un parti extraordinaire, inespéré... Ce mariage est une chance formidable, que nous aurions été coupables de repousser !

— Si vous mesurez l'amour à l'argent, évidemment, riposta le jeune professeur.

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous me le faites assez clairement comprendre !

— Ta ! ta ! ta ! sans aller si loin que vous dans l'ostracisme, vous avouerez cependant que, si l'argent ne fait pas le bonheur, il y contribue largement... Par cette union, notre fille est à l'abri du besoin...

— Oh ! je le crois ! railla le jeune homme. Un revenu moyen de cinquante millions par an permet de se payer quelques petites douceurs ! J'ai compris, monsieur je ne pouvais offrir à Mlle Suzy qu'une position sûre, c'est vrai, mais relativement modeste, et un amour très grand. Ce n'était pas suffisant pour elle... Excusez-moi...

— Mettez-vous à ma place, mon cher enfant ! Je suis père... Si vous l'êtes aussi un jour, vous m'excuserez... et vous excuserez ma fille...

— Oh ! Mlle Suzy a très bien fait... L'hésitation n'était pas possible, en effet... Je vois avec plaisir que chez elle le cœur sait compter avec la raison... Dites-lui que je lui souhaite beaucoup de bonheur et que je lui présente mes hommages... Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer...

Et, sans vouloir en entendre davantage, le jeune homme se retira.

Quand il fut sorti, M. Huzey haussa les épaules :

« Ils sont étonnants, ces petits jeunes gens ! Ils s'imaginent qu'en peut sacrifier un milliard pour leurs beaux yeux ! Heureusement que Suzy est raisonnable pour deux ! »

Chapitre VII.

Les fiançailles officielles avaient été fixées pour le 2 décembre. Ce jour là, un grand dîner devait réunir toutes les notabilités, tous les amis des jeunes gens.

En attendant cette demi-consécration, Daniel venait régulièrement faire sa cour à Suzy. Malgré la saison avancée, il se faisait toujours précéder d'une superbe botte de roses blanches. Il avait fait venir de chez un joaillier de la rue de la Paix la bague des fiançailles. C'était un merveilleux solitaire, monté sur platine, que Suzy avait essayé avec ravissement.

— Mon cher enfant, vous faites des folies ! lui disait paternellement le notaire.

Mais Mme Huzey trouvait la chose toute naturelle.

— Quand on est milliardaire, on peut bien payer des diamants de cent mille francs à sa fiancée ! Tu es ridicule de toujours trouver tout ce qu'il fait extraordinaire ! On dirait qu'il vient de décrocher la lune avec ses dents !

— Il faut tout de même admirer et remercier ! rétorquait M. Huzey.

— Évidemment ! Mais de là à tomber en pâmoison devant ! Cent mille francs pour lui ne lui coûtent pas plus de vingt francs pour nous, mets-toi bien ça dans l'idée !

Tout semblait donc aller pour le mieux dans le meilleur des mondes, lorsque soudain un coup de tonnerre dans ce ciel bleu vint mettre en émoi la petite ville.

C'était juste huit jours avant le fameux dîner. Mlle Plumet, ce matin-là, était partie aux provisions, le cabas à la main et frileusement serrée dans son gros manteau de laine. Chaussée de caoutchoucs, elle pataugeait bravement dans les flaques d'eau qui s'élargissaient entre les vieux pavés. Elle finit par atteindre son but la grande épicerie des Gourmets, où elle se fournissait d'habitude.

C'était l'heure où le magasin était plein. Les vendeurs s'activaient, mais il fallait attendre son tour. Elle poussa un soupir en voyant tous ceux qui devaient passer avant elle.

Elle examinait le prix des boîtes de sardines, dans un coin, lorsque deux dames, qui causaient non loin d'elle, lui firent tendre l'oreille. Le sujet de leur conversation était en effet suffisamment étonnant pour que Mlle Plumet, en saisissant les premiers mots, éprouvât le légitime devoir d'en connaître davantage.

— Ça devait arriver, déclara une des commères, si fort absorbée dans leur entretien qu'elles ne la voyaient pas. Des gens si riches que ça, ça n'existe pas. Et tous, ils s'y sont laissé prendre ! Dans l'histoire, c'est encore lui qui fait une bonne affaire : la petite a deux cent mille francs de dot et des espérances, dit-on.

— Et lui ?

— Mais il ne possède pas un radis, mame Cuchet, je vous dis ! il fait à l'épate, comme ça, pour en jeter plein la vue, et surtout pour attraper la riche héritière qu'il cherchait... Mais une fois le mariage bénit et les cloches sonnées il y aura des surprises, c'est moi qui vous le dis !

— D'abord, moi, reprit l'autre femme, ça ne m'étonne pas tant que ça. Je me méfie toujours de ces gens qui sortent on ne sait d'où. Il avait hérité ça d'un oncle d'Amérique, soi-disant. Un oncle d'Amérique ! Pensez-vous ! C'est bon dans les romans, des trucs comme ça ! Dans la réalité, ça se passe autrement, et ces millions-là, ils doivent sonner plus creux qu'unealebasse vide.

— Vous pouvez en être sûre et certaine. Vous pensez que je le sais, puisque c'est ma fille qui va porter le lait au château tous les matins, et elle va faire la lessive, afin de donner un coup de main, les jours où il y a trop d'ouvrage... Eh bien ! Elle a entendu le prétendu milliardaire causer avec sa gouvernante, cette espèce de grande bonne femme qui dirige tout chez lui... Et il disait comme ça :

«— Ma bonne Bertrande, si tu savais ce qu'il me tarde d'être marié ! Nous aurons grand besoin de la dot de ma femme pour boucher les trous.

— Oui, que répondit l'autre, mais ce ne sera pas suffisant, à mon avis !

— Que veux-tu ! disait-il, quand le maire et le curé y seront passés, il faudra bien que le père Huzey me prenne comme je suis ! C'a été dur, mais enfin, ça y est ! Je tiens la bonne galette ! »

— Voyez-moi ça !

— Il a ajouté ensuite quelque chose qui voulait dire qu'il était cousu de dettes... Il paraît que les fleurs qu'il envoie à la petite et la bague de fiançailles ne sont même pas payées !

— Par exemple !

— C'est comme le château... Il l'a pris à crédit... Il n'en a pas versé le premier sou !

— Eh bien ! M. Huzey, il va en voir de vertes et de pas mûres !

— Bah ! vous savez, ça ne m'étonnerai pas que ça se casse avant... il est madré, notre notaire, et donnerait du fil à tordre à un renard.

A cet instant, une voix arracha Mlle Plumet à la conversation.

— Vous désirez, mademoiselle ?

— Un quart de gruyère et une boîte de macaroni, répondit précipitamment la vieille demoiselle.

Elle n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. Eh bien ! elle en avait appris de belles ! Il fallait mettre tout le monde au courant afin que cet escroc ne fisse plus de dupes... C'était une œuvre de charité à accomplir... La langue lui démangeait déjà.

Elle paya et sortit rapidement. Elle se rendit tout droit chez le notaire et sonna. La bonne vint lui ouvrir.

— Monsieur et Madame sont-ils ici ? Fit-elle essoufflée :

— Oui, mademoiselle... si mademoiselle veut entrer...

— Bien, vous leur direz que je veux les voir immédiatement, pour quelque chose d'extrêmement grave.

L'air spécial avec lequel Mlle Plumet prononça ces paroles eut sans doute le don d'impressionner la vieille servante, car elle fila comme une flèche.

Quelques minutes pins tard, le notaire et sa femme arrivaient, l'air effaré.

— Quoi, c'est vous, chère mademoiselle ? Que se passe t-il donc ? Vous avez l'air bouleversée ?

— Ah ! mes chers amis ! Il y a de quoi ! Si vous saviez ce que je viens d'apprendre ! Mais d'abord où est Suzy ?

— Elle est dans sa chambre...

— Bien, bien... Ne la dérangez pas... Pauvre enfant ! Elle saura toujours bien assez tôt !

— Quoi ! s'écria Mme Huzey, toute pâle. Serait-il arrivé un accident à Daniel ?

— Non, pas du tout... Tranquillisez-vous... Mais j'ai couru vous prévenir... Il s'agit du bonheur de votre enfant... Ce vicomte de Talmont est un misérable !

La stupéfaction qui s'empara des Huzey fut telle qu'elle les rendit momentanément aphones, ils ne protestèrent même pas. Mlle Plumet en profita pour continuer :

— Oui, mes chers amis ! Un misérable, qui a abusé de votre confiance... de votre bonne foi... pour vous tromper indignement. Ce prétendu milliardaire n'est pas plus milliardaire que vous et moi ! Pis : ce n'est qu'un aventurier, qui n'avait pour but, en venant ici, que de séduire quelque jeune fille riche, afin de pouvoir payer ses dettes !

Mme Huzey poussa une exclamation indignée.

M. Huzey rattrapa son souffle et prononça d'une voie qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Expliquez-vous, mademoiselle, je vous en prie...

Mlle Plumet ne demandait que cela s'expliquer, et le plus abondamment possible... C'est ce qu'elle fit avec de grands gestes, écoutée par le couple, qui ne l'interrompait que par quelques exclamations.

— Et voilà ! conclut-elle, triomphante. Moi d'abord, je me suis toujours méfiée de ce garçon. Sans vouloir vous blâmer, mes bons amis, vous avez été bien aveugles !

— D'autres que nous l'ont été, répliqua aigrement Mme Huzey, qui n'aimait pas être critiquée.

— Doucement ! intervint le notaire. Tout ceci ne peut être que simples commérages...

Mlle Plumet l'interrompit avec feu :

— Des commérages ! Quand c'est la propre fille de la femme Déchoix, celle qui va au château, qui l'a entendu !

— Oui, euh... Mais cette fille, pour un motif que nous ignorons, peut en vouloir au vicomte de Talmont et faire courir ce bruit... Il faut que je la voie...

— Il me semble, en tout cas, remarqua la vieille demoiselle d'un ton acerbe, que si vous, le maire de la ville, ne pouvez avoir de renseignements, personne n'en aura ?

— Je ferai faire une petite enquête... Rassurez-vous, mademoiselle... Tout ceci mérite prudence et réflexion, évidemment... Il avait pourtant l'air bien convenable, bien honnête, ce jeune homme !

— Possible ! mais c'est quelquefois ceux dont la mine inspire le plus confiance dont il faut se méfier, intervint sa femme. Quant à moi, je suis de l'avis de Mlle Plumet : une fortune pareille, ce n'est pas ordinaire !

— Et voilà justement où il a été maladroit ! s'écria la présidente du patronage. Il se serait fait passer pour un riche parti, millionnaire plusieurs fois, à la bonne heure ! Aujourd'hui, cela n'offre rien de particulier... Mais milliardaire ! C'est de la folie !

— C'est de la mégalomanie, ajouta le notaire en lissant machinalement sa barbe.

Mlle Plumet, qui ignorait ce terme, fut sur le point de lui demander s'il s'agissait d'une maladie dangereuse.

Puis une autre pensée lui traversa l'esprit :

— Tout cela est bel et bon ! Mais comment allez-vous annoncer la chose à Suzanne ?

— Suzy est très raisonnable, répliqua Mme Huzey avec fierté. Elle comprendra.

— Pauvre petite ! soupira hypocritement Mlle Plumet. C'est dur, quand même ! Après avoir fait un si beau rêve !

— Notre fille n'est pas en peine de trouver d'autres partis avantageux, riposta sèchement Mme Huzey, qui commençait à s'énerver.

La demie de onze heures vint interrompre la conversation.

— Ciel ! s'écria Mlle Plumet, tout agitée. Et mon déjeuner qui est encore à cuire !

Elle prit précipitamment congé et se retira. Les minutes étaient précieuses. Elle comptait faire l'après midi une grande tournée de visites afin d'annoncer partout l'incroyable nouvelle. Cette journée allait être une journée importante. Elle voyait déjà la tête de toutes ces dames :

« — Que m'annoncez vous la ? C'est impossible !

— Si, si »

Et de donner des précisions

« — En quel temps vivons-nous ? Nous sommes environnés d'escrocs et de sacripants. A qui se fier Seigneur ? Il avait l'air si gentil, si convenable ».

C'était exactement cette dernière phrase que prononçait en ce moment Mme Huzey en levant les bras au ciel, dès que la porte se fut refermée sur leur visiteuse.

— Il importe de s'assurer de la chose au plus tôt, déclara le notaire. Je vais faire venir ici cette fille Déchoix, afin qu'elle nous explique bien ce qu'elle a entendu je ferai une petite enquête personnelle chez le fleuriste et chez le bijoutier...

— Il a fait venir le diamant de Paris ! objecta sa femme.

— Je peux très bien télégraphier ou mieux encore, téléphoner. C'est cela, je téléphonerai jusqu'à ce que nous ayons obtenu toutes les précisions nécessaires. Ne disons rien à Suzy, inutile de l'affoler avant qu'il ne soit temps et espérons le, encore inutilement.

Mais au fond de lui même le maire gardait peu d'espoir. Un secret pressentiment lui disait que la chose n'était que trop certaine et que leur beau rêve s'était envolé pour ne plus revenir.

Convoquée d'urgence chez le magistrat, la jeune servante affirma sous la foi du serment avoir entendu les paroles qu'elle avait répétées à sa mère en rentrant le soir, à savoir que le vicomte de Talmont se réjouissait fort de son prochain mariage car il comptait sur la dot de sa femme pour éteindre ses nombreuses dettes et que le milliard qu'il se targuait de posséder n'existait que dans son imagination trop fertile. Le fleuriste déclara que tous les bouquets envoyés étaient encore dus. Et, après une longue conversation au téléphone, M. Huzey dut avouer à sa femme que les bruits qui couraient étaient, hélas ! parfaitement fondés, la bague de fiançailles n'avait pas été payée non plus.

— Mais si il compte sur moi pour solder toutes ses fredaines de jeune homme, à d'autres ! déclara-t-il, furieux.

— Dire qu'un peu plus nous allions donner notre fille à un pareil monstre gémit Mme Huzey. Huit jours de plus, et il était trop tard !

— Trop tard ? Certes non ! Des fiançailles se rompent ! Après, le mariage, c'était différent... Heureusement, nous avons été prévenus à temps !

Il fallait maintenant mettre leur fille au courant. C'était le plus difficile.

— Pourvu qu'elle s'en console ! s'écria Mme Huzey, dramatique.

Mais Suzy était une femme de tête. A cette nouvelle inattendue, elle ne broncha pas.

— Il n'a pas un sou, voilà la vérité ! déclara son père, nettement. Pas un sou, et pas de situation. L'aimes-tu suffisamment pour passer outre ? Je t'avertis paternellement, ma petite fille, que cette décision nous causerait beaucoup de chagrin, à ta mère et à moi.

— Vous n'avez pas à vous tracasser, répliqua tranquillement la jeune fille. Tu connais pourtant bien mes idées, papa : je veux faire un beau mariage. Je n'ai pas envie de tirer le diable par la queue, et aussi gentil garçon que soit Daniel, tout vicomte qu'il soit, il peut chercher ailleurs si le cœur lui en dit. Voilà mon dernier mot.

— Ah ! ma chère petite ! s'écria le notaire. Tu nous combles de joie ! Nous craignons que tu ne comprennes pas la situation ! Heureusement, tu es raisonnable et sérieuse ; tu agis avec une grande sagesse... Tu as mille fois raison : tout l'amour du monde ne vaut pas un bon compte en banque... L'amour passe au bout de quelques semaines, tandis qu'il faut garder mari et position. D'ailleurs, ce jeune homme ne mérite même plus notre estime, il nous a indignement trompés...

— C'est mon avis, dit Suzy. Mais, comme il faut tout envisager, nous pouvons lui laisser une dernière chance cette nouvelle peut être l'œuvre de la calomnie, et qui sait si des envieux ne voudraient pas briser notre mariage ?

— Nous y avons songé également, ta mère et moi. J'ai pris mes informations.

Et M. Huzey relata minutieusement ce qu'il avait fait.

Suzy l'écouta avec attention.

— Ce n'est pas suffisant ! déclara-t-elle. C'est à lui même qu'il faut demander des explications !

Cette déclaration effara un peu les autres.

— Tu as encore raison, petite ! déclara le notaire avec une pointe d'admiration. Mais il faut un certain toupet pour l'oser !

— Du toupet ? Pas du tout, c'est très naturel, au contraire... Je serais curieuse de savoir ce qu'il me dira... Et c'est à moi, à moi seule, qu'il appartient d'avoir une entrevue avec lui à ce sujet. J'irai ce soir même, si c'est possible...

— Elle a du cran ! fit M. Huzey en se tournant vers sa femme... Tout mon portrait !

— Oh ! naturellement ! riposta Mme Huzey, acerbe. Ses qualités, elle les tient de toi, et de moi viennent tous ses défauts !

— Je n'ai pas dit cela, ma bonne amie ; je voulais seulement expliquer cette sorte d'intrépidité qu'à son âge je...

— Je sais, je sais... Vous, vous étiez un phénix, monsieur Huzey, c'est entendu !

Le notaire se pinça les lèvres. Quand Mme la notairesse commençait à lui dire « vous », c'était le signe évident qu'un orage était dans l'air. A ce moment là, il valait mieux filer.

Il gagna la porte à petit bruit et annonça :

— Bon. Je retourne à l'étude.

— Regarde moi ça ! fit Mme Huzey d'un ton de dédain. Lui, intrépide ! Ah ! là ! là ! Il suffit qu'on parle un peu haut pour qu'il disparaisse comme une souris !

Suzy ne répondit rien. Elle déchirait nerveusement une carte postale, les sourcils froncés, réfléchissant. A la fin, elle éclata ;

— C est trop fort ! Le misérable ! M'avoir fait ça à moi ! Il guignait ma dot pardi ! Et moi, pauvre sotte qui n'avais rien vu, rien compris ! J'étais hypnotisée par son fameux milliard ! Il avait réussi à nous y faire croire, à tous !

— Que veux-tu ! Tu ne voyais rien d'autre que lui ! commença Mme Huzey.

Suzy se tourna vers sa mère avec agacement :

— Oh ! je t'en prie, maman ! Ne va pas jouer le rôle de Cassandre, maintenant ! Tu y as cru comme les autres, hein ? Tu as été assez emballée, le jour où il s'est décidé à me demander en mariage ! Et Monsieur avait l'air de faire des façons ! Monsieur me trouvait sans doute insuffisamment dotée pour les dettes qu'il avait à payer ! Je lui en donnerai, moi, des héritières !

Un coup de sonnette l'interrompit. Dans le vestibule, on entendit un bruit de voix. La porte s'ouvrit, et Line, Loulou et Maguy, apparurent, suivies par Mme Tiercelin.

— L'hallali qui commence ! ricana Suzy. Ou plutôt non le coup de pied de l'âne !

Les jeunes filles s'étaient avancées vers leur amie, avec des mines de circonstance.

— Est-ce possible, Suzy, ce que nous venons d'apprendre ? commença Maguy.

— Il paraît ! répliqua brièvement l'interpellée.

Elle n'eut pas le temps d'ajouter autre chose.

Après avoir serré à les briser les mains de Mme Huzey, Mme Tiercelin s'était précipitée vers la jeune fille et l'écrasait contre sa vaste poitrine avec des mines de tragédie.

— Ah ! ma pauvre Suzy ! ma pauvre chère petite ! Croyez que je prends part à cette affreuse déconvenue ...

— Rassurez-vous, chère madame, je reprendrai le dessus ! riposta Suzy d'un ton sec, en se dégageant. Il n'y a pas que M. de Talmont au monde !

— Ah ! vous me tranquillisez ! Ah ! que je suis heureuse de vous voir si raisonnable, ma petite enfant ! De nos jours, tant de jeunes filles perdent la tête pour une amourette...

— Ce ne sera pas Suzy, en tout cas ! fit Maguy, avec une intention perfide. Nous qui venions pour te consoler, ma chère, nous voyons avec plaisir que tu supportes très bien cette désillusion...

— Merci beaucoup ! riposta Suzy sur le même ton. Je vous sais gré de vos intentions... Mais je ne porterai pas le deuil, je vous assure... Rien n'était fait, heureusement...

— Tu vas rompre, sans doute ? questionna curieusement Loulou.

Suzy la regarda comme si elle lui avait parlé chinois.

— Est ce que tu me crois de caractère à faire des folies pour lui ? fit elle en haussant les épaules. A d'autres !

— Il n'a absolument rien ? demanda Line à son tour, en avançant son petit museau chiffonné.

— Rien du tout, ce qui s'appelle rien ; au contraire, il a des dettes partout !

— Il ne sait pas encore que tout est découvert ? interrogea Maguy.

— Je ne le pense pas. Je l'ai vu hier encore. Il paraissait aussi tranquille qu'à l'ordinaire. C'est tout à fait par hasard que nous avons appris la vérité ce matin par Mlle Plumet.

— Je le sais ! dit Loulou. Elle est passée chez moi aussitôt après le déjeuner,

— Chez nous aussi, dirent les autres.

— Parbleu ! grommela Suzy. Elle était pressée de colporter la nouvelle !

— Que vas-tu faire ? interrogea Line.

— Moi ? Je compte aller aux Louvelles dès ce soir lui rendre la bague et avoir avec lui une petite explication.

— A ta place, je lui en dirais de toutes les couleurs ! s'écria Maguy. Tromper une jeune amie comme il l'a fait quelle horreur ! T'imagines-tu ta tête, ma pauvre Suzy, si tu avais su ce que tu sais seulement après ton mariage ?

— Merci, je crois que je serais devenue folle...

La conversation s'interrompit par l'entrée d'une nouvelle venue. C'était Viviane, qui, ignorante des derniers événements, venait comme d'habitude donner à Suzy sa leçon de piano.

— Suzy ne prendra pas sa leçon aujourd'hui, déclara Mme Huzey. Elle n'a pas la tête à étudier.

— Mlle Suzy serait-elle malade ? s'étonna Viviane.

— Non, grâce à Dieu, il ne s'agit pas de sa santé. Mais elle vient de subir une terrible épreuve : ses fiançailles sont rompues !

La jeune fille aurait bien voulu empêcher sa mère de parler. Mais elle comprit que, tôt ou tard, la nouvelle allait se savoir partout ; autant se montrer belle joueuse.

— Oui ; nous avons appris que le prétendu milliard de M. de Talmont se résume uniquement en dettes aussi nombreuses que variées, ricana-t-elle. Aussi vous comprenez que, dans ces conditions-là, il ne peut plus être question d'union entre moi et un escroc !

Viviane ne put retenir un geste d'étonnement. Mais, en même temps, une lueur éclaira son petit visage blanc.

— Cela me surprend, dit-elle simplement. M. de Talmont m'a toujours paru être un honnête homme...

— On n'est plus un honnête homme lorsqu'on cherche à capter la confiance d'une jeune fille pour encaisser sa dot ! gronda Suzy. D'ailleurs, les mariages d'amour pur ne réussissent jamais ! Il faut de l'argent ! M. de Talmont n'en a pas : bonsoir !

Et comme Viviane restait impassible, elle ajouta :

— Vous, naturellement, vous vous en fichez ! Pour ce que cela peut vous faire !

— Je le regrette pour vous, répondit simplement Viviane.

Elle se retira.

Allons ! encore aujourd'hui, une journée creuse... Cependant, malgré cette petite perte d'argent, qui en était une importante pour sa modeste bourse, la jeune fille se sentait étrangement, immensément heureuse... En passant devant l'église, elle entra, trouvant favorable l'ombre du saint lieu pour remettre un peu d'ordre dans ses pensées... Et, tout bas, une chanson montait en elle... un seul mot... toujours le même... Pauvre ... Il est pauvre ... Merci, mon Dieu !

Chapitre VIII.

Suivant l'intention qu'elle avait exprimée à ses amies, Suzy, dès le départ de celles-ci, coiffa un chapeau, enfila un manteau et se fit conduire aux Louvelles.

Daniel était dans sa bibliothèque. Le jeune homme d'esprit fin et cultivé, avait employé d'importantes ressources pour l'achat de livres, et sa collection, à l'heure actuelle, commençait à être complète. De plus, comme l'histoire de l'art l'avait toujours passionné, il s'occupait aussi de rechercher des estampes aussi belles que rares et en possédait déjà un certain nombre, dignes de retenir l'attention d'un initié. C'était dans cette vaste salle d'études et de recueillement qu'il se trouvait le mieux et passait le plus clair de son temps.

Lorsqu'on lui annonça la visite de Mlle Huzey, il était occupé à feuilleter sa dernière acquisition, ouvrage qu'il désirait depuis longtemps : l'Histoire de la Renaissance italienne.

— Dois-je faire entrer Mlle Huzey ici ? questionna Bertrande.

Il réfléchit quelques secondes, puis secoua la tête :

— Non. Je la rejoins au salon.

Il se leva et sortit.

Suzy était dans la petite pièce qui faisait suite au grand salon de réception, et qu'elle s'était promise, sitôt son mariage, de transformer en boudoir personnel. Elle marchait nerveusement de long en large, en attendant son ex-fiancé. Elle ne savait pas encore ce qu'elle lui dirait ; elle ne savait qu'une chose, c'est qu'une furieuse colère bouillonnait en elle, et qu'elle n'allait pas le ménager !

Le bruit de la porte qui s'ouvrait l'arracha à ses pensées. Elle se retourna. Daniel était devant elle, tout souriant.

— C'est vous, ma chère Suzy ? fit-il. Quelle heureuse surprise ! Le mauvais temps ne vous a pas fait peur ?

Le vent, comme s'il voulait corroborer ces paroles, passa en gémissant sur les toits et courba la tête des vieux arbres, annonçant une pluie prochaine.

— Ce que j'ai à vous dire ne souffrait pas de retard et n'a rien à voir avec le mauvais temps, répondit-elle sèchement.

Daniel ne remarqua pas, ou ne voulut pas remarquer la sourde hostilité de ces paroles. Il désigna un siège à sa visiteuse.

— Vraiment ? Asseyez-vous donc, Suzy... Je vais faire demander du thé...

— Inutile. Je ne veux rien, que des explications.

— Des explications ? s'étonna-t-il. Diable ! Serait-ce déjà une scène de jalousie ? J'en serais très flatté, mais je ne vois pas bien à quel sujet...

Elle l'interrompit et frappa du pied avec impatience.

— Je vous en prie, trêve de balivernes, l'instant n'est pas aux plaisanteries... Ne me croyez pas assez sotte pour venir vous ennuyer à propos de sentiments aussi futiles que la jalousie. Ce qui m'amène est autrement sérieux...

Elle reprit haleine, songeant qu'après tout la nouvelle pouvait être, fausse, et qu'il importait de ménager encore Daniel.

— Savez-vous les bruits qui courent en ville sur votre compte ? reprit-elle d'un ton moins âpre.

Il leva les sourcils en signe de surprise.

— Comment le saurais-je ? Dans mon ermitage...

— Je vais vous les apprendre, en ce cas. En un mot comme en cent, on vous accuse d'être un faux milliardaire et de n'avoir en guise de patrimoine que des dettes.

— Que me dites-vous là ?

— Ce que l'on m'a dit à moi-même.

— L'avez-vous cru ?

Elle hésita.

— Pas trop... Non...

— Si, vous l'avez cru, puisque vous venez me demander des éclaircissements. C'est votre droit.

— Alors, que répondez-vous ?

Il essaya de rire, embarrassé.

— Vous me mettez le couteau sur la gorge !

— J'ai besoin d'être fixée.

— Pourquoi ?

— Vous me le demandez ?

Il se pencha, lui prit la main.

— Suzy, m'aimez-vous ?

— Evidemment.

— Alors, en ce cas, que vous importe plus ou moins d'argent, si nous sommes heureux quand même ?

Elle lui arracha sa main d'un geste sec.

— Voudriez-vous dire que les bruits qui courent sont fondés ?

— J'aime mieux ne pas vous cacher la vérité. Ils sont vrais jusqu'à un certain point.

Elle pâlit de colère. Mais, se dominant encore, elle questionna :

— Jusqu'à un certain point, dites-vous... Lequel ?

— Je n'ai jamais possédé de milliard ni même de million... Ce château, je l'ai loué pour six mois, avec mes économies... En réalité, je travaille comme sous-chef de bureau dans une banque de Paris... L'existence que je vous offre est loin d'être aussi brillante que celle que vous aviez rêvée, ma chère Suzy... Mais elle sera illuminée par tant d'amour !

Elle éclata d'un rire strident :

— Gardez vos boniments pour vous ! La vérité est celle-ci : vous n'êtes qu'un filou !

Il pâlit à son tour.

— Suzy, j'espère que vos paroles ont dépassé votre pensée. Je suis pauvre, il est vrai, mais honnête. Je n'ai pas de dettes comme on le prétend, si ce n'est les fleurs que je vous offre et votre bague. Tranquillisez-vous cela sera payé par moi.

— Oui... quand vous aurez touché mes deux cent mille francs de dot !

— Vous êtes cruelle, Suzy... Est-ce donc là l'expression de cet amour que vous m'affirmiez tout à l'heure ?

— Je n'ai aucun sentiment, aucune fidélité à garder envers un homme qui n'a cherché qu'à nous tromper !

— En ceci encore, vous faites erreur... Si j'ai voulu, pendant six mois, jouer au milliardaire, j'étais libre, je suppose ? Est-ce moi qui ai tout fait pour me faire épouser ? Rappelez vos souvenirs, Suzy... Je ne suis pas aveugle... Vos coquetteries, vos insinuations... Soyez franche : vous pourchassiez le riche parti, et, maintenant que votre beau rêve s'écroule, vous m'en accusez !

Elle se leva, rouge de colère, frémissante :

— Quelle indignité ! Vous osez prétendre maintenant, que c'est moi qui ai couru après vous ! Allons, dites-le tout de suite ! Insultez-moi après m'avoir ridiculisée, bafouée !

— Pas du tout, Suzy, et, si vous acceptiez ce que je vous offre, je suis prêt à vous épouser, même sans dot !

Elle ricana :

— Vous seriez singulièrement attrapé si je vous prenais au mot ! Mais n'y comptez pas ! Je ne suis pas pour vous ! Un employé de banque ! Je vous demande un peu ! Pourquoi pas un balayeur municipal ou un charretier, pendant que vous y êtes ?

Daniel serra les dents, blêmissant sous l'outrage.

— Si je comprends bien, vous voulez que je vous retire votre parole, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien à vous demander. Après ce qui s'est passé, je la reprends de mon propre chef.

Il eut un sourire ironique :

— Parfait ! Me voilà suffisamment fixé sur le genre du sentiment que vous nourrissiez à mon égard !

Un mari milliardaire ! cela ne se voit pas tous les jours. Un fleuve inépuisable d'or ! C'est cela que vous avez aimé, mais pas moi !

Elle haussa les épaules, cynique :

— Et après ? Je ne serais pas la seule !

— Malheureusement... Je suis désolé de vous ramener à une plus prosaïque réalité : mais je ne gagne que deux mille francs par mois... Si cela vous convient...

— Merci ! Trop généreux ! J'ai mieux que vous !

Très heureux de le savoir...

Il se leva, et très froid :

— Je pense que nous n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas ?

Elle l'imita et enfila ses gants à petits gestes coléreux.

— C'est assez mon avis. Je voulais des éclaircissements : j'en ai ! Je sais ce que je dois faire !

— Rompre... Vous me l'avez déjà dit...

— C'est fait. Je me considère comme entièrement dégagée vis-à-vis de vous...

— Moi aussi...

— Mais je sais ce que je dois penser de vos inqualifiables procédés !

Il goguenarda :

— C'est une amère désillusion, j'en conviens... C'est pourquoi j'excuse votre ressentiment...

Elle le regarda fixement, lui jeta un regard enflammé de haine et de rancune, lança sur la table le petit écrin qui contenait la bague de fiançailles et, sans ajouter un mot, tourna les talons et sortit en claquant la porte.

Resté seul, Daniel réfléchit quelques minutes. Puis il haussa les épaules, sourit, et retourna dans sa bibliothèque, où il continua fort tranquillement l'étude de la « Renaissance de l'art italien... »

Le lendemain, le soleil était revenu et brillait doucement à travers les branches étamées d'or pâle. Il voulut profiter de cette radieuse journée d'automne et, avant le déjeuner, fit seller son cheval Turco, siffla Moustique, le bouledogue, et partit faire un tour dans la forêt.

Il aimait l'équitation et avait trouvé, à la campagne, la possibilité de se livrer à son sport favori.

Il suivit un petit chemin creux, aux haies toutes piquées de mûres et de prunelles, et rejoignit la route qui conduisait à Donain, afin de jeter à la poste une lettre recommandée.

L'histoire que Suzy lui avait racontée la veille avait déjà pénétré partout, car le jeune homme sentit nettement posés sur lui les regards malveillants de ceux qui l'encensaient la veille. On répondait à son salut d'un air gêné ; plusieurs, même, feignirent de l'ignorer.

— Allons ! murmura-t-il gaiement. Je crois qu'on a l'air de me considérer un peu comme un pestiféré par ici, ou tout au moins comme un monsieur peu recommandable. Et il descendit au bureau de poste, attacha son cheval et entra.

L'employée du guichet vers lequel il se dirigea le connaissait depuis longtemps, car Daniel entretenait un nombreux courrier. Mais, lorsqu'il lui tendit le pli elle le prit, le déchiffra d'un air soupçonneux, dévisagea Daniel comme s'il avait eu le nez par côté du visage, renifla l'enveloppe, et finalement déclara d'un ton hargneux : « Un franc quatre-vingt-cinq... »

Il lui tendit une pièce de dix francs, qui fut l'objet d'un nouvel examen. Il pouvait lui donner de la fausse monnaie... Sait-on jamais, avec les coquins de cette envergure ?

Enfin, l'ayant trouvée sans doute de bon aloi, elle rendit la monnaie et se replongea dans ses

paperasses, sans paraître voir le discret salut du pseudo-millionnaire.

Il remonta à cheval et reprit le chemin du château.

Il venait de laisser la place, lorsqu'il croisa le quatuor qu'il avait reçu si souvent aux Louvelles Suzy, Loulou, Line et Maguy.

En le voyant, celles-ci le regardèrent avec effronterie, puis, sans répondre à son coup de chapeau, elles chuchotèrent entre elles et se mirent à ricaner de la plus impertinente façon.

Daniel fronça légèrement les sourcils. Puis sa philosophie naturelle reprit le dessus. Il fit un geste d'indifférence.

— Bah ! murmura-t-il. Pour l'importance que tout cela peut avoir ! Hue, Turco ! Tu marches comme un escargot, mon ami.

Et, agacé sans doute par cette petite scène, il cravacha sa monture, qui prit le galop sans se faire prier, suivi par Moustique, qui tirait une langue à faire pitié.

Il avait quitté Donain et repris la grande route. Le château ne se trouvait qu'à une petite distance... Soudain, il aperçut, derrière la masse des verdure rouillées, quelques toits rouges : c'étaient les Fargettes.

D'un coup sec sur le mors, il fit obliquer le cheval dans un chemin de traverse qui rejoignait le petit bourg. Turco, qui espérait rejoindre enfin sa douillette écurie, dut se convaincre qu'il n'y était pas encore arrivé et qu'il y a loin de la coupe aux lèvres...

Arrivé près d'une demeure qu'il connaissait bien, Daniel ralentit. Soudain, il sourit, agréablement surpris, la voix d'or, comme la première fois, s'élevait dans la lumière, parlant de choses irréelles, de clarté, de beauté, de perfections surhumaines... Il fit halte derrière un bouquet de frênes et de sureaux. Il pouvait là, entendre sans être vu...

La chanson de l'Adieu, de Schubert, s'égrenait, détaillée avec plus de ferveur, plus de passion encore que lorsque Daniel avait entendu Viviane interpréter l'invitation au voyage. Il se laissait bercer, envoûter par la musique céleste de cette voix sans défauts.

— Quelle sirène ! murmura-t-il, presque malgré lui.

Et soudain, une pensée subite traversa son esprit... une vision plutôt... La vision radieuse d'un bonheur partagé, le chemin de la vie gravi la main dans la main avec cette enfant douce, au visage de Madone, sérieuse, et qui savait, par l'enchantement de ses accents, l'enlever si loin, si haut, par-dessus les mesquineries et les misères humaines.

Chapitre IX.

Le jeune homme était tellement plongé dans son rêve, dans cette atmosphère pure où la musique l'avait entraîné, qu'il tressaillit lorsqu'il entendit le gravier de l'allée crisser sous des pas. Le chant s'était tu, et il ne s'en était pas rendu compte.

Revenu brusquement sur la terre, il aperçut la silhouette mince de Viviane qui s'apprêtait à sortir, Elle était en tenue de ville.

« Elle va à Donain ! » pensa-t-il aussitôt.

Il détacha Turco et remonta à cheval. Puis il s'éloigna en prenant garde à ne pas faire de bruit, afin de ne pas déceler son innocent espionnage.

Lorsqu'un bouquet d'arbres l'eût caché à la vue de la jeune fille, il pressa le pas et retourna en arrière à fond de train, afin de gagner la grand-route... celle qu'il venait de quitter. Il savait que Viviane allait passer par là, et il la rencontrera comme si lui-même revenait tout innocemment de la ville.

Moustique, qui ne comprenait rien à ce manège, ainsi que Turco, encore plus intéressé que le chien à abrégé la promenade, tentèrent vainement de lui faire comprendre, à la bifurcation, que le chemin du château, donc du déjeuner, se trouvait de l'autre côté.

A leur grand étonnement, leur maître, pourtant si exact d'habitude, résista à toutes leurs sollicitations. Et le trio reprit résolument la direction de la ville.

« C'est stupide, quand même, pensait le pauvre Moustique en tirant une langue de pendu et en trotinant d'un air malheureux à côté du cheval. Voilà que nous retournons encore d'où nous venons... Je suis bien sûr, pourtant, que la niche et la pâtée se trouvent juste derrière nous... »

Mais leurs surprises n'étaient pas encore finies. A quelque cinq cents mètres de Donain, Daniel fit demi-tour et retourna vers les Louvelles.

« Ouap ! Ouap ! jappa Moustique, soudain ressuscité. Enfin ! le maître a reconnu son erreur, et nous revenons. Mais si l'on m'avait écouté plus tôt... »

Quoi qu'il en soit comme on était cette fois, et d'après leur simple bon sens de bêtes, dans le bon chemin, personne ne se fit prier pour trotter. Il fallut même que Daniel modérât leur ardeur, jusqu'à ce qu'il aperçoive une petite robe noire, la bas sur la route blanche toute luisante de soleil...

« La voilà ! » songea-t-il, tandis que son cœur sautait dans sa poitrine comme il n'avait jamais fait encore.

Lorsqu'ils furent à hauteur l'un de l'autre, le vicomte prit un air très étonné.

— Quelle bonne surprise, mademoiselle Viviane ! Je ne pensais pas vous rencontrer ici...

En même temps, il pensait :

« Heureusement que je ne crois plus à la fable qu'on me racontait quand j'étais petit que les menteurs perdaient une dent chaque fois qu'ils trompaient quelqu'un car toutes les miennes devraient tomber à la fois, devant un aussi gros mensonge ! »

Mais Viviane avait levé la tête, et une même surprise heureuse irradiait son charmant visage.

— C'est vous, monsieur ? J'avais le soleil dans les yeux, et je ne vous reconnaissais pas... Oui, j'ai quelques emplettes à faire à Donain...

— Je ne vous avais pas revue depuis le dîner qui nous a réunis chez M. Huzey, fit-il en se penchant sur l'encolure de Turco. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Et vous ?

— Vous voyez ! fit-il en riant. Mais vous êtes pressée, peut être. Voulez vous que nous cheminions en bavardant un peu ?

— Oh ! mais je crois que ce n'est pas du tout votre chemin, remarqua-t-elle. Ne rentriez-vous pas aux Louvelles ?

— Si ... Mais... j'ai oublié quelque chose de très important à faire à Donain. Il faut que j'y retourne.

— Vraiment ? fit-elle avec un coup d'œil malicieux tandis qu'un sourire éclairait sa physionomie. Je ne puis sans doute vous faire cette commission ?

— Oh ! non ! C'est très difficile... très compliqué... C'est... heu...

— Je comprends ! fit-elle en feignant un petit air piqué, Vous n'avez pas confiance en moi...

— Oh ! mademoiselle Viviane ! Comment pouvez-vous supposer... Vrai, vous me faites de la peine...

Non, je vais vous expliquer...

Et, pour mieux expliquer, il mit pied à terre, Puis, passant la bride sur son bras, il marcha auprès d'elle.

— Savez-vous que vous demeurez terriblement loin de la ville ? fit-il en jetant un regard vers les Fargettes, qu'on apercevait derrière le bois, à mesure qu'on s'élevait sur le plateau où dominait la sous-préfecture.

— Ah ! j'y suis habituée... De la sorte, je puis rester à la campagne que j'aime et avoir un logement moins cher et plus vaste. Si j'étais seule, peut-être louerais-je une chambre à Donain. Mais j'ai ma vieille tante...

— Vous êtes le dévouement incarné...

— Pas du tout ; il ne faut pas me faire meilleure que je ne suis. J'ai eu le malheur de perdre ma pauvre mère ; ma tante a consenti à venir partager ma solitude et me tenir compagnie... C'est si triste d'être seule !

Des larmes brillaient dans les beaux yeux de Viviane. Et Daniel, tout à coup, eut la notion exacte de ce que devait être cette existence sans joie.

— Pauvre petite ! murmura-t-il, malgré lui.

Tout de suite, il se reprit :

— Excusez-moi, mademoiselle ! J'ai parlé malgré moi... Je crois que j'ai pensé tout haut.

— Ne vous excusez pas... fit-elle à mi-voix. C'est si bon de trouver un peu de sympathie vraie près de soi !

— Vous n'avez pas dû être gâtée sous ce rapport-là par ceux que vous devez fréquenter, n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous ! C'est l'esprit des petites villes...

— Il me répugne et me révolte...

— Nous ne le changerons pas... J'ai besoin de ménager tout le monde, car je dois gagner ma vie.

— Cette servitude ne vous pèse pas, parfois ?

— Si, beaucoup, avoua-t-elle franchement. Mais je dois la subir. La loi du pain quotidien est souvent dure.

— Je sais...

Ils restèrent silencieux un moment. A la dérobée, Daniel admirait la ligne pure du cou penché sous le poids de réflexions trop ardues. Il reprit :

— Savez-vous que mes fiançailles sont rompues ?

Elle leva la tête.

— Déjà ?

— Oui ! Je suis ruiné... Mlle Huzey m'a aussitôt rendu ma parole...

— Je le sais...

— Vous le saviez donc ?

— Oui...

Il rit, un peu amèrement.

— C'est merveilleux de voir avec quelle rapidité se propagent les nouvelles, en province ! Télégraphe et téléphone ne sont plus rien à côté de ces voix mystérieuses qui renseignent partout et sur tout !

Elle fit un petit geste de la main.

— N'accusez personne. Le hasard seul a tout fait. Hier, je devais donner la leçon de musique à Mlle Huzey. J'y suis arrivée au moment où on venait de lui apprendre la nouvelle. Mme Huzey m'a dit que sa fille ne prendrait pas de leçon de piano ce jour-là et m'en a dit la raison. Voilà tout.

— Qui donc a renseigné la famille Huzey !

— Je l'ignore, fit-elle après une légère hésitation.

Il la remarqua et sourit.

— Allons, ne mentez pas ! C'est Mlle Plumet, je parie ?

Elle sourit aussi, sans répondre.

— J'en étais sûr. Cette femme-là est un vrai tambour de ville. D'ailleurs, cela m'est égal. Il fallait bien que ça se sache.

Elle tourna vers lui son pâle petit visage, où une légère onde rose courait maintenant.

— C'est donc vrai... bien vrai, que vous n'êtes pas riche ? interrogea-t-elle.

— Hélas ! Rien de plus vrai ! Je vais vous dire toute la vérité... J'ai eu la chance, voici quelques mois, de réaliser une petite somme : une vingtaine de mille francs environ ! Je travaillais dans une grande banque parisienne. J'ai demandé un congé, et je suis parti, bien résolu à vivre pendant quelques semaines de la vie d'un grand seigneur. Que voulez-vous ! C'était peut-être fou, mais je ne voulais pas mourir sans en avoir tâté... Bref, je louai une voiture à un de mes amis, un garagiste de la rue de Vauzelle, ainsi que ce château... Et je partis pour Donain, en faisant courir le bruit que j'étais devenu milliardaire... Je comptais m'amuser un peu de la mine respectueuse et déferente des gens... Je voulais aussi m'assurer des sympathies réelles que peut trouver un homme trop riche... Malheureusement, je ne sais comment la vérité a fini par être découverte... Je ne suis donc pas ruiné, à proprement parler, puisque mon prétendu milliard n'a jamais existé que dans mon imagination, mais je me trouve Grosjean comme devant... au grand scandale de l'honnête petite ville que j'ai bernée... Personne ne me salue plus... On me boude... Dépouillé de mon auréole d'or, je ne vauds plus rien.

— C'est indigne ! s'écria Viviane. Comme si la valeur de la personnalité pouvait se mesurer à l'importance de la bourse !

— Il paraît que si, et j'en ai eu mille fois la preuve depuis hier soir... Savez-vous que je m'étonne et m'émerveille de vous voir, vous, mademoiselle Viviane, me parler et sembler ne pas trop redouter ma compagnie ?

— Vous me jugez bien mal, répondit-elle en rougissant encore davantage. Je me mépriserais longtemps, si j'étais capable de sentiments aussi vils !

— A vos yeux, la fortune n'a donc aucune espèce d'importance ?

— Aucune ! répondit-elle avec vivacité. Si, je me trompe ! C'est le meilleur moyen de faire autour de soi un grand nombre d'heureux.

Il la regarda avec douceur.

— Vous auriez mérité d'être riche, dit-il, et je regrette maintenant de ne pas être un milliardaire pour de bon. Vous m'auriez indiqué l'emploi que je devais faire de cette trop vaste fortune.

Elle sourit.

— A quoi bon y penser ? Ce n'était qu'un beau rêve... Evidemment, poursuivit-elle, songeuse, les gens raisonnables vous blâmeront d'avoir gaspillé de la sorte cette somme qui vous tombait du ciel... Mais moi, je ne puis vous condamner... Je sais trop le prix qu'a un beau rêve dans une grise réalité !

Elle prononça ces mots avec tant de conviction, tant de chaleur, que Daniel en fut tout ému.

— C'est vrai, dit-il. Le rêve est souvent le seul lot de bonheur des déshérités, le monde merveilleux où l'on se réfugie. Les enfants rêvent de fées et de pays de joujoux en compensation des tristes heures que leur inflige l'école. Les grandes personnes rêvent au bonheur et aux facilités que procure la fortune pour échapper à une réalité sans joie et sans idéal... Le rêve ! La clé d'or qui ouvre les champs de l'infini !

— On se crée un bonheur à soi dans un monde à soi, reprit Viviane. Et malgré le combat quotidien qu'il faut livrer, l'existence apparaîtrait supportable...

Elle fit halte, s'interrompant.

— Voici Donain, dit-elle. Je pense qu'il vaut mieux nous séparer, maintenant.

— Déjà ? fit-il, gamin et boudeur. Nous avons pourtant marché tout doucement !

Il fallait bien que nous arrivions ! fit-elle, riant franchement cette fois. Savez-vous qu'il est horriblement tard ? Que dira dame Bertrande ?

— Elle ne m'attend pas pour déjeuner. Je l'ai prévenue que je mangerai au dehors, répondit-il.

— Ah ! en ce cas, c'est différent. Mais je crois qu'il n'est pas nécessaire qu'on nous voie ensemble...

— Auriez-vous honte de moi ?

— Ah ! Dieu ! non ! fit-elle avec un peu trop de précipitation. Elle se reprit aussitôt et corrigea :

— Je veux dire que ce n'est pas du tout votre situation qui me fait parler de la sorte... C'est parce qu'il n'est pas correct qu'on nous aperçoive, cheminant côte à côte...

— Vous craignez les racontars ?

— Hélas !

— Vous avez raison. Vous êtes obligée de prendre garde à certaines considérations. Nous allons donc aller chacun de notre côté. Pourtant, avant, je voudrais bien vous demander quelque chose...

Elle leva ses fins sourcils en signe d'étonnement

— A moi ? Je vous écoute.

— Il me semble que... Mon Dieu ! comme c'est difficile à dire ! fit-il d'un ton drôle. Enfin vous souvenez-vous quand je suis entre chez vous, le jour où je m'étais si stupidement coupé le doigt ?

— Je me souviens.

— Vous avez été si gentille ! Vous m'avez soigné...

— C'était mon devoir...

— Oui... C'est entendu, mais enfin... Nous avons causé comme deux amis. Puis à partir du moment où sans réfléchir je vous ai donné ma carte vous êtes devenue beaucoup plus réservée, beaucoup plus froide vis à vis de moi. Tout le temps vous me fuyiez, c'était visible... Si ! si ! s'exclama-t-il devant le geste de dénégation que tentait la jeune fille. Laissez-moi continuer. Vous paraissiez me trouver antipathique... puis, aujourd'hui, vous redevenez comme vous étiez la première fois. si simple... si franche... si gentille ! Avouez donc que c'était mon milliard qui vous taisait peur !

Elle détourna la tête, confuse :

— Pensez-vous !

— Si, si... Dites, mademoiselle Viviane, vous me trouviez horriblement riche, n'est-ce pas ? Et c'est cela qui vous effrayait tant ?

Mais Viviane s'était reprise. Elle sourit et fit de la main un petit signe d'adieu au jeune homme. Et, lui tournant le dos, elle s'éloigna résolument sans répondre.

Chapitre X.

Tout songeur, Daniel avait regardé s'éloigner le léger fantôme noir, qui marchait d'un pas alerte vers la petite ville. Il avait déjà oublié qu'il était l'heure, plus que passée, du déjeuner. Un aboi sonore de Moustique, qui commençait à trouver plus que saugrenus ces va-et-vient sans rime ni raison, le rappela à la réalité.

— Tu as faim, mon bon chien ! fit-il en souriant et en se baissant pour caresser la grosse tête sympathique. Allons ! En route ! Et pour de bon, cette fois !

Il remonta à cheval et reprit au petit galop de chasse la direction des Louvelles. Moustique, assez inquiet, préféra prendre les devants, et à la bifurcation, galopa comme un fou dans le bon chemin, afin d'enlever au maître l'envie de recommencer le manège qu'il ne comprenait pas.

— D'où venez-vous, monsieur Daniel ? s'écria Dame Bertrande, en levant les bras au ciel, lorsqu'elle vit apparaître le jeune homme. J'étais horriblement inquiète. Je croyais que vous aviez eu un accident ! Le malheur vient si vite ! Songez que voilà plus d'une heure que le déjeuner est cuit. Bien entendu, il est immangeable, mais tant pis pour vous, si vous ne le trouvez pas bon, vous vous en prendrez à vous seul !

Mais Daniel n'eut cure de la mercuriale. Il avala distraitement un excellent déjeuner, pas du tout brûlé malgré son retard, poursuivi par l'image de la silhouette noire de la route de Donain.

« Comme elle semblait simple et gentille, et confiante ! se dit-il. Combien elle était différente de celle que j'ai connue à la fête de bienfaisance, froide et gardant toujours une réserve inexplicable ! Je suis certain qu'elle redoutait ma richesse, et c'est le seul motif pour lequel elle s'écartait de moi. Ceci prouve une délicatesse de sentiments que je peux trouver à bon droit extraordinaire... Elle est charmante... jolie, distinguée... Et ce tact exquis, cette façon de se tenir, de parler, à la fois modeste et fière, qui décèle certainement une excellente origine... Elle vaut mille fois toutes les péronnelles que j'ai connues, et qui ne faisaient la cour qu'à mes pseudo-billets de banque... Elle, au contraire, semble me témoigner bien plus d'intérêt depuis qu'elle sait que je suis pauvre... Elle est désintéressée, c'est certain... Cette attitude le prouve au centuple...

— Êtes-vous malade, monsieur Daniel ? demanda dame Bertrande, surprise par le mutisme de son ancien nourrisson.

Le jeune homme qui venait de vider sa tasse de café sans faire attention qu'il n'était même pas sucré, leva la tête d'un air tout surpris :

— Malade ? Non, ma bonne Bertrande ! je ne me suis jamais mieux porté !

— C'est que vous n'avez pas dit un mot durant tout le repas...

Daniel jeta sa serviette, bondit de dessus sa chaise et, attrapant la pauvre femme tout ébahie, lui plaqua deux gros baisers sur chaque joue.

— Et c'est ça qui t'inquiète ? Eh bien ! rassure-toi ! Tu vois que je n'ai guère l'air souffrant !

Dame Bertrande le regarda d'abord avec des yeux ronds, puis leva un doigt doctoral en souriant :

— Hum ! Tout ce que vous voudrez ! m'sieur Daniel, vous n'êtes pas dans votre état normal !

— Que veux-tu dire, ma bonne ?

— Je veux dire, tout simplement ; que vous êtes amoureux, pardi ! fit-elle en se sauvant avec la cafetière.

Le jeune vicomte resta pantois devant cette déclaration. Puis il se donna un grand coup de poing sur le front.

— Je suis un grand sot ! s'écria-t-il tout haut. C'est ma vieille Bertrande qui a raison, je l'aime, c'est clair comme le soleil en plein midi !

Et, pour bien se convaincre, il répéta avec ravissement :

— Je l'aime... J'aime Viviane... Viviane, je vous aime... Diable. ! voudra-t-elle de moi, simple

employé de banque ? Bah ! On verra bien. Si mon petit doigt ne me trompe pas, je crois qu'on célébrera un mariage avant longtemps par ici...

Et, ravi de cette découverte, le grand gamin qu'était encore Daniel se mit à sauter sur les sièges à pieds joints.

Ce fut dans cette agréable occupation que dame Bertrande le surprit. Elle en resta clouée d'étonnement.

— Dieu me pardonne ! s'écria-t-elle, monsieur Daniel, devenez-vous fou ?

Mais celui-ci ne l'entendit même pas. Il sauta au cou de sa vieille gouvernante.

— Tu avais raison, Bertrande, tu avais raison ! Et c'est vrai, encore plus que tu ne le crois !

— Que vous avez perdu la raison ? Bien sûr, et vous n'avez pas besoin de me l'affirmer pour que je le croie... En voilà des façons ! bougonna-t-elle en redressant son chignon dont l'équilibre était fortement compromis par les élans fougueux de Daniel. Quelle mouche vous pique ? voulez-vous que je vous fasse une infusion de fleurs d'oranger ?

Il se mit à rire et voulut l'entraîner dans une valse.

— Les fleurs d'oranger... C'est ça ! Mais ce n'est pas dans ta casserole qu'elles seront !

— Ça y est... V'là que ça recommence... Allons, calmez-vous, ou j'envoie Urbain chercher le docteur...

— Mais qu'imagines-tu là, ma pauvre vieille ? s'écria l'ex-millionnaire. Je me porte comme un charme. Seulement, je viens de découvrir que je l'aime, tu comprends ? C'est pour cela que je suis si joyeux !

— Ah ! fit la vieille, tout épanouie. Je l'avais bien dit : C'est le cœur qui est malade... Ce n'est pas votre première fiancée, j'espère au moins ?

— Tranquillise-toi ! fit-il en riant. Celle-ci, tu ne la reverras plus... Nous nous sommes laissés plutôt froidement.

Bertrande se mit à rire à son tour :

— Elle n'a pas dû être très satisfaite, je comprends ça ! Tant pis pour elle : celle-là, elle ne me plaisait pas du tout, j'aime mieux vous le dire tout franc... Je la voyais faire, au commencement, avec ses coups d'œil en coin : « Daniel par-ci, Daniel par-là ! » Elle était tout sucre, tout miel. Et des poses ! Et des soupirs ! Elle cherchait à vous accaparer, c'est moi qui vous le dis, et pourtant, je ne suis qu'une vieille bête... Mais son manège sautait aux yeux. Allez... vous n'auriez pas été heureux avec cette mijaurée-là, mon cher petit... J'espère que l'autre est bien gentille, et qu'elle vous ressemble ?

— Tu es trop flatteuse, ma bonne Bertrande ! riposta Daniel en riant. Mais elle n'a pas encore dit oui... Peut-être ne voudra-t-elle pas du pauvre diable que je suis devenu ! Elle ne sait encore rien...

— Elle ne sait pas ?... Et vous croyez que vous serez plus heureux avec celle-là ?

— J'en suis persuadé...

— Vous l'aimez tant que ça ?

— Et encore plus !

Dame Bertrande saisit le jeune homme aux épaules.

— Et vous êtes encore là, à danser de joie tout seul ? Mais courez donc chez elle, sapristi, et dites-lui tout ça à elle !

— Tu as raison, et encore, et toujours ! s'écria-t-il... Décidément, je ne suis qu'un enfant !

Et, sans prendre la peine de se vêtir, il sortit.

Mais Bertrande le rappela à de plus banales réalités :

— M'sieur Daniel ! Hé ! m'sieur Daniel ! vous croyez-vous encore à la mi-août, par hasard, que vous sortez sans chapeau et sans pardessus ? Allez prendre une bronchite, maintenant ! Vous serez à l'aise pour faire votre cour !

— C'est extraordinaire, Bertrande ! Tu es la sagesse incarnée, fit-il en revenant docilement. Tu ne

vois pas que je sois pris par une crise d'éternuements pendant que je lui déclarerai ma flamme ? C'est là de quoi faire manquer mon mariage !

— Voilà pourquoi il faut vous couvrir ! fit la vieille gouvernante, pratique, en l'aidant à enfiler son vêtement.

Enfin prêt, cette fois, il partit à grands pas, tandis que dame Bertrande le suivait des yeux avec un sourire indulgent aux lèvres.

— Ah ! que c'est beau, la jeunesse, mon dieu ! soupira-t-elle en faisant demi-tour.

Le vicomte marchait bien. Il suivit le chemin qui reliait les Louvelles à la grande route asphaltée de Donain. Puis, après l'avoir suivie peu de temps, il tourna dans un autre chemin communal : celui qui conduisait aux Fargettes.

Une petite pluie fine s'était mise à tomber, remplaçant le gai soleil de la matinée. L'été de la Saint-Martin était déjà loin. L'hiver s'annonçait par les craquelures des dernières feuilles, la bise aigre qui sifflait entre les branches qui se dénudaient, et cette atmosphère mélancolique où l'on sent la fin des beaux jours.

Mais Daniel ne semblait en avoir cure. Il marchait d'un pas allègre. Tout le soleil du printemps éclairait son cœur.

« Pourvu qu'elle accepte ! » pensait-il.

Mais un secret pressentiment lui disait que oui. Sans être un psychologue averti, il y a des choses qui ne trompent pas. Et le changement significatif survenu dans l'attitude de Viviane semblait être de celles-là.

Quand il aperçut le toit rouge de la maisonnette, il tressaillit. En même temps, une bouffée musicale l'enveloppa. Viviane, comme elle faisait souvent, était à son piano.

Mais ce jour-là, il ne s'attarda pas à écouter le jeu prestigieux de la jeune artiste. Résolument, il sonna.

Tout de suite, le piano se tut. Un instant de silence régna. Puis la porte s'ouvrit, et la jeune fille descendit les deux marches qui reliaient le corridor au jardin.

Elle ne put dissimuler un léger mouvement d'étonnement en reconnaissant Daniel. Mais, en même temps, un sourire heureux éclaira son visage.

— Entrez ! fit-elle d'une voix douce. Voici une bonne surprise... J'espère que vous n'avez pas d'autre doigt coupé ?

Le ton était malicieux. Daniel en tira un augure favorable.

— Je m'excuse de venir vous déranger, fit-il en suivant sa jeune hôtesse sur le gravier qui crissait. Mais j'ai pensé qu'il serait peu correct à moi de partir sans venir prendre congé de vous.

Ils étaient entrés dans un petit salon, celui que Daniel connaissait déjà. Mais la vieille tante n'était pas là.

Viviane, aux mots prononcés par son visiteur, s'était retournée, l'air subitement anxieux. Mais d'un effort de volonté, elle se ressaisit :

— Excusez ma tante, dit-elle d'une voix un peu changée. Elle a l'habitude de se reposer tous les après-midi. Vous disiez donc, monsieur, que vous alliez partir ? Vous nous quittez ?

— Hélas ! bien à contre cœur... Mais voici mes vacances terminées... Je dois rentrer à Paris...

— C'est vrai ! fit-elle tristement. J'oubliais que vous n'êtes que de passage ici...

— Naturellement... A vrai dire, j'aurais pu rester un peu plus longtemps. Mais à quoi bon ? Tout le monde me fait grise mine... On ne me pardonne pas la comédie innocente que j'ai jouée...

— Vous exagérez fit-elle en rougissant beaucoup. Vous avez encore de vrais amis à Donain...

Il se pencha et lui prit une main.

— Aurais-je le bonheur de vous compter parmi ces vrais amis ? interrogea-t-il doucement.

— Bien sûr ! fit-elle avec franchise, en relevant sa jolie tête où brillait une flamme de défi. Je trouve

odieux le changement d'attitude que l'on affecte vis-à-vis de vous, et j'en sais d'autres qui sont de mon avis.

— D'autres ? Vous m'étonnez !

— L'abbé Champagnol, par exemple.

— Ah ! lui ! Cela ne m'étonne pas. C'est un saint homme, et je le vénère beaucoup. Mais à part lui et vous, je me demande qui peut encore s'intéresser à moi !

Elle baissa légèrement la tête.

— Vous voyez ! vous ne dites rien. Je me rends compte, allez ! Ce matin, vous savez que je suis allé à Donain. J'ai justement croisé le groupe de jeunes filles que je recevais aux Louvelles...

— Mlle Huzey, Barbes, Janvier et Morand, récita Viviane. Je les connais...

— Justement. Eh bien ! on m'a regardé comme si j'avais été à la fois une bête curieuse et un lépreux, sans répondre à mon salut, naturellement.

— Je connais cette attitude... Je sais aussi combien on peut en souffrir, bien que ce soit un tort...

Tout en parlant ainsi, la jeune fille serrait machinalement les doigts de Daniel.

— Vous êtes bonne, vous... Très bonne, mademoiselle Viviane... On ne se rend compte du prix d'une affection sincère que dans les circonstances où je me trouve.

— Je vous plains monsieur Daniel, mais ma sympathie, à moi, ne vous fera jamais défaut. Vous aurez toujours en moi une amie sincère et dévouée...

— Je m'en suis déjà aperçu, répondit le jeune homme à mi-voix. Mais c'est encore autre chose qu'une amitié franche que je veux vous demander.

Viviane pâlit jusqu'aux lèvres.

— Je ne vous comprends pas, balbutia-t-elle en retirant sa main.

Daniel se pencha encore davantage, comme si les paroles qu'il allait prononcer devaient aller droit de sa bouche à lui, jusqu'au cœur qu'il voulait toucher.

— Viviane, murmura-t-il, plus ému qu'il ne voulait le paraître encore, Viviane je vous aime, je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vue ici. Je suis pauvre, c'est vrai. Mais je suis courageux. J'arriverai à vous créer la situation à laquelle vous avez droit...

Elle l'interrompit ardemment :

— Ah ! ne me parlez pas d'argent ! Je ne veux que votre amour !

A peine avait elle achevé ces paroles, qui étaient un aveu, que Daniel s'était précipité à genoux.

— Vous m'aimez Viviane, ma fée ! Vous l'avez dit. Vous m'aimez un peu, n'est-ce pas ? Vous acceptez d'être ma femme chérie ?

Mais la jeune fille, effrayée sans doute par la hardiesse des mots qu'elle venait de prononcer, s'était voilé le visage de ses doigts tremblants. Et le jeune homme bouleversé au delà de toute expression, sentit une larme, tiède et lourde glisser entre ses mains.

— Vous pleurez ! s'exclama-t-il. Vous pleurez, Viviane ! Et c'est à cause de moi que vous pleurez !

De force, il écarta les doigts et vit les admirables, les doux yeux couleur lumière tout embués.

— Je pleure... mais je pleure de joie, souffla-t-elle, très bas.

— Viviane ! Comme je suis heureux ! Vous me prouvez une chose : c'est que l'argent ne fait pas le bonheur... Riche, vous m'auriez repoussé, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça plusieurs fois :

— Ah ! certes ! jamais, jamais, je n'aurais consenti... On m'aurait crue intéressée... Et moi, je n'aimais que vous... Votre fortune n'est jamais entrée en ligne de compte. C'est pourquoi j'ai été heureuse, oh ! si heureuse ! quand j'ai appris que vous n'étiez, enfin ! qu'un homme comme les autres, et que vous deviez travailler pour vivre...

— Chère enfant ! Je ne doute pas de votre cœur, puisque vous, qui savez la vérité entière, voulez bien m'accepter comme compagnon... Vous ne vous en repentirez pas, je vous l'assure... Toute une vie

d'amour, d'affection, ne sera pas trop longue pour reconnaître le don précieux que vous me faites aujourd'hui...

Elle releva la tête, essuya ses larmes et sourit.

— Pauvre ! J'aime mieux cela... Nous travaillerons tous les deux, n'est-ce pas ?

— Oui... Nous construirons à deux notre nid... Et vous me chanterez pour moi tout seul les admirables œuvres de nos maîtres disparus... Nous travaillerons... jusqu'à ce que des petits êtres s'ébattent autour de nous... Alors, votre rôle sera de rester la gardienne vigilante du foyer... Moi seul assurerai la vie à notre chère nichée...

Viviane baissa les yeux et sourit.

— M'autorisez-vous à parler à l'abbé Champagnol ? demanda-t-il. J'ai hâte que notre union soit célébrée... Si je dois repartir pour Paris, j'aurais tant voulu vous emmener avec moi !

— C'est vrai ! Quand avez-vous fixé la date de votre départ ?

Il hésita :

— Oh ! je peux retarder encore celui-ci de trois semaines. La cérémonie peut très bien avoir lieu avant si vous y consentez...

Viviane sourit, tandis que ses yeux caressaient de leur douceur le visage de l'aimé.

— Je veux tout ce que vous voulez.

Il lui saisit la main et y déposa un respectueux baiser.

— Chérie, je vous aime...

Elle se baissa vers la brune chevelure inclinée sur sa main et chuchota à son tour :

— Moi aussi, Daniel... je vous aime plus que tout au monde !

Chapitre XI.

Lorsque Suzanne apprit les fiançailles de l'ex-millionnaire avec la jeune pianiste, elle ne put retenir un geste de colère et de stupéfaction.

— Ils sont bien assortis, ma chère, déclara Mlle Plumet, qui, suivant son habitude, s'était faite la messagère de cette nouvelle auprès des Huzey. Il ne pouvait espérer mieux.

— Quand je pense qu'il avait jeté son dévolu sur moi ! s'écria Suzy. Évidemment, ma dot lui aurait rendu les plus grands services.

C'était dans l'après-midi. Un feu clair flambait dans la cheminée, et quelques personnes étaient réunies autour du thé que Mme la notairesse offrait toutes les semaines à son jour.

M. Huzey, qui était adossé au feu avec le percepteur, caressa sa belle barbe soignée.

— J'avoue que ce mariage ne m'a jamais beaucoup souri, fit-il avec onction. Vous connaissez, mon cher ami, mes opinions républicaines, et la carrière que j'espère fournir dans la politique... Or, ce jeune homme appartient à l'aristocratie... Il est vicomte... Je n'aime pas cela... Je suis un pur...

Le percepteur hocha la tête.

— Sûrement, fit-il, cette union ne pouvait vous faire bien voir du parti... Mais quand on a un milliard dans sa poche, ou plutôt un gendre qui l'a, on peut passer sur beaucoup de choses et sacrifier ses ambitions politiques...

M. Huzey jeta un coup d'œil à son compagnon, qui était une influence, il ne l'ignorait pas.

— Oh ! je voyais d'abord le bonheur de ma fille, fit-il d'un ton dégagé. Mais l'argent, pour moi, n'a jamais eu beaucoup de poids... Ma situation me met à l'abri du besoin, et je n'en demande pas davantage...

Suzy restait sombre, malgré tous ses efforts pour paraître enjouée. Elle riait et affectait une attitude dégagée. Mais, au fond d'elle-même, elle ne pouvait pardonner à Daniel de l'avoir si vite oubliée. Elle avait cru avoir produit sur son esprit une impression plus durable. Apprendre l'engagement de son ex-fiancé moins de huit jours après la rupture, c'était dur ! Son amour-propre en souffrait cruellement. Qu'allait-on dire en ville ? On devait faire des gorges chaudes de son aventure, c'était sûr...

Un nom, jeté dans la conversation par Mme Tiercelin, la fit tressaillir.

— Savez-vous, disait la dame, que le jeune Garches va nous quitter ?

— Il laisse Donain ?

— Il paraît ; il vient d'être nommé au collège de la Préfecture, comme c'était son désir. A son âge, voilà une superbe position, et il n'est pas à plaindre.

— Ce jeune homme est fort intéressant, reprit le percepteur, de sa cheminée où il se chauffait les mollets avec délectation. J'ai toujours prédit qu'il irait loin.

Suzy prêtait à ces propos une oreille attentive, tout en ayant l'air de poursuivre l'entretien commencé avec ses amies. Parbleu ! Elle la tenait, sa riposte ! Elle se souvenait des déclarations touchantes qu'Henry lui avait faites, et de son désespoir lorsqu'il avait appris ses fiançailles avec le vicomte de Talmont. Quand on aime comme il aimait Suzy, il ne devait pas être difficile, pour une personne adroite, de le ramener vers elle... C'était cela ! Elle allait répondre au mariage de Daniel par le sien propre, et un fort joli mariage, de l'aveu de chacun, puisque maintenant Henry était devenu quelqu'un d'important.

Cette nouvelle idée lui rendit sa gaieté, et c'est avec un enjouement parfaitement naturel qu'elle poursuivit la conversation. Elle avait hâte, maintenant, de mettre son projet à exécution, et il lui tardait d'avoir le champ libre...

Enfin, les invités un à un se retirèrent. Mais il faisait nuit depuis longtemps. Suzy ne pouvait songer à sortir. D'abord, elle ne tenait pas à mettre ses parents au courant. Elle voulait être sûre de sa victoire avant et ne leur annoncer la chose qu'une fois qu'elle serait sûre du résultat.

Elle connaissait l'adresse d'Henry à Donain. Sans perdre un instant, elle s'installa devant son petit

bureau, dans sa chambre, tira une feuille de papier d'un gris bleu élégant, où ses initiales s'entrecroisaient, et commença ce laconique billet :

« *Mon cher Henry, pouvez-vous m'accorder un instant d'entretien, demain après-midi, vers quatre heures ? J'ai un besoin tout à fait urgent de vous parler. Je compte sur vous sans faute. A demain donc, merci, et mes meilleures amitiés.* »

« Là ! pensa-t-elle en cachetant l'enveloppe. Je connais Henry. Il viendra. »

Elle sortit et alla trouver Noémie, la servante, qui s'affairait autour de ses fourneaux.

— Laisse là ton dîner, dit Suzy d'un ton autoritaire. J'ai une commission pressée à te donner.

La brave femme leva les bras au ciel.

— Y pensez-vous, mam'zelle Suzy ? J'ai mes côtelettes à paner... Et vous savez comme Monsieur est difficile pour les côtelettes !

— Il s'agit bien de tes côtelettes ! Obéis, te dis-je, nous dînerons un quart d'heure plus tard, voilà tout.

Devant le ton décidé de sa jeune maîtresse, Noémie n'osa plus protester. Elle enleva son tablier et demanda d'un ton maussade :

— Où faut-il aller ?

— A l'adresse inscrite sur l'enveloppe : 16, rue Delacroix. Ce n'est pas bien loin.

— Encore un bon quart d'heure pour aller, autant pour revenir... Une demi-heure, autant dire ! grommela-t-elle, de fort méchante humeur, à l'idée de ses côtelettes en retard.

— Bah ! cela te fera prendre l'air... Allez, va vite !

Le lendemain, Suzy fit une toilette soignée, mettant en œuvre tous les artifices de la coquetterie, afin de rehausser sa beauté. Elle allait jouer une partie qu'il importait de gagner.

Un peu avant quatre heures, un coup de sonnette retentit. Suzy eut un sourire satisfait.

— Il est exact ! Allons, c'est bon signe !

Elle avait choisi cette heure-là, car elle savait que son père et sa mère devaient sortir. Personne ne viendrait donc interrompre leur conversation. Suzy, en habile tacticienne, se jurait bien que le jeune homme sortirait de la maison plus épris que jamais.

Alors, le soir, elle annoncerait triomphalement à ses parents qu'elle était fiancée de nouveau avec le jeune Garches... Somme toute, ce serait encore elle qui aurait le beau rôle... Ah ! elle ferait voir à ce milliardaire manqué qu'elle n'était pas en peine pour trouver un parti plus beau que lui ! Garches devait gagner au moins trois mille francs par mois, plus les leçons particulières... Pour commencer, c'était gentil... On le disait plein d'espérances... Dans quelques années, il pourrait sans doute obtenir un poste dans la capitale. L'avenir n'était pas encore trop sombre.

Elle en était là de ses réflexions, lorsque la vieille domestique introduisit Henry dans le salon. Suzy se leva nonchalamment et s'avança au-devant de lui avec un charmant sourire.

— Bonjour, mon cher Henry. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Et vous ?

— Moi aussi. Excusez-moi si je vous ai fait parvenir ce petit mot impérieux... Je ne vous dérange pas, au moins !

Henry pensa qu'il serait un peu tard pour s'en apercevoir... Mais il garda sa réflexion et répondit aimablement :

— Pas du tout... Au contraire...

— Asseyez-vous donc... Je vous tiens debout... Cela n'a pas le sens commun ! Tenez ! prenez donc ce tabouret, là, près de moi...

Elle lui désignait un siège bas. Henry obéit. Suzy s'étendit sur le sofa où elle était à l'arrivée du jeune professeur, pose qu'elle affectionnait.

Un petit silence régna. Henry attendait que Suzy s'expliquât. Et celle-ci cherchait de quelle façon

elle ouvrirait une entreprise aussi épineuse.

— Savez-vous, Henry, dit-elle enfin d'une voix pénétrée, que j'ai souvent... très souvent, pensé au dernier entretien que nous avons eu ensemble ? Pourquoi m'avez-vous si vilainement abandonnée, méchant ?

Henri haussa les sourcils avec étonnement.

— Moi ? je vous ai abandonnée ?

— Oui, vous ! N'avions-nous pas échangé des promesses... des serments très doux ? Et puis, brusquement, sur un coup de tête, vous partez... on ne vous revoit plus !

— Permettez-moi de vous faire remarquer, Suzy, fit-il avec une certaine froideur, que votre erreur est complète... Si j'ai bonne mémoire, c'est vous qui m'avez laissé, qui avez renié vos paroles, vos engagements, pour vous fiancer avec le vicomte !

— Vraiment, je ne vous voyais plus. Un autre m'a parlé d'amour, je l'ai écouté.

— Il me semble que la déclaration que m'a faite un certain soir M. Huzey était catégorique ! Je ne devais plus songer à vous, et, si je vous aimais réellement, je devais comprendre que votre bonheur n'était pas avec moi... Mais à quoi bon reparler de tout cela ?

— Au contraire, parlons-en ! s'écria Suzy en posant sa main sur le bras du jeune homme. Oh ! Henry ! Vous ne pouvez savoir ce que j'ai souffert à cause de vous... Mes parents voulaient pour moi un riche mariage... Ils m'ont fiancée à ce vicomte de Talmont presque malgré moi... Mais c'était vous que j'aimais...

Un imperceptible sourire, glissant sur les lèvres rasées du jeune professeur, aurait indiqué à un observateur attentif qu'il n'était pas dupe de l'habile comédie. Il répondit :

— Il me semble, Suzy, que nous ne sommes plus au temps où des parents barbares enfermaient leur fille au couvent ou la mariaient contre leur gré... Votre père et votre mère vous aiment, et, si vous aviez manifesté votre volonté, je suis certain qu'ils auraient accepté notre mariage.

Elle poussa un soupir.

— Vous croyez cela ! J'ai bien souffert, allez... Une seule chose me soutenait : la pensée de votre amour pour moi, mon Henry chéri...

Il se leva.

— Je suis navré, croyez-moi, Suzy... Mais nous ne parlons plus le même langage. Après ce qui s'est passé, j'ai compris qu'un pauvre professeur comme moi ne pouvait prétendre à la main d'une jeune fille riche et dotée comme vous...

— Vous avez tort, Henry... fit-elle avec un sourire exquis. J'ai tant imploré mes parents qu'à l'heure actuelle je suis libre... Mes fiançailles avec le vicomte de Talmont sont rompues... Je suis prête à vous consacrer ma vie...

— Je vous en suis infiniment reconnaissant... Malheureusement, il est trop tard.

La jeune fille pâlit malgré son rouge.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, Suzy, que j'ai cherché et trouvé ailleurs le cœur fidèle qui saura m'aimer dans les bons comme dans les mauvais jours... Ne cherchez pas son nom vous ne la connaissez pas. Elle habite Paris. Nous devons nous marier sitôt mon arrivée là-bas, c'est-à-dire dans trois semaines. Restons bons amis.

Mais Suzy, à son tour, s'était levée, toute blanche de colère, les lèvres serrées. Henry comprit que l'entretien était terminé.

— Adieu, Suzy, dit-il. Soyez heureuse !

Et, faisant demi-tour, il sortit, laissant son ex-fiancée pétrifiée de surprise, de fureur et de dépit.

Chapitre XII.

Ce jour-là, l'église de Donain s'avérait trop petite pour contenir la foule de curieux qui venaient assister à la bénédiction du mariage du vicomte de Talmont et de Viviane Lancelin.

C'était une magnifique journée de la fin de janvier, une de ces journées qui semblent une grâce particulière de l'hiver, une parcelle d'été égarée dans les brumes de la mauvaise saison.

Le mariage avait été célébré dans l'intimité. Cependant une foule imposante s'était précipitée à la bénédiction. On voulait voir, afin de commenter.

La jeune vicomtesse, dans ses voiles blancs, avait l'air plus que jamais d'une céleste apparition descendue sur la terre pour soulager les maux des hommes. Dans une toilette extrêmement simple, elle avait si grand air que plusieurs personnes, malgré leur bonne envie de critique, ne purent s'empêcher d'en faire la remarque.

Quant à Daniel, il portait avec aisance et distinction la jaquette noire fleurie d'un camélia blanc.

— Beau couple ! constata le percepteur.

Les femmes étaient du même avis, mais se dispensaient de le dire tout haut. On ne se privait pas de critiquer. Pourtant, une certaine satisfaction se faisait jour parmi celles qui auraient pu se trouver à la place de Viviane, ou chez leur mère. Daniel n'était plus qu'un parti fort ordinaire, et les jeunes Donaisiennes n'étaient pas en peine de contracter une plus brillante union !

Quand la messe fut dite, les jeunes époux reçurent les félicitations de l'assistance dans la sacristie. Puis on se dispersa, sauf un petit groupe, dont faisaient partie l'abbé Champagnol, les dames du patronage, Mlle Plumet, et les personnes qui avaient coutume de fréquenter les Louvelles. La famille Huzey avait été également invitée, mais avait trouvé un prétexte pour ne pas assister à la cérémonie.

On devait déjeuner au château.

— Encore une folie ! constata Mme Tiercelin en hochant la tête. Quand on est dans la situation de ce jeune homme, il me semble qu'on agit plus simplement !

— Après son mariage, il se rangera ! répondit l'abbé Champagnol avec bonhomie. Un lunch copieux était servi dans la grande salle à manger du château. Il y avait là les Tiercelin, les Janvier, les Morand, les Barbes, Mlle Plumet. Loulou, Line et Maguy, en toilettes claires, regardaient avec une pitié un peu dédaigneuse la jeune mariée, qui faisait les honneurs avec une grâce simple et charmante.

— J'aime mieux que ce soit elle que moi qui soit à cette place ! chuchota Maguy à l'oreille de Line.

Celle-ci la regarda de son air impertinent.

— Tu n'as pas toujours dit ça ! persifla-t-elle.

Maguy haussa les épaules.

— Peut-être ! Mais du moment que le milliard n'a jamais existé, je n'envie pas du tout le privilège de m'appeler Mme la vicomtesse.

— Ce n'est pourtant pas mal ! observa Loulou.

— Un blason dédoré ? Peuh ! J'aime mieux un sac d'écus !

Parmi le petit groupe, on regardait avec curiosité un homme inconnu, portant des lunettes cerclées d'or, petit et bedonnant, qui semblait parfaitement connaître Daniel. Mlle Plumet surtout l'observait avec un intérêt incisif.

— Qui cela peut-il être ? pensait-elle. Il n'est sûrement pas de Donain...

Elle fut distraite de ses pensées par Daniel lui-même, qui s'approchait d'elle.

— Mes compliments, cher monsieur ! fit-elle de sa voix acide. Vous avez fait les choses grandement à ce que je vois...

— Bah ! chère mademoiselle, il était tout simple que j'offre ce petit lunch après la cérémonie à mes amis !

— C'est fort aimable à vous ! Mais il me semble que voilà une bien grosse dépense pour un budget

aussi restreint que le vôtre !

Elle s'aperçut de l'incorrection de sa réflexion et reprit peu gênée :

— Remarquez bien que je ne dis cela que dans votre intérêt. Vous semblez ne pas vous rendre un compte exact de l'argent, cher monsieur. Heureusement votre femme saura compter pour vous !

— Je l'espère répartit gaîment Daniel sans se formaliser le moins du monde.

— Vous partez bientôt pour Paris ?

— Demain je pense.

— Alors vous laissez le château ?

Il la regarda d'un air très étonné :

— Comment l'entendez-vous ?

— Je veux dire que, lorsque vous reviendrez à Donain, vous ne relouerez sans doute pas cette immense bâtisse, qui est fort agréable j'en conviens mais ne peut convenir à des bourses modestes ?

Daniel éclata d'un rire franc.

— Non, bien sûr ! Je ne la relouerai pas, pour la bonne raison que j'en suis déjà propriétaire...

La foudre serait tombée sur le chapeau orné d'une plume raide qu'arborait la digne demoiselle, qu'elle n'eut pas produit un tel effet que cette déclaration, faite cependant sur un ton fort naturel. Elle balbutia :

— Vous... vous avez acheté le château !

— Mais oui. Il me plaît beaucoup. Cela vous étonne ?

— Je... je...

— Je comprends ! s'écria le jeune homme en se frappant le front et affectant de trouver subitement la raison de cette surprise. Vous avez cru aussi que ma fortune était fausse, n'est ce pas ? Que je n'étais qu'un humble employé de banque ? Et bien réjouissez-vous donc tout ceci n'était qu'une simple épreuve. Je voulais simplement m'assurer des sympathies réelles que peut trouver sur son chemin un pauvre milliardaire. J'ai fait le tri entre le bon grain et l'ivraie. Maintenant... je suis fixé...

La stupéfaction coupait tellement la voix à la pauvre demoiselle qu'elle ne pouvait plus proférer un mot.

Les autres invités s'étaient groupés autour d'eux, tendant le cou et écarquillant les yeux. Si Daniel avait espéré faire son petit effet, il était servi à souhait. Chacun en demeurait pétrifié.

Il rit et poursuivit :

— Que voulez-vous ! Je sais l'attrait qu'exerce l'or sur notre pauvre cervelle... Aidé par ma bonne Bertrande, j'ai fait courir le bruit que je n'étais qu'un vulgaire aventurier, un homme sans le sou, qui s'était offert la tête de ses concitoyens... en se faisant passer pour un richissime héritier. J'ai parfaitement réussi... Beaucoup de ceux que j'appelais mes amis m'ont alors tourné le dos... Mais, ajouta-t-il en prenant la main de sa femme, qui se trouvait à ses côtés, j'ai eu aussi le bonheur de découvrir de franches, de sincères affections... Il est juste qu'aujourd'hui on connaisse la vérité...

— Ce n'est pas possible ! s'écria Mlle Plumet, suffocante. On a fait une enquête...

— Qui n'a rien prouvé du tout. Je sais, je sais... Mes précautions étaient prises, mes ordres étaient donnés...

Il fit un signe. Le petit homme bedonnant et à lunettes d'or s'approcha tout souriant :

— Permettez-moi, mes chers amis, de vous présenter Me Courtilon, notaire à Paris, qui veut bien gérer mes affaires... Lui-même pourra assurer que l'origine de ma fortune est à la fois tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus certain...

— C'est exact, reprit le tabellion d'une voix nasillarde en rajustant son lorgnon sur son nez. Mon ami et client, M. de Talmont, est légitime propriétaire d'une fortune qu'on évalue au chiffre fabuleux de onze cent cinquante millions... Il possède des élevages en Argentine, des mines d'or en Californie, des pâturages immenses en Australie, plusieurs usines aux États-Unis...

Maguy, Line et Loulou s'entre-regardèrent.

— Si Suzy n'attrape pas la jaunisse à ce coup-là... goguenarda la première, c'est qu'elle a les nerfs rudement bien trempés !

— Tais-toi, j'en suis verte moi-même, répondit Line sur le même ton. Ah ! il nous a bien dupés !

Cependant Mlle Plumet avait péniblement repris son aplomb.

— Je suis ravie... heureuse... C'est une idée excellente...

Puis, après avoir bafouillé d'inintelligibles paroles, elle prit le premier prétexte venu pour disparaître.

Il lui tardait d'aller annoncer cette ébouriffante nouvelle aux Huzey. Ils allaient en faire un nez !

Daniel, authentique milliardaire, rejeté par Suzy, qui avait tout fait pour le conquérir.

Elle arriva, toute rouge, chez le notaire ; ils étaient tous les trois au salon. Mme Huzey brodait, Suzy tapotait du piano ; M. Huzey lisait son journal, avant de retourner à l'étude.

A l'entrée de Mlle Plumet, ils pressentirent quelque chose d'extraordinaire. La bonne demoiselle était tout agitée.

— Qu'avez-vous, chère mademoiselle ? fit Mme Huzey en se levant et en allant au-devant d'elle. Viendriez-vous nous annoncer encore quelque chose de sensationnel ?

— Pour sensationnel, vous pouvez dire que ceci l'est ! répondit-elle en reprenant péniblement son souffle. Ah ! mes amis ! mes bons amis ! Si vous saviez !

— Eh ! dites-le ! nous le saurons ! s'écria M. Huzey qui flaira une nouvelle désagréable.

— Tenez-vous bien : le vicomte de Talmont n'est pas du tout un employé de banque, mais un authentique milliardaire ! J'ai vu le notaire qui a signé le contrat ! C'est le petit homme aux lunettes d'or... Mais j'oubliais que vous n'étiez pas à la bénédiction...

— Daniel est milliardaire ? s'écria Suzy en bondissant.

— Parfaitement, oui, ma chère, un milliardaire tout ce qu'il y a de plus pur... Exactement, il possède onze cent cinquante millions...

Elle s'interrompit. Suzy venait de prendre le parti de s'évanouir.

Cependant, au château, un changement profond s'était opéré dans l'attitude des invités vis-à-vis du jeune couple. On comprenait que Daniel était véritablement celui qu'on avait accueilli avec tant de marques de déférence, et plus d'un regrettait amèrement, en lui-même, d'avoir laissé échapper des réflexions désagréables ou montré trop clairement le mépris qu'il avait pour celui qu'on avait cru pauvre quelques jours.

Le percepteur résuma l'idée générale, en murmurant, sur le chemin du retour, à quelques amis.

— J'ai l'impression que nous avons commis là une gaffe de première grandeur.

Quant au vicomte et à sa femme, ils avaient déjà oublié cet incident. Enfin seuls, ils se promenaient lentement dans les allées dénudées du vieux parc.

— Me pardonneras-tu ma supercherie mon aimée ? fit Daniel en enlaçant tendrement la taille flexible. Vois-tu elle était nécessaire... La pauvreté est la pierre de touche de l'amour, et le tien est sorti si pur, si éclatant de l'épreuve que j'aurais encore donné toute ma fortune pour posséder ce trésor : un cœur sincère !

ÉPILOGUE.

Aux beaux jours revenus, le jeune couple retourna au château des Louvelles, comme les premières hirondelles... Ce fut dans la vieille demeure qu'il élit son séjour favori. L'hiver, pendant trois ou quatre mois, il séjourne à Paris, ou bien voyage. Mais les Louvelles sont sa demeure de prédilection.

Le brave abbé Champagnol vient faire des parties interminables de jacquet avec la tante de la jeune femme, Mme Aubin, qui s'est révélée une joueuse de première force. Mais comme chaque coup douteux

donne lieu à des controverses, grâce à la surdité de la vieille dame, la partie est littéralement interminable.

Viviane ne tire, de cette immense fortune tombée du ciel, pas plus de vanité que son mari. Elle s'ingénie surtout à être la Providence du pays, et on chercherait en vain à dix lieues à la ronde une misère qui ne soit pas soulagée. Elle emploie presque toutes ses heures de loisir à visiter les pauvres, et plus d'un misérable, couché sur son grabat, a vu apparaître son grave et délicieux petit visage, qui s'est penché sur ses souffrances. Car la jeune femme ne se contente pas d'un secours matériel souvent insuffisant : elle sait y joindre la parole qu'il faut, le réconfort qu'on attend...

Entre ses fonctions d'intendante et les soins de la maison, dame Bertrande a bien de l'occupation ! Car elle surveille et élève avec Viviane, naturellement, deux mignons jumeaux, charmants et turbulents, qu'on a nommés Bertrand et Bernard, mais que leur papa, taquin, appelle plus souvent Bertrand et Raton, au grand scandale de la brave femme, qui connaît la fable de La Fontaine.

Et les jours coulent, paisibles et heureux, dans cette maison bénie du ciel... Le voyageur passant sur le chemin s'arrête pour admirer sa sauvage et admirable rusticité, qui n'est pas sans grandeur. Mais souvent il est distrait de sa contemplation par une voix merveilleuse, s'élevant dans le soir comme une prière et comme un chant d'allégresse. C'est Viviane qui chante pour son mari.

FIN

Découvrez les autres romans d'Arthur Bernède publiés aux éditions Culture Moderne et disponibles sur le Kindle :

